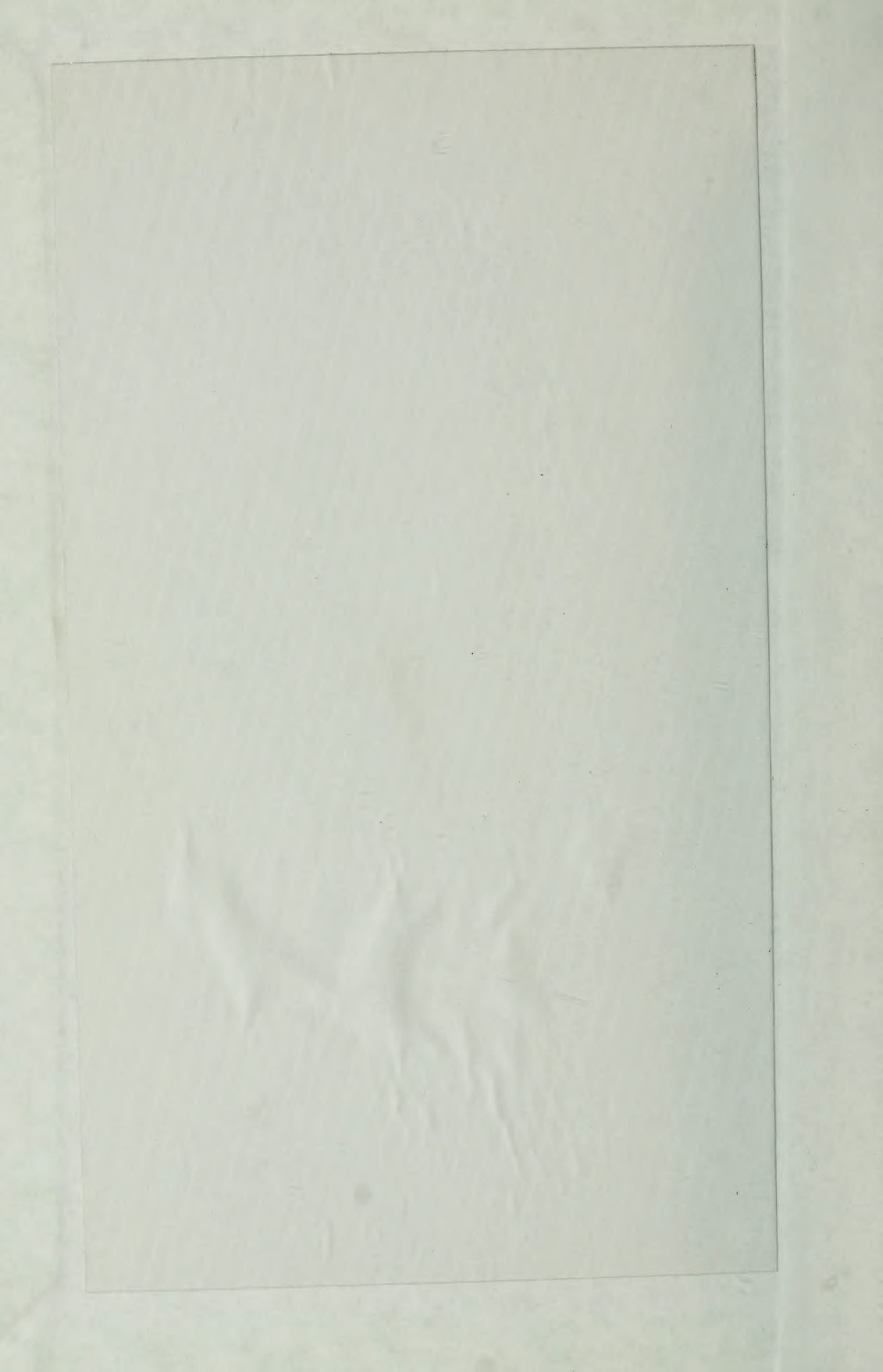
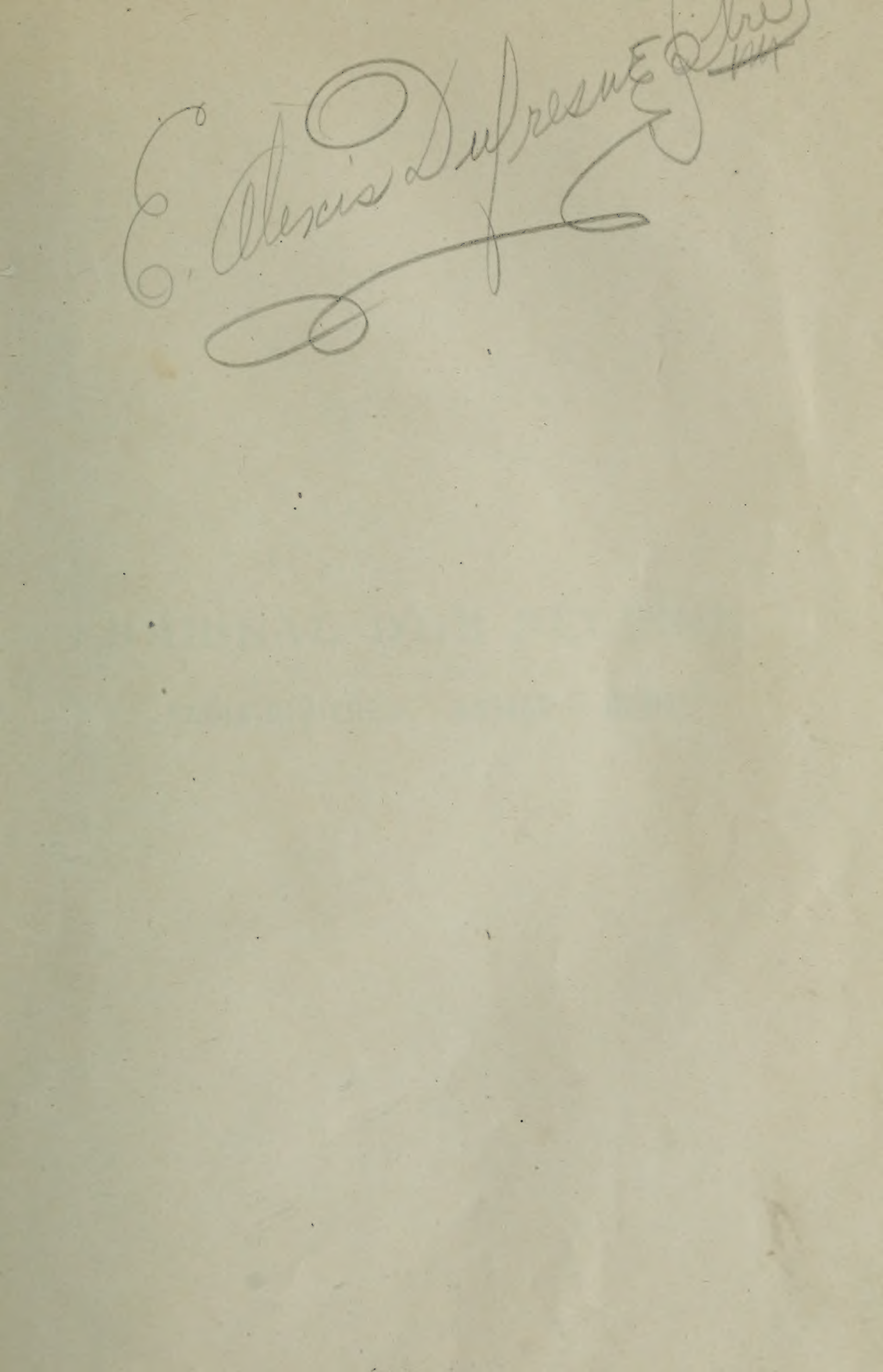



E. Alexis Dufresne

JOURNAL D'UN PÈLERIN

TROIS-RIVIÈRES — ASSISE — ROME

NIHIL OBSTAT.

22 juillet 1922.

PÈRE AMBROISE, O. F. M.

Censeur.

IMPRIMI POTEST.

Marianapoli, 19 Augusti 1922.

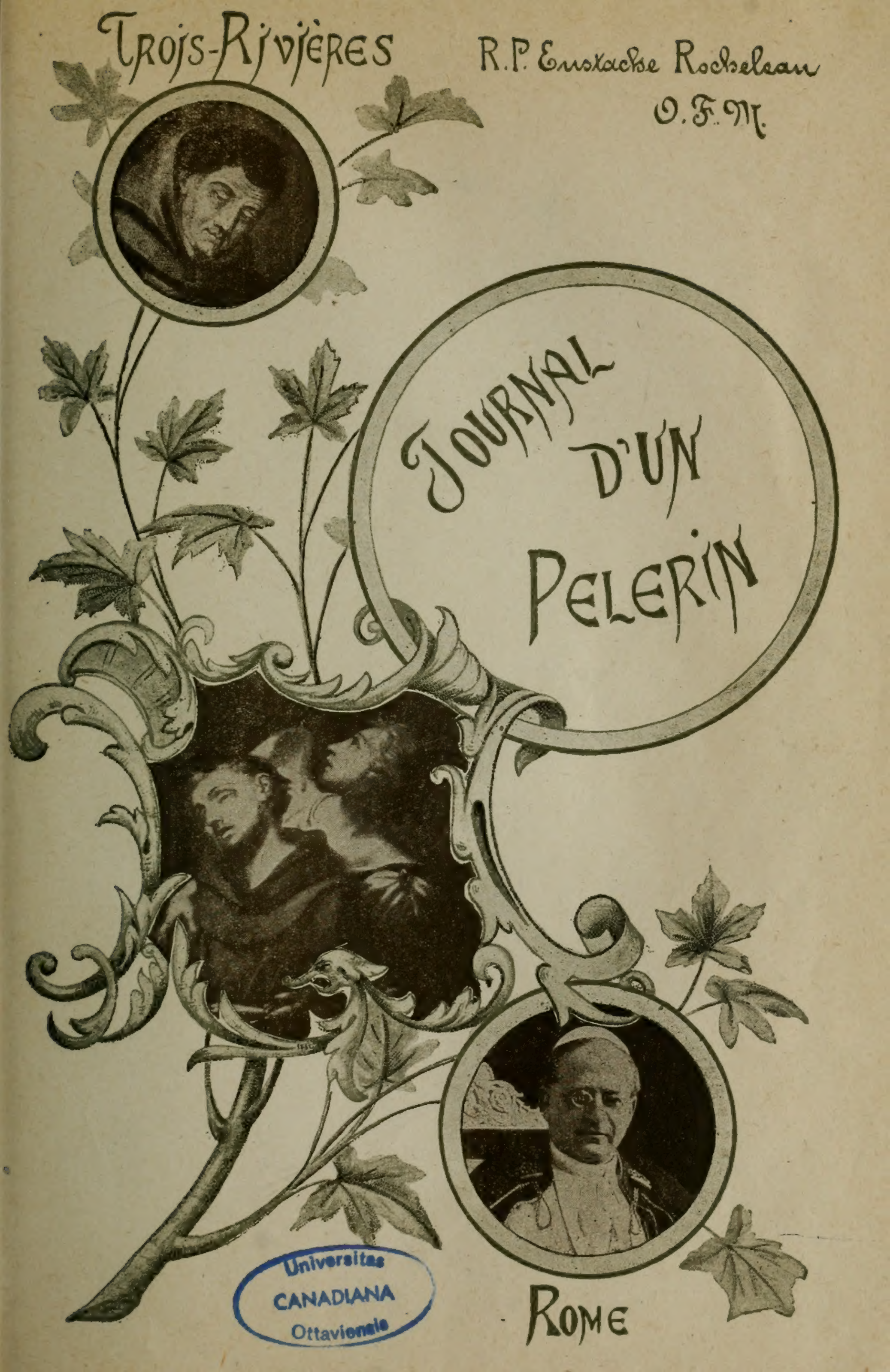
FR. JOANNES-JOSEPH, O. F. M.

Com. Provincialis.

IMPRIMATUR.

Die 7a septembris 1922.

† L.-N. CARD. BÉGIN, ARCHIEP. QUEBECEN.


Trois-Rivières
R.P. Eustache Rochelean
O.F.M.
Journal d'un Pelerin
Rome



Très Saint Père

Le P. Paul Eugene Trudel O.F.M. Commissaire du Tiers Ordre au Canada prosterné aux Pieds de

Votre Sainteté

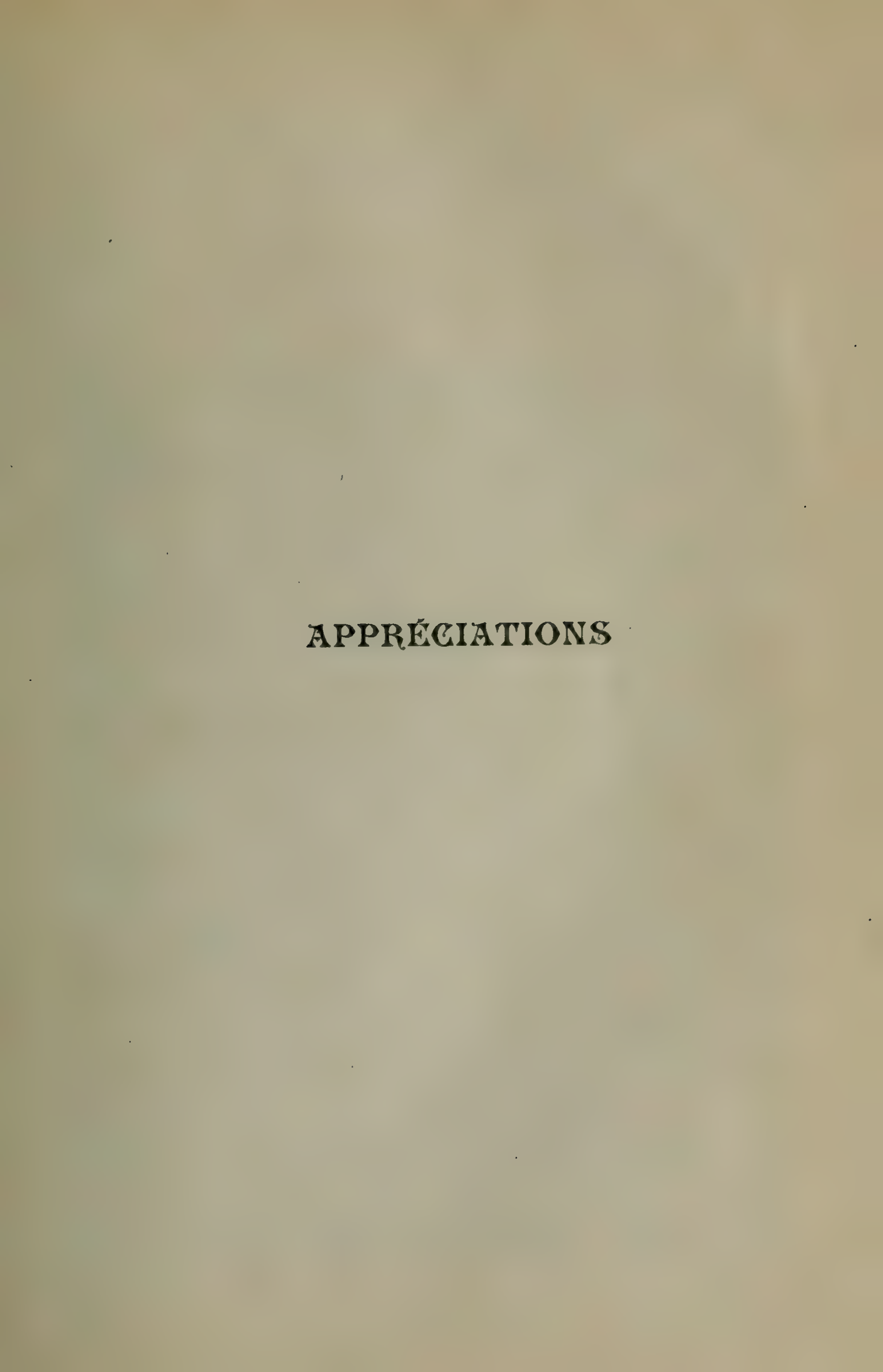
implore pour tous les Tertiaires Canadiens la Benediction Apostolique.

[illegible] Domini [illegible] precibus

Dat. ex Aed. Vatican. die 28 Sept. 1921.

+ J. B. Nasalli Rocca

Archiepiscopus Thebanus



APPRÉCIATIONS

APPRÉCIATIONS

Du *Bien Public*
Déc. 1922


L'AUTEUR le R. P. Eustache gardien du monastère des Franciscains aux Trois-Rivières a bien voulu raconter, dans un volume de trois cent-cinquante pages magnifiquement illustré, le pèlerinage organisé par les RR. PP. Franciscains et les membres du Conseil supérieur du Tiers-Ordre, à l'occasion du récent Congrès international d'Assise. Ce genre de littérature, on le sait, n'est pas nouveau, et l'on sait aussi qu'en Europe les choses vraiment intéressantes ne changent guère du jour au lendemain. Néanmoins le livre du P. Eustache captivera l'attention même de ceux et de celles qui ont fait leur tour d'Europe.

Le R. P. Eustache a une manière à lui très simple et très agréable de raconter. Sous sa plume toujours alerte, délicatement taillée, maints détails surgissent qui mettent de la vie et de la couleur dans le récit. On aime à voir évoluer les pèlerins, à prendre part à leurs joies, à leurs mécomptes. On se sent ému, par exemple, en entendant jouer un soir — au milieu de la grande ville de Londres — *O Canada, terre de nos aïeux* (p.26 ;) on voudrait presque presser la main à ce jeune compatriote des missions étrangères, à Paris, qui durant une heure sert de guide aux pèlerins et dit tout bonnement aux Trifluviens qui sont là : " Vous devez connaître mon père il s'appelle Oscar Arcand. " (p. 65) On regrette de n'être pas à Paris ou à Lille pour jouir avec les pèlerins de l'agréable rencontre du bon Père Ange-Marie, l'ancien gardien des Trois-Rivières (pp. 38 et 330). On aimerait à entendre l'abbé Lesieur au Panthéon. Le guide officiel dit avec solennité aux pèlerins : " Devant ces géants de la pensée humaine levez vos chapeaux. " — Sur le même ton, M. Lesieur lui répond : " Devant ces géants de la pornographie nous gardons nos chapeaux. " (p. 44) On s'intéresse à l'aventure de ce pèlerin qui après avoir manqué son train à Montréal retrouve ses compagnons à Paris, à l'autre aventure de deux autres pèlerins qui ont perdu leur passe-port.

Mais il y a bien d'autres choses que ces détails intimes dans le livre du Père Eustache. Il y a les observations d'un voyageur qui voit clair et qui prend des notes ; et cela depuis le commencement du pèlerinage jusqu'à la fin. Comparaisons entre les vieux pays parcourus et le nôtre, traits de mœurs, situation religieuse, climat, chefs-d'œuvre d'architecture, de peinture, rien n'échappe au *Journal d'un Pèlerin.* Le long du récit viennent se placer et se fondre avec lui des réminiscences classiques, des textes d'Ecriture sainte des notions d'histoire sacrée ou profane, des légendes et tout naturellement, sans pédantisme.

Quelles heures nous passons à Montmartre, la basilique dédiée au Sacré-Cœur par la France pénitente, par la France qui prie : (p. 46) à Saint-Denis, tombeau des rois de France : (p. 58) à Paray-le-Monial, où tout nous parle de sainte Marguerite-Marie et du Sacré-Cœur ; (p. 69) à Avignon qui pendant soixante-dix ans fut habitée par les papes, (p. 83) à Lourdes la ville des miracles. Ici ce n'était plus comme à Sainte-Anne de Beaupré ou au Cap-de-la-Madeleine, quelques centaines, quelques milliers de pèlerins ; mais 45,000 c'est-à-dire 45,000 flambeaux en mouvement qui traçaient dans l'ombre des sinuosités plus harmonieuses et plus brillantes que celles dont s'enrichit le velours bleu du firmament. C'étaient 45,000 voix qui criaient leur confiance et leur amour, faisant retentir les échos des Pyrénées des clameurs puissantes des *Ave Maria* indéfiniment répétés...... (p. 89) Trois miracles s'opèrent sous les yeux de l'auteur de cette relation. Et nous suivons les pèlerins à Nîmes, à Marseille où nous allons saluer *l'Etoile de la mer.* (p. 98) Nous nous arrêtons un peu à Nice, à Monaco.

"Voilà un coin d'Europe que Satan aime bien, mais que Dieu doit avoir en horreur," dit le P. Eustache en parlant de Monaco, la ville au fameux *Casino.* (p. 109) Nous admirons le cimetière de Gènes, la cathédrale de Milan. Ici l'église de saint Ambroise nous rappelle bien des souvenirs. (p. 123) Puis c'est Venise *La Belle* que l'on quitte sans trop de regret :... (p. 141) c'est Padoue, la ville de saint Antoine ; c'est Bologne qui possède le tombeau de saint Dominique; c'est Florence, "où la main du génie a semé les merveilles ;" (p. 162) l'Alverne, le calvaire franciscain ; Assise, toute remplie de l'histoire de saint François et de sainte Claire. (p. 192)

C'est Rome ! "Je vois Pierre, le pêcheur de Galilée, traverser cette campagne, approcher comme nous de la nouvelle Jérusalem et prendre possession pour jamais de la Ville Eternelle. Or, Pierre, Vicaire de Jésus-Christ ne meurt pas. C'est lui que nous allons voir dans la personne de Benoît XV, que l'histoire immortalisera sous le nom de Pape de la Paix. " (p. 229) Que de souvenirs ! que d'émotions ! Est-ce qu'on peut jamais finir ses visites à Rome ?... Au soir du premier jour passé à Rome, l'auteur du *Journal d'un Pèlerin* s'écrie : "Journée d'inoubliables émotions ; soirée du Paradis ! " Ce cri, le voyageur qui voit clair, peut le pousser chaque soir à Rome, bien longtemps. Il faut voir de ses yeux...ou lire le *Journal d'un Pèlerin.*

Mais je viens de relire mes notes jetées pêle-mêle après une lecture trop hâtive, et je constate qu'il s'y trouve bien des lacunes... C'est, du reste, difficile de résumer un livre qui ne se résume pas. Ainsi, par exemple, durant leur séjour à Paris les pèlerins ont vu à loisir Notre-Dame, Saint-Etienne-du-Mont, Versailles, La Malmaison, et je ne l'ai pas dit. Ils ont vu Naples, Pompéi, les catacombes de saint Calixte, et je ne l'ai pas dit.

Il eût été à propos aussi de nous attarder un peu, avec les pèlerins, au pays de saint François ; à Rome, surtout devant le Saint-Père qui parle et qui bénit. "Ensemble, nous avons vénéré la tombe de notre Séraphique Père dans cette Ombrie embaumée du parfum de sa vie. Nous avons pu le suivre jusqu'à son Calvaire de l'Alverne... Ensemble, nous nous sommes courbés sous la main, écrit l'auteur au chapitre des *adieux*, (pp.345-346.) bénissante du Souverain Pontife..."

Quoiqu'il en soit, le R. P. Eustache vient d'écrire un livre attrayant, édifiant, instructif, qui aura sa place dans toutes les bibliothèques, dont les très belles et très nombreuses gravures charmeront jusqu'aux enfants qui ne savent pas lire, jusqu'aux malades qui ne peuvent que regarder en se reposant.

JOSEPH-G. GELINAS, *ptre.*



De la *Revue Franciscaine*
Mars 1922

Bien des charmes sont promis à qui ouvrira ce livre où le R. P. Eustache, O. F. M. a consigné ses notes de pèlerinage, j'entends du pèlerinage franciscain Lourdes — Rome — Assise — de 1921. Il serait indiscret d'insister sur les mérites de ce livre. Le R. Père est de la maison. Un ami, un confrère est peu qualifié pour faire valoir les mérites d'un livre, et aussi pour en montrer les défauts, si défauts il y a. Mais je veux le signaler brièvement à l'attention de nos tertiaires, de ceux surtout qui ont fait le pèlerinage et qui revivront leurs émotions religieuses.

Le R. Père a noté au jour le jour ses impressions de pèlerin en présence des contrastes poignants qu'offrent un peu partout l'invasion du tourisme cosmopolite et souvent l'immobilité un peu routinière, la somnolence des tranquilles cités qu'il traversait, les traces laissées par tant de civilisations superposées, les plus grands souvenirs de l'histoire religieuse dans un cadre à la fois tragique,grandiose et pittoresque. Les souvenirs franciscains ne sont pas négligés, est-il besoin de le dire. Saint François tient une trop grande place dans l'âme italienne pour que son souvenir ne surgisse pas de partout. Lui, il est foncièrement italien. En lui, la race est seulement transfigurée par une grâce supérieure. N'a-t-il pas cette sensibilité vive et débordante, cette promptitude à s'enthousiasmer, cette imagination si opulente, si jeune qui grandit et embellit tout et qui est bien la marque caractéristique de l'âme italienne ?

Mais dira-t-on, comment peut-on aujourd'hui savourer à loisir tant de vestiges du passé en quelques heures ? Comment peut-on, juchés sur des omnibus *Cook*, aller admirer par fournées tant de délicates merveilles ? Evidemment il ne faut pas demander à un touriste ce que l'on exigerait d'un poète et d'un archéologue. Pour saisir dans toutes ses nuances la courbure d'âme d'un pays, il faudrait fréquenter et les salons et les archives, frayer chez les gens de loisir et chez les gens d'études, participer à la vie intellectuelle et sociale, beaucoup lire et surtout beaucoup regarder. Le

R. Père n'avait pas, ne pouvait pas avoir cette prétention. Il nous a simplement livré ses impressions prises au jour le jour, et on ne peut pas lui demander plus. D'ailleurs un rien peut évoquer tout un passé, les souvenirs jaillissent, s'empressent. Vieilles maisons, vieilles églises, vieilles places, cours obscures, allées de traverse, portes à ogives et fenêtres à accolades, escaliers en colimaçon, balustres sculptées, ces pauvres choses, ces simples choses disent toute une ample histoire.

Je ne suivrai pas le R. Père dans toutes ses pérégrinations et ses émerveillements. Paris, Lyon, Gènes, Milan, Venise, Florence, Rome, Strasbourg, etc... Rome ne pouvait pas ne pas enchanter nos pèlerins. On s'intéresse à Rome pour de multiples raisons. Elle évoque tant de souvenirs ! Les uns aiment mieux la Rome ancienne avec les ruines de ses basiliques et de ses temples, avec les vestiges des rostres où retentit l'éloquence romaine. D'autres sont attirés par la Rome de la Renaissance avec la splendeur de ses coloris, les hardiesses de son architecture, les beautés de ses colosses de marbre. Beaucoup même, ne veulent voir que cela. Des voyageurs célèbres Goethe, Stendhal, Taine, pour ne citer qu'eux, n'ont vu en effet que cela, et ont systématiquement oublié la Rome chrétienne ou s'en sont détournés. Des écrivains comme Veuillot s'y sont complu parce qu'ils en ont senti l'âme et ont été séduit par son *Parfum*. Et cependant en réalité ce qui attire à Rome, ce qui retient les foules qui s'y pressent, la masse des humbles et l'élite des esprits, n'est-ce pas l'Eglise vivante et le mystérieux vieillard qui peut dire selon la belle pensée d'Ollé-Laprune : " Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis. " Toute l'archéologie, tous les souvenirs anciens s'effacent devant cette réalité-la. Cette influence de Rome chrétienne s'est fait sentir à nos pèlerins plus discrète, moins bruyante, mais plus pénétrante et plus profonde. Il y a bien d'autres cités italiennes d'un charme captivant. Florence, Bologne, Pise. Il suffit de rôder dans les rues, de rêver dans leur campagne, de visiter leurs églises et leurs merveilles d'art pour être saisi par le charme, un charme fait de mesure et d'harmonie, de poésie et de grâce. Le charme d'autres villes est peut-être plus capiteux. Par exemple la ville de Giotto et de Dante, de Savonarole et de Fra Angelico, le théâtre des luttes entre Guelfes et Gibelins, la cité des Médicis, la ville des mystiques et des puis-

sants génies respire peut-être encore plus l'intensité que la mesure. Tout cela est affaire d'appréciation. Nous ne voyons qu'une face des choses, celle qui est la plus adéquate à notre âme. Ce n'est pas moi qui en ferai un reproche au R. Père. Je le remercierai plutôt de nous avoir donné un beau livre qui nous fait passer de bons moments et nous fait revivre d'excellents souvenirs.

FR. BRUNO-MARIE, O. F. M.

Du *Monastère des Pauvres Clarisses.*
Valleyfield, le 8 janvier 1923.

Mon Révérend Père,

Je vous suis très reconnaissante des magnifiques étrennes que vous avez eu la bonté de nous faire et je vous en remercie de tout mon cœur. Vraiment Mon Révérend Père, c'est un superbe volume qui est bien digne de prendre place dans les plus belles bibliothèques ; mais surtout qui sera très apprécié par les Enfants de Notre Séraphique Père, à qui il permettra de faire un magnifique pèlerinage et sans frais, à Rome, Assise, Lourdes, Montmartre, etc.

Votre plume a le don de retracer d'une manière si captivante, tout ce que vous avez vu dans votre voyage et même de faire revivre les Monuments, les Sanctuaires, les personnes et les choses. Les gravures sont très belles et rendent votre travail des plus intéressants. Nous lui souhaitons une diffusion *extraordinaire*, Mon Révérend Père, car le Bon Dieu ne peut manquer de bénir votre livre que nous voudrions voir dans toutes les mains. Chacun y trouvera une lecture pieuse, agréable et charmante pour occuper utilement bien des loisirs.

En vous redisant toute notre gratitude, je vous prie, Mon Révérend Père, d'agréer mes hommages respectueux en N. S.

SR. MARIE-JOSEPH DE JÉSUS,
p. abb.

AVANT-PROPOS

Le Souverain Pontife, dans son Encyclique " **Sacra propediem** *" du 6 janvier 1921 s'exprimait ainsi: " Nous regardons comme très opportunes les prochaines fêtes du Septième Centenaire de la fondation du Tiers-Ordre de la Pénitence. Plusieurs motifs nous incitent à leur ajouter un lustre nouveau en y conviant le monde catholique avec toute l'insistance de Notre Autorité apostolique, parce que nous en espérons fermement d'incontestables avantages pour le peuple chrétien. "*

Douze jours plus tard, dans une allocution aux tertiaires de Frascati, S. S. Benoît XV disait encore : " C'est avec le plus grand bonheur que Nous accueillons en vous les prémices des pèlerinages franciscains, à l'occasion du Septième Centenaire de la fondation du Tiers-Ordre. Nous souhaitons de tout cœur que vous trouviez beaucoup d'imitateurs dans le monde catholique. "

Ce désir du Souverain Pontife fut un ordre pour les Frères Mineurs de France, de Belgique, d'Italie, d'Angleterre et d'Irlande qui groupèrent, sans retard, les tertiaires de leur nationalité et les disposèrent à répondre aux vœux du Pape.

Cette voix du Père commun des fidèles a retenti sur les bords de notre grand fleuve Saint-Laurent et elle eut sa répercussion jusqu'au fond de nos cœurs canadiens. Nos Pères et les Membres du Conseil supérieur du Tiers-Ordre ne voulant pas rester sourds à l'appel du Pape conçurent le projet d'un grand pèlerinage dont les membres iraient représenter officiellement le Tiers-Ordre du Canada au Congrès international d'Assise.

Le projet fut soumis à S. E. le Cardinal Bégin et à NN. SS. les Evêques. Les lettres d'approbation et d'encouragement que les promoteurs reçurent de ces hauts dignitaires du clergé, leur furent une garantie de la protection divine et un gage de succès.

Un Comité Spécial dit " **Comité du pèlerinage, Lourdes, Rome, Assise,** *fut bientôt organisé et grâce au concours actif et intelligent de*

ses membres, les adhésions vinrent suffisamment nombreuses. A la fin de juillet, le Révérend Père Directeur du Comité pouvait, enregistrer soixante-huit pèlerins.

Les modestes pages qui suivent sont le fruit d'observations faites au cours de ce voyage à travers l'Europe par un Frère Mineur, qui ne prétend pas avoir découvert le vieux monde, ni avoir fait la narration complète et détaillée de tout ce que ses compagnons de route ont pu voir, entendre et goûter.

Elles sont dédiées aux tertiaires canadiens qui prirent part au **Grand Pèlerinage franciscain Lourdes, Rome, Assise.** *Puissent-elles faire revivre dans leurs âmes les douces émotions et les nombreux instants de bonheur qu'ils éprouvèrent durant leurs soixante-dix jours de pérégrination.*

Avant de commencer ce récit, on me permettra d'offrir un cordial merci au R. P. Paul-Eugène, commissaire du Tiers-Ordre, au Vénérable Frère Pascal, à M. Valin et Mlle Blain qui ont bien voulu me prêter leurs précieuses notes de voyage.

Je dois également un sincère et fraternel merci à mon obligeant collaborateur qui, après m'avoir aidé de ses conseils et de son concours, m'a prié de taire son nom. La reconnaissance me fait un devoir cependant d'ajouter que sans lui et sans ses encouragements, mes notes écrites hâtivement seraient maintenant détruites. Qu'il veuille donc agréer, ici, l'humble expression de ma plus vive gratitude.

Père Eustache, O. F. M.

NOMS ET ADRESSES
des
MEMBRES du PÈLERINAGE FRANCISCAIN
Lourdes - Rome - Assise,
du 30 juillet au 8 octobre 1921.

P. R. Théodoric Paré, O. F. M.	964, Dorchester-Ouest, Mont.
R. P. Berchmans Mangin, O. F. M.	33, rue de l'Alverne, Québec.
R. P. Hilarion Boulay, O. F. M.	33, rue de l'Alverne, Québec.
R. P. Eustache Rocheleau, O. F.M.	rue S.-Maurice, T.-Rivières.
R. P. Raymond-P. Welley, O. F. M.	964, Dorchester-Ouest, Mont.
R. P. Paul-Eugène Trudel, O. F. M.	964, Dorchester-Ouest, Mont.
Ven. Fr. Pascal Buisson, O. F. M.	rue S.-Maurice, T.-Rivières.
M. l'abbé Pierre Boulay.	Trois-Rivières.
M. l'abbé Félix Dugal, curé.	S.-Michel de Drummond, N.-B.
M. l'abbé Philippe Lesage.	Trois-Rivières.
M. l'abbé Arthur Lesieur.	Ste-Geneviève de Batiscan.
M. l'abbé O'Donnell.	Toronto, Ont.
M. l'abbé Geo. Philippon.	rue des Prairies, Québec.
Mlle Eglantine Blain,	274, Workman, Mont.
M. Edmond Brosseau,	S. Isidore, Co. Laprairie.
M. Thomas Brassard,	
Mme Thomas Brassard,	106, Chateauguay, Mont.
Mlle Alice Casavant,	87, Girouard, S.-Hyacinthe.
Mme Avila Corbeil,	755, ch. Ste-Catherine, Mont.
Mme Zéphirin Chartrand,	1106, Boulvd. Gouin, S. au R.
Mlle Eulalie Dassylva,	Québec.
M. Adélard Demers,	152, Franklin, S. Sauveur, Qué.
Mme Maximin Dessureault,	Batiscan, Co. Champlain.
Mme Alida Dion,	Boîte 421, Artic, R.-I. — E. U.
M. et Mme Philéas Dion,	Taftville, Conn. — E. U.
Mlle Cécile Drolet,	65, Ch. Ste-Foye, Québec.
M. Steven Dudemaine,	97, Bleury, Mont.
M. et Mme Lauent-O. Girard,	
M. Laurent O. Girard,	
Mme Laurent O. Girard,	
Mlle Reine Girard,	422, Addington Ave, Mont.
M. Jos. Maxime Gougeon,	271, rue Principale, V.S.Laurent
Mme François Guilbeault,	71, Laviolette, T.-Rivières
Mme J.-T. Mary Holland,	965, Dorchester-Ouest, Mont.
M. et Mme Odilas Jasmin,	96, Bl. S. Germain, Mont.
Mlle Elisabeth Jeannotte,	236, P. Lafontaine, Mont.
M. et Mme Wilbrod Labrèche,	119a Ste-Marguerite, Mont.

M. Praxède Laperrière.	600-4e Ave, Rosemont, Mont.
Mme J.-F. Laplante,	Ste Rose de Laval.
M. et Mme Avila Laurendeau,	215, S-Paul Est, Mont.
M. Camille Légaré (père)	1734 Côte des Neiges, Mont.
M. J.-D. Légaré,	1716, Côte des Neiges, Mont.
Mme F.-X. Lessard,	582, S.-Denis, Mont.
Mlle Malvina Longtin,	788, S.-Denis, Mont.
Mme Ovide Mailloux,	
Mlle Hortense Mailloux,	240, S.-Antoine, Mont.
Mlle Alphonsine Mathieu,	Ste-Scholastique, P. Q.
M. et Mme J.-O. Ménard,	502, Ave Prud'homme, Mont.
Mlle Lucienne Otis,	Roberval, Lac S.-Jean.
Mme François-J. Pelletier,	Matane, P. Q.
Mlle M.-Louise Pepin,	3, rue S. Augustin, Québec.
Mlle M.-A. Pesant.	885, Bl. Gouin-Est, S. au R.
Mme Evariste Pigeon,	2623, Av. du Parc, Mont.
Mlle Bernadette Poisant,	694, rue Sherbrooke Est, Mont.
Mlle Berthe Potvin,	2, Côte du Palais, Québec.
Mlle Anne-Marie Raymond,	347, S.-Joseph, Québec.
Mlle Régina Renaud,	Evêché de S.-Hyacinthe.
Mlle Paula Saucier,	1016, Dorchester-Ouest, Mont.
Mlle Alma Tardif,	1143½, S.-Valier, S. Malo, Qué.
Mlle Arsina Tarte,	28, Ave Seymour, Mont.
Mme Valère Thibeault,	
Mlle Antoinette Thibeault,	
M. Emile Thibeault,	Pont S. Maurice, Co. Champ.
M. Edmond Valin,	S. Augustin, Co. Portneuf.





Vue générale de Montréal

I

DÉPART

Samedi, 30 juillet.

Le 30 juillet au matin, il y avait affluence de voyageurs sur le quai de la gare Windsor à Montréal. Les uns allaient d'un côté, les autres de l'autre, et le flot humain ne cessait de déferler dans les deux sens. On remarquait, sur un coin du débarcadère, un groupe plus bruyant et plus gai. A le voir, à l'entendre, on sentait qu'un frisson de joie l'animait. Où vont ces voyageurs, se demandaient quelques curieux? Cette inquiétude fut bien vite évanouie, lorsqu'ils aperçurent, collées sur les sacs de voyage, des étiquettes portant les initiales C. P. O. S. Ah ! s'écrièrent-ils ce sont des pèlerins qui partent pour l'Europe, et vont prendre le vapeur du C. P. R. à Québec.

C'était en effet le groupe de nos pèlerins montréalais, auxquels s'étaient joints quelques Canado-Américains ; tous causaient ensemble en attendant l'heure du départ. Ils étaient quarante-quatre.

L'étincelle de bonne humeur qui brillait dans leurs yeux leur venait de cette pensée qu'ils étaient sur le point de voir se réaliser le rêve de leur vie : *un voyage en Europe.* Depuis longtemps, en effet, ces Canadiens caressaient l'espoir d'un pèlerinage aux sanctuaires de Montmartre, de Lourdes, de Rome et d'Assise. En ce moment, toutes ces superbes basiliques dont les clochers se perdent dans la splendeur des nues,semblaient se dresser devant leurs regards comme une vision des cieux. Cette vue jetait dans leur âme un avant-goût des douces et profondes émotions qui les attendaient là-bas.

Que sera-ce donc, aurait-on pu se demander, lorsqu'ils auront sous les yeux la réalité elle-même ? Quand ils verront la populeuse ville de Londres, la douce France, la poétique Italie avec Assise et tous les lieux témoins de la vie et des miracles de saint François ! Quand ils seront à genoux, le front courbé sous la main bénissante du Souverain Pontife !

Soudain, le cri d'un porte-voix vint leur déchirer les oreilles. C'était le signal du départ ; il n'y avait pas de temps à perdre. Une poignée de mains à celui-ci ; une accolade à celle-là ; un échange de recommandations à un ami ; quelques larmes furtives essuyées du revers de la main, et c'en fut fait ; tous les pèlerins étaient sur le train, dans la voiture à eux réservée.

Il était 9.25 heures. Le train, lentement, quitta les abris de la gare et nos voyageurs s'installèrent aussi commodément que possible dans leurs bancs capitonnés de velours bleu.

Puis, immobiles, silencieux, les yeux tournés vers les fenêtres, ils contemplent le panorama de la Métropole qui se déroule jusqu'au bord du fleuve. Le soleil remplissait l'atmosphère de sa chaude lumière, et enflammait glorieusement les flèches argentées de nos clochers. Il n'y avait pas de tristesse dans l'âme, ce matin du départ. Tout vibrait dans cette délicieuse matinée.

Au moment où le convoi passa devant le couvent de nos Pères de Montréal, les religieux qui se trouvaient sous les grands arbres du jardin, agitèrent leurs mouchoirs pour saluer les heureux partants et leur souhaiter un bon voyage. Cette scène gracieuse releva la note de gaieté dans le groupe des pèlerins. Puis, tous se recueillirent, et élevèrent leur âme vers le ciel pour demander à Marie et à François de les protéger. Pendant que cette prière intense s'élevait des cœurs, le train filait à toute vitesse, soulevant sur son passage un épais nuage de poussière. Les campagnes qui s'étalaient parées de verdure, chargées de fruits et de moissons opulentes ; les rivières capricieuses et les sources limpides, les chênes superbes et les noirs sapins ; les villages semés le long du fleuve avec leur gare rustique et leurs clochers élancés ; tout cela, baigné dans une lumière irisée, passait sous leurs yeux avec une rapidité vertigineuse.

Chacun se livrait alors à ses rêves, et laissait flotter son imagination au gré de ses caprices. Personne ne portait sur son front la trace du souci et des inquiétudes. Pourquoi se tourmenterait-on ? La conscience était en paix, nouvellement purifiée dans les eaux de la pénitence, et le programme du voyage était soigneusement tracé. De plus, les directeurs du pèlerinage et les représentants de l'*Agence Cook* étaiene à la disposition de tous et de chacun. Nos pèlerint pouvaient donc rester en paix, puis se reposer sur ls dévouement des organisateurs et la compétence des guides. Ainsi donc, tout allait bien. C'était de bon augure pour le reste du voyage.

Nos voyageurs en étaient donc à la douce rêverie, quand un formidable cri les fit sursauter : " *Three Rivers, ten minutes for lunch.* Trois-Rivières : 10 minutes pour le lunch ! " le rapide stoppa ; les Anglais en descendirent et coururent au buffet pendant qu'un groupe canadien montait dans notre wagon. C'étaient les pèlerins trifluviens : trois abbés, le V. F. Pascal, cinq laïques et votre humble serviteur : tous impatients de faire connaissance avec le groupe montréalais. Des salutations fraternelles, des bonnes paroles, s'échangèrent, et aussitôt nos nouveaux compagnons de route se sentent déjà tout à fait à leur aise.

Le diapason de la gaieté était monté d'un degré, et tous sentaient le besoin de manifester leur joie. L'occasion se présenta quand le train eut franchi la rivière Saint-Maurice. Nous passions alors en face de l'église Notre-Dame-du-Cap, sanctuaire national


R P Hilarion
R P Theodoric
R P Paul-Eugene
L'abbe P Boulay

si connu, si aimé de nos tertiaires. Le Révérend Père Directeur du Pèlerinage, debout au milieu du wagon, entonne l'*Ave Maris Stella* que tous chantent avec ferveur.

Dans cette partie de la Province de Québec que nous traversons à toute vitesse, les paroisses, les populations, la nature elle-même, nous sont bien connues, nous avons si souvent entendu parler de la fertile paroisse de Champlain, de ses braves cultivateurs, de Sainte-Anne de la Pérade, etc. Mais notre rapide, qui ne s'arrête pas à ces gares, a hâte d'arriver à Québec. Enfin, le voilà, qui, au lieu d'entrer en gare du palais, file le long de la rivière Saint-Charles pour gagner les vastes remises du Canadien Pacifique, sur les quais du bassin Louise : " *Quebec, Empress of Britain* ! " Une brusque secousse, et le train s'arrête.

En entrant dans l'entrepôt, nous rencontrons le Très Révérend Père Provincial, avec d'autres religieux, qui nous font l'honneur de venir nous saluer au départ. De la double haie, formée par les parents, les amis des pèlerins et les curieux, partent des " bonjours " enfantins, qu'accentuent les " bons voyages " des vieux. Nous y répondons gracieusement, mais sans nous attarder. Ici et là, *des Kodacks nous ont un instant tannés,* dirait le spirituel Père Berchmans. A bord du navire, nous trouvons l'aimable groupe des pèlerins québecquois qui nous a précédés. Nous échangeons quelques marques de politesse et nous nous mettons à la recherche de notre cabine. Mais voilà le commencement des ennuis pour quelques-unes des nôtres

qui ne savent pas l'anglais ; elles s'adressent en français au steward, qui, pour toute réponse, les fixe du regard et reste muet comme carpe. Se persuadant alors qu'elles savent l'anglais, nos voyageuses lancent quelques tronçons de phrase, et si l'expression fait défaut aux lèvres, elles font appel aux gestes. Mais ce n'est que lorsque leurs yeux semblent s'allumer d'une flamme britannique qu'elles parviennent à se faire comprendre. Nous arrivons enfin, malgré la foule compacte qui se croise, se pousse, au seuil de la chambre qui sera notre petit nid pendant la traversée. Nous montons ensuite sur le pont pour saluer une dernière fois ceux qui restent et qui nous accompagneront là-bas par la pensée et la prière.

A trois heures et demie, au moment où l'*Empress* frémissait aux premières trépidations du départ, nous étions tous sur le pont, tournés vers la terre qui allait bientôt disparaître et pour longtemps à nos regards. Une pensée remplissait alors nos âmes ; un seul souvenir faisait battre nos cœurs : *le Canada, nos parents, nos amis.*

> Adieu, charmant pays qui m'a vu naître,
> Pays que j'aime et que je dois chérir,
> Adieu, adieu ! Te quitter, c'est mourir !

Ainsi, dit-on, chantait en pleurant l'infortunée Marie Stuart, lorsqu'elle allait quitter pour toujours son pays natal. A la vue des côtes qui s'éloignent, les plaintes de la pauvre Reine deviennent aussi la voix de nos cœurs, et comme elle, nous sentons le besoin de pleurer. Ces larmes ne viennent ni du chagrin, ni du regret ;

ce n'est qu'un simple frisson de Canadiens qui commencent à se sentir dépaysés. Quoique cette séparation momentanée mette le comble au plus cher de nos désirs, le plus flegmatique d'entre nous n'a pu voir fuir et disparaître les sommets du Cap Diamant, sans éprouver une vive émotion. Adieu donc, terre de nos aïeux ! Je te reverrai dans soixante-dix jours ; maintenant : à la grâce de Dieu !

Quelques pèlerins restent absorbés dans une vague rêverie et regardent toujours du côté de la terre. D'autres, plus pratiques, contrôlent leur bagage. D'autres encore, sentant le besoin de s'arrêter à cette impressionnante situation, descendent dans leur cabine. Tous invoquent en faveur de leur voyage, la protection de la bonne Sainte Anne, dont le sanctuaire apparaît là-bas dans le lointain, de l'autre côté de l'Ile d'Orléans.

Soudain, un son inconnu éveille l'attention ; le bruit, éloigné d'abord, se rapproche et grossit, puis s'éteint complètement. C'est un jeune garçon de table, en livrée bleu marin, qui frappe à coups redoublés sur un gong. C'est le signal du souper. C'est le premier repas que nous allons prendre à bord. l'homme ne doit pas vivre pour manger, nous le savons tous ; mais il doit manger pour vivre. Sur la mer il doit même manger beaucoup, nous dit-on, s'il veut échapper au très inélégant mal-de-mer. Pour suivre cet avis et éviter ainsi le terrible malaise, tous se précipitent au réfectoire. Pas un ne manque à l'appel.

Les tables dont dressées avec tout le confort et le luxe britanniques. Toutes les places sont bientôt

prises. Il ne faut pas croire cependant que ce sont les soixante-dix pèlerins qui occupent tous les sièges. Le menu est bien choisi, il n'a qu'un défaut, celui d'être unilingue. Nouvelle déception pour nos voyageuses peu familiarisées avec la langue de Shakespeare. Elles en prennent cependant leur parti puisqu'elles sont sur un navire anglais. Heureusement le plus grand nombre d'entre nous possédaient parfaitement la langue qui nous était imposée.

Malgré ces difficultés, ce premier repas, élégamment servi, admirablement varié, suffisant sans surabondans ce, fut dégusté par les voyageurs.

Le souper terminé, nos pèlerins cherchent sur le pont à respirer un air pur que l'intérieur leur refuse, et dont ils ne peuvent se passer. On sait, en effet, qu'en mer, le pont du navire sert de cour, de jardin et de boulevard.

Ce samedi soir, l'air était doux, le ciel serein. A l'horizon, le soleil baissait, préparant son nid dans les fières Laurentides. Les eaux du fleuve semblaient d'huile. Une masse de rocher se dressait à notre gauche, c'était le Cap Tourmente. A notre droite, la villégiature si recherchée de Saint-Jean-Port-Joli. Devant nous, des îlots que l'on prendrait volontiers pour des corbeilles de fleurs, flottent et se mirent dans la glace des eaux. Tout autour du navire, une nuée de mouettes, aux larges ailes, volent en cadence et guettent l'occasion de saisir les reliefs des repas qu'on leur jette. C'était merveille de voir ces blancs oiseaux, sauter sur les vagues, se battre et se bousculer, puis reprendre leur

vol, emportant dans leur bec leur maigre pitance.

Quelques pèlerins, mélancoliquement appuyés sur le bastingage, admiraient cette scène pittoresque de la nature canadienne qui s'endort. D'autres avaient pris place sur les chaises-longues, occupant le centre de la promenade. D'autres encore continuaient à faire les cent pas, s'arrêtaient ici et là, regardaient au loin et reprenaient leur marche.

Vers 8 heures, un homme de l'équipage vint annoncer que bientôt la boîte aux lettres serait close. A la hâte, qui, sur le pont, qui, au salon, crayonnent quelques brèves nouvelles. Puis la carte disparaît au fond de la boîte. Si la correspondance est chose agréable pour tout le monde, elle est pour le voyageur une source de consolation, et pour le pauvre dépaysé un lien qui le retient fortement uni à ceux dont la distance le sépare. A 9 heures, le pilote du fleuve laisse son poste à celui de l'océan, et emporte la correspondance que l'Intercolonial ira déposer à Québec, Trois-Rivières, Montréal, etc.

Plus le navire avance vers la mer, plus le fleuve s'élargit. Les paysages disparaissent tout à fait dans la pénombre. " Que sera la nuit ", demande un compagnon ? " Nul ne le sait, " lui répondis-je, confions alors notre repos à Dieu et retirons-nous. *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum.* Bonne nuit.

La fatigue de la journée avait été si forte que nous tombons bientôt dans une délicieuse sommolence. Notre imagination vagabonde en profite pour s'évader dans la région des rêves. Semblables à ces pigeons

voyageurs, lesquels, dès qu'ils se sentent libres, reviennent spontanément à leur pays d'origine, ainsi nos âmes, pendant que nos volontés sommeillaient, ont pris leur vol ; et, portées d'un irrésistible élan sur les ailes du cœur, elles se sont dirigées vers les êtres chers, la ville aimée, le théâtre de leurs activités, ou de leurs plaisirs. Quelle nuit consolante et réparatrice !



Tramway Naple-Vésuve.



C. P. O. S. Empress of Britain

II

EN MER

Dimanche, 31 juillet.

Le matin du 31 juillet, les pèlerins, les uns après les autres, faisaient leur apparition sur le pont, humaient l'air toujours si frais et si pur sur l'eau, et se dirigeaient vers le salon pour la prière, la messe et la sainte communion. Ce leur fut une douce consolation de pouvoir, chaque matin, assister au saint Sacrifice de la Messe ; pieux avantages très appréciés même de quelques marins. Dès 5½ heures, jusqu'à 7 heures, les prêtres se succédaient aux quatre autels-portatifs.

Ainsi groupés nos fervents pèlerins se sentaient en assurance auprès de Celui à qui les vents et la mer obéissent. Les vagues pouvaient venir menaçantes,

se ruer à l'assaut du navire, et couvrir de leur écume ses flancs d'airain ; ils n'avaient rien à craindre : Jésus était à bord. Qui de nous, en ces réunions fraternelles, ne s'est pas rappelé l'épisode évangélique où il est dit que le Maître, monté sur une barque conduite par les disciples, voguait sur les flots de la mer de Galilée. Le temps était calme, la mer était d'huile, comme disent les marins, et la pêche semblait devoir commencer et se continuer sans incident. Jésus n'y prenait sans doute aucune part active, se bornant à être parmi les siens, qui, de leur côté, absorbés par leur besogne, le laissaient à sa prière et à son recueillement. Tout à coup un vent s'élève, et ce fut une vraie tempête contre laquelle la petite barque n'était pas armée. Aussi allait-elle être infailliblement submergée, quand ses matelots effrayés se tournant vers le Maître qu'ils croyaient assoupi, lui crièrent leur épouvante : " Sauvez-nous, nous sommes perdus " Jésus leur dit : " Gens de peu de foi, que craignez-vous ? " Puis il fit sur les flots un geste qui aussitôt les apaisa. " Et il se fit un grand calme, " ajoute l'Evangile. Cette scène si émouvante se présenta souvent dans notre méditation. La pensée que Jésus était à notre bord nous donnait confiance.

Vers les 9 heures, après le déjeuner, nous nous retrouvions au salon pour une messe solennelle. Le Rév. Père Gardien du Couvent de Québec, fit l'office de célébrant. Avant le Credo, sur l'invitation du Rév. Père Directeur, j'adressai la parole à nos pèlerins, et pris pour texte ces mots de l'évangile du jour : *Bene omnia fecit :* il a bien fait toute chose. (S. MARC,



Abbaye de Westminster, Londres

Chap. vii, V. 31.) L'application se présentait d'elle-même. Nous étions en pèlerinage, nous devions le faire bien, c'est-à-dire, dignement, pieusement. Certes, le besoin d'une telle recommandation ne se faisait pas sentir, car tous nos pèlerins avaient déjà bien fait et voulaient encore continuer à " bien faire toute chose. "

Durant la messe, le murmure mystérieux des flots s'est mêlé aux chants des cantiques, comme pour exciter la prière de nos cœurs qui montait vers Celui dont la bonté, la puissance et la miséricorde surpassent en grandeur l'immensité même des océans.

Dans l'après-midi nous entrions dans le golfe qui est presque la pleine mer. L'océan était quelque chose de nouveau pour nos pèlerins ; mais quelque chose de prosaïque et de monotone.

Heureusement que les habitants de la mer ne furent pas tout à fait indifférents à notre passage. Lundi et mardi ils se présentèrent en nombre autour de l'*Empress* pour égayer les voyageurs par leurs sauts et leurs culbutes, tantôt accompagnant le vaisseau, tantôt le devançant, comme pour l'inviter à hâter sa course. Ce sont sans doute ces gambades de poissons, autour des navires, qui ont fait imaginer aux poëtes païens, les sirènes, les nymphes, les monstres, traînant le char de Neptune. Nous, chrétiens, nous nous rappelions que l'un des premiers symboles destinés à désigner le Christ, fut le poisson. Nous en trouverons bientôt la preuve aux catacombes.

Nous, pèlerins canadiens, formant ce qu'on appelait le *Cook's party*, nous causions plus que les autres ;

faisions plus de bruit que nos voisins, et surtout riions plus que tous les Anglais ensemble. Le répertoire de nos chansons canadiennes était chaque jour au programme, et les historiettes les plus désopilantes venaient égayer le parterre.

Malheureusement la mer n'est pas toujours restée calme. A mesure que nous avancions en plein océan, les vagues se faisaient plus menaçantes. Le roulis commençait à n'être plus commode ; vraiment il nous faisait tourner la tête. A table il n'y avait guère d'entrain. Et au bout de quelques jours, la moitié des passagers avait déserté la salle à manger. Au salon, que trouvions-nous ? Des confrères réunis, mais tous parfaitement muets. J'enviais le sort de ceux qui supportaient le roulis et le tangage avec une contenance incroyable, et qui passaient leur temps à danser à la corde, à tirer au lièvre, et à gambader.

Vendredi, 5 août.

Vendredi matin, 1er vendredi du mois ; nombreuses communions à bord. Après la messe, on admire dans le lointain des rochers couverts de mousse. On dirait une énorme émeraude : c'est la verte Erin, l'Irlande, l'île des Saints... A mesure que le navire avance, le paysage dessine ses reliefs, ses contours s'accentuent et de superbes montagnes se silhouettent devant nous. Mme Pelletier essaye de chanter : " *Rêvez, Enfants d'Irlande...*"

Le souvenir de McSweeney et de ses compatriotes martyrs de leur patriotisme et de leur liberté, se pré-

sente alors à notre mémoire. Nous voici en vue d'îles pittoresques et d'une forteresse surmontée d'un phare : c'est une possession britannique. Nous étions cependant encore à vingt-cinq milles de Liverpool.

Vers les 4 heures du soir, la terre, enveloppée de brouillards, disparaît à nos regards. Le vent s'élève et souffle en tempête dans les cordages. Le signal du souper semble donner celui de l'orage qui éclate. Comme le gros temps chasse les mouettes les unes après les autres, ainsi cette bourrasque chassa de la salle à manger les plus affamés même qui se sauvent en bousculant les chaises. Ceux et celles qui désiraient voir une tempête sont exaucés, et, nous pouvons le noter, au-delà de leurs désirs. Quel spectacle ! quelle avalanche ! quel déluge ! quelle danse ! chaque lame en secouant le navire l'inclinait d'un mouvement brusque de tribord à babord.

Après 2 heures d'affolement, le calme se rétablit, et la capricieuse *Empress*, mollement balancée sur les flots, filait à toute vapeur vers l'Angleterre.



L'ile de l'Irlande, vue de l'Empress.



III

ANGLETERRE, LONDRES

Samedi, 6 août.

ENFIN dans la nuit du 6 août, après six jours de navigation, nous entrions en rade de Liverpool. Le matin, tout le monde sur pied, envahissait la promenade du pont. Une petite pluie fine vint, selon le cérémonial obligé du pays, saluer notre arrivée. L'*Empress* avait jeté l'ancre à deux arpents du quai. De là, nous pouvions contempler à loisir les nombreux navires qui se pressaient dans le port, et le panorama de la ville. Liverpool possède le plus grand port du monde, mais n'offre pas beaucoup d'autres choses intéressant les yeux de l'étranger. Ce qu'elle prodigue toutefois est assez détestable : une vapeur qui s'échappe de son charbon de terre. Tout en est affecté : tête, poitrine, vêtements, murs, logements, et jusqu'au ca-



L'église Saint Paul, Londres.

ractère des citoyens ; c'est parfaitement désagréable.

De tous les édifices qui peuplent Liverpool, le plus beau sans contredit c'est la Bourse (c'était à prévoir). Partout dans la ville, se dressent fièrement les clochers des temples protestants ; tandis que l'église catholique hausse, avec timidité, sa croix nue. Ce contraste me rappelle le pharisien et le publicain de l'Evangile : " l'application du texte reste libre et sans commentaire."

Vers 8 heures, de jolis petits remorqueurs viennent faciliter à l'*Empress* l'abordage du quai.

A peine avions-nous repris contact avec la terre ferme que deux représentants de l'*Agence Cook* se présentent à nous : c'est d'abord M. Savé, un napolitain, bronzé, aux yeux pétillants d'intelligence, aux manières gracieuses ; puis Mr. Wilkinson, son compagnon, un anglais, au teint pâle, timide à l'excès. Tous deux parlent couramment les langues vivantes de l'Europe. Les paroles de bienvenue qu'ils nous adressèrent en nous accueillant, leur attirèrent toutes nos sympathies. Ce sont deux guides qui vont nous piloter durant notre séjour en Europe.

Notre programme ne comportant pas la visite détaillée de Liverpool, l'inspection de nos malles terminée, nous disons un adieu définitif à l'*Empress*, et partons immédiatement pour Londres.

Malgré la vitesse du rapide qui nous emmène, nous avons cependant le temps d'admirer le magnifique spectacle de la campagne britannique. Ça et là, à l'horizon, quelques vieux moulins à vent perdus dans les bosquets de sapin, dressent nonchalamment dans

les airs, leurs grandes ailes immobiles. Nous remarquons de plus, tout comme chez nous, de belles constructions, la plupart cependant couvertes de tuiles. Des haies d'aubépines et de cèdres bordent la voie ferrée et séparent les propriétés des cultivateurs. La grande route est sillonnée de voitures, de troupeaux de bœufs et de moutons. En marge des chemins, sur des canaux, avancent de grandes barques traînées par des chevaux qui longent la berge, ce qui est une nouveauté pour nous.

Le train file toujours. A mesure que nous approchons de la capitale, les villages deviennent plus rapprochés et aussi plus importants. Enfin, nous sommes à Londres. Nos yeux de voyageurs étrangers ne sont pas assez grands pour embrasser l'étendue de l'immense cité britannique. Mais qu'aperçoivent-ils ? Un sombre nuage de fumée d'usines et de trains, semblable à un dais immense qui couvre la ville. C'est la première impression que nous recevons de Londres; elle aurait pu être plus agréable.

Entrevue sous les voiles de ses brumes, j'allais dire, éternelles, Londres, avec ses monuments revêtus d'un épais manteau de suie, est triste, lamentablement triste. Heureusement que Dieu nous a gratifiés d'un soleil, radieux peut-être derrière la nue opaque, mais dont les feux éteints se jouaient à travers cette brume, glissant sur les arbres des parcs et les eaux des fontaines, ses reflets d'orange, ternis comme du vieux cuivre.

Le train modère sa vitesse et pénètre jusqu'au cœur

de la ville pour s'arrêter enfin à la gare Euston. Nos guides nous conduisent au *Great Central Hotel,* situé sur la rue Marylebone.

Un auteur a dit : " Notre temps veut vivre la vie intense. Nos contemporains ne sont pas des sédentaires et n'hésitent plus à quitter leur foyer pour un temps assez long. Aussi le voyageur moderne exige-t-il dans le *Home de passage*, qu'il a choisi, un confort reposant, le maximum de bien-être." Cet auteur disait vrai. Tout ce bien-être et plus encore, nous l'avons trouvé au *Great Central Hotel.*

Ce soir de notre arrivée, l'orchestre exécuta les meilleures pièces de son répertoire anglais. Pour nous délasser des fatigues du voyage, rien n'arrivait plus à propos qu'un peu de musique. Ces artistes, pouvait-on l'espérer, nous ménageaient pourtant une agréable surprise. Après le repas, commodément installés au salon de conversation, nos pèlerins échangeaient leurs premières impressions, tout en prêtant une oreille, un tantinet distraite, au concert. Tout à coup, une mélodie qui ne nous est pas étrangère, nous fait dresser l'oreille ; nous croyons entendre les notes si connues et l'air si aimé de notre hymne national. Nos oreilles devenues soudain attentives, notre cœur surtout, reconnaissent bien la chanson de chez nous. Devant nos yeux, passe rapide comme un éclair, la vision de la *terre de nos aïeux*. Alors remplis d'enthousiasme et ne pouvant plus contenir l'émotion qui soulève nos poitrines, nous unissons nos voix à la musique, et chantons tous ensemble :

O Canada, terre de nos aïeux,
Ton front est ceint d'un fleuron glorieux, etc.

La strophe terminée, je me penche vers ma voisine, elle semble chercher son mouchoir. Je la regarde et que vois-je ? De grosses larmes qui perlent sur ses joues empourprées. Ma voisine eut des imitatrices et aussi peut-être des imitateurs, car le plus flegmatique d'entre nous n'a pu se défendre alors d'un sentiment de joie mêlé d'une goutte de tristesse nostalgique. Au souvenir de la patrie absente, la raison est impuissante à refouler les larmes ; il faut qu'elles jaillissent. En ce moment, plus que jamais peut-être, nos pèlerins ont mieux compris, pour l'avoir vécu, l'amour du pays natal.

Cette délicate attention de la part des Anglais, laquelle nous surprit bien un peu, fut remarquée de tous et appréciée spécialement par notre groupe.

Que ne sont-ils toujours ainsi aimables, pensais-je en moi-même !

Du *Great Central Hotel*, nous partions tous les matins, pour aller remplir nos devoirs de religion ; ce qui nous permit de visiter la cathédrale Saint-Jacques, antique et sombre église toute en pierre, qui date d'avant Luther, puis les églises du Rosaire et de Westminster.

Nos dévotions terminées, nous allions en excursion, soit dans l'intérieur soit dans les environs de la ville.

Les moyens de transport à Londres, faut-il le noter, sont ce qui manque le moins. Nos guides avaient retenu les solides *autos-cars* qui peuvent contenir vingt-cinq personnes.



Le Palais de Buckingham, Londres

Il faudrait des années pour visiter Londres et ses alentours, et des volumes pour en donner une description même brève et inexacte. Londres, on le sait, est immense. Nous nous sommes bornés à ne voir que le château de Henri VIII "*Hampton Court,*" la cathédrale anglicane de saint Paul, l'abbaye de Westminster, la Tour de Londres, le British Museum, le Musée de Mme Tussauld, le Hide Park et le Regent's Park.

On lira avec plaisir, sans doute, les quelques notes nécessairement très brèves et incomplètes que j'ai prises sur ce que nous avons vu.

Hampton Court est le plus grand et, sous quelques aspects, le plus beau des Palais Royaux d'Angleterre. C'est dans ce château construit au début du XVI[e] siècle, qu'Henri VIII vécut, partageant son temps entre les banquets, les parties de chasse et les noces. L'histoire nous assure, en effet, qu'il eut six femmes, lesquelles partagèrent successivement sa vie de plaisirs.

Sa première épouse, Catherine d'Aragon, répudiée, il convola en seconde noce avec Anne-de-Boleyn, union qui fut énergiquement réprouvée par le Souverain Pontife. Froissé par cette attitude du Pape, le roi se révolta contre l'autorité de l'Eglise et s'érigea en chef d'une église nationale dont il fixa le dogme et la morale. Henri VIII entraîna dès lors 24,000,000 de ses compatriotes dans un schisme qui dure encore.

Sans parler des innombrables peintures et des admirables sculptures qui attirèrent notre attention, nous avons pu voir une curiosité digne d'être notée ici. C'est un cep de vigne, l'unique qui existe en Angle-

terre et qui fut planté en 1768. Ces raisins bleus sont servis à la table du roi.

L'église de Westminster, attenante à l'abbaye du même nom, faisait jadis la gloire de ses propriétaires, les moines bénédictins. Tout le monde connaît, par la gravure du moins, son style gothique, d'une richesse un peu étrange, et les splendides stalles de son chœur. On se rappelle que c'est dans la splendeur de ce décor emprunté au christianisme d'un autre siècle, que de nos jours encore, les souverains de l'Angleterre sont couronnés. On nous y montre — j'allais dire avec vénération — le fauteuil qui sert en cette solennelle circonstance. On peut voir aussi — relations du moins prétentieuses, si relations il y a, — la célèbre pierre de Jacob (*Jacob's stone*) qu'on nous dit avoir été apportée d'Ecosse par Edouard I ; pierre, à la conservation de laquelle la superstition ne semble pas étrangère.

Par le malheur des temps, cette église qui est devenue comme on le voit, un temple du protestantisme, n'a pourtant pas cessé de conserver la sépulture de saint Edouard, le Confesseur. Ce tombeau enrichi de mosaïque, autrefois objet de culte pour les Anglais, n'est plus autre chose aujourd'hui qu'un monument assez banal, pour eux, de l'histoire nationale. Les vastes nefs du somptueux édifice ne sont plus d'ailleurs qu'un riche musée qui contredit évidemment l'axiome bien connu : un beau désordre est un effet de l'art. On y voit en effet disposés dans un désordre supérieur des monuments profano-religieux rappelant la mémoire

de rois, de reines, d'hommes d'Etat, d'historiens, de littérateurs, de peintres, de médecins, de poètes, etc... Et l'on se demande quel haut génie de la profanation a su grouper avec tant de cynisme, autour de saint Edouard le Confesseur, ces dépouilles dont plusieurs sans doute sont indignes de son caractère et de sa sainteté.

Les œuvres d'art existent pourtant ; ceux qui ont des yeux pour voir n'en sauraient douter. La réelle importance de certaines pièces n'est pas non plus à discuter : les siècles ont rendu à leur valeur le verdict : chefs-d'œuvre. Malgré tant de richesses artistiques accumulées, et grâce au désordre qui y règne en souverain, ce sanctuaire catholique, odieusement désaffecté, présente un aspect d'inesthétique rare qui confine à l'horreur. Et l'on se prend à craindre que le protestantisme ne possède jamais le sens exquis de la beauté, pour avoir rejeté le Vrai, méprisé le Bien, et méconnu le Beau idéal qui est Dieu.

La Tour de Londres, construite en 1660, fut successivement au cours des siècles un palais royal, une forteresse, une prison, un magasin. De nos jours c'est un vaste musée militaire où l'on voit réunis en diverses salles des modèles de toutes les armes guerrières inventées par le génie de l'homme, depuis la massue de Caïn jusqu'à la dernière mitrailleuse moderne, en passant par le tomahawk de nos Iroquois. Dans la tour Wakefield se trouve le trésor royal : couronnes, sceptres, épées, bijoux, qui ont été portés par les souverains de l'Angleterre au cours des âges. Notons, en

passant, que là se voit le plus gros diamant du monde. Inutile d'ajouter que le trésor est gardé et ses visiteurs surveillés.

Les sujets britanniques réclament de vastes espaces pour respirer et pour se livrer aux sports qui les ont rendus célèbres. C'est pourquoi on a créé, au centre même de la ville, des parcs qui sont, d'après un auteur, " les poumons de Londres. "

Qui le croirait ? Pour connaître la religion, ou disons mieux, les religions de l'Angleterre, il nous fallait visiter ces parcs. Il y a à Londres une telle diversité de cultes qu'il ne faut pas moins de 1500 églises pour pourvoir chaque citoyen d'un temple de sa religion : église anglicane nationale; baptistes; indépendants; wolseyens; presbytériens; calvinistes, etc . . . et tous ont des adeptes nombreux. A côté de ces sectes et d'une foule d'autres, l'Eglise catholique dont la plupart des fidèles sont irlandais tient vaillamment sa place.

C'est ce qui nous fut donné de voir au cours d'une de nos promenades au Hide-Park. A l'ombre des grands arbres (eucalyptus), de nombreuses chaires rustiques étaient dressées à l'entrée du parc et des foules d'auditeurs se pressaient autour des orateurs. Il ne faut pas oublier que sous les plis du drapeau britannique, les hommes comme les femmes peuvent aspirer au rôle de prédicateur. Quelle ne fut pas là notre stupéfaction d'entendre disserter sur l'amour et la confiance en Dieu, sur la doctrine de la foi et de la contrition. Des explications étaient obligeamment fournies sur les arguments dont un auditeur n'avait pas saisi toute la

valeur. Cette scène nous remettait sous les yeux le spectacle de l'Armée du Salut de chez nous, à cette différence près que, ici, les chants alternent avec la prédication et remplacent les trop tapageuses cymbales retentissantes de là-bas. Plus encore que l'éloquence du prédicateur et le chant des adeptes, l'inconstance des auditeurs était remarquable. Semblables aux papillons, ils allaient butiner, selon leurs goûts ou leurs intérêts, le suc de la doctrine tantôt chez l'un tantôt chez l'autre sans écouter longuement au pied de chaque chaire et ne s'arrêtant jamais.

L'exemple était trop contagieux pour ne pas être suivi, et nous le fîmes avec d'autant plus de plaisir qu'à l'autre extrémité du parc, le son de la musique nous invitait. En route, un spectacle des plus cocasses nous était réservé. Sur un coin de la pelouse, en marge de l'allée que nous suivions, se tenaient quatre vieillards, qui ne rappelaient en rien ceux de l'Apocalypse. Affublés de longues redingotes noires et de huit-reflets luisants, ces originaux, debout, bible en main, chantaient à tue-tête d'interminables formules de prières. C'était à la fois comique, ridicule et triste. Comme on le voit, le respect humain est tout à fait inconnu de ces fidèles que devraient imiter en cela nos meilleurs catholiques.

Si notre passage en Angleterre nous a offert en abondance tout ce qui pouvait intéresser notre curiosité, il ne nous a rien donné qui pût satisfaire la piété de nos cœurs de pèlerins canadiens. Et il n'y a rien en cela d'étonnant. L'on sait que Londres est le foyer

du protestantisme lequel sacrifie, allègrement, les intérêts de l'âme à ceux du corps. Avec ses innombrables usines, ses importants comptoirs de commerce, la métropole du matérialisme, ne possédant pas l'espérance de l'Au-Delà, ne peut rien offrir aux nobles aspirations de l'âme chrétienne. Nous le regrettons, et pour les Anglais et pour nous.

Cependant nous ne pouvons que nous féliciter d'avoir visité la patrie de notre gracieux Souverain S. M. Georges V. Ce séjour en Grande Bretagne n'avait pas été indiqué au programme, c'est une faveur qui nous vint sous forme d'accident, et qui donne raison au proverbe: *à quelque chose malheur est bon.* Voici comment:

Quelques semaines avant la date fixée pour notre départ du Canada, le transatlantique *Scotian* sur lequel nous devions nous embarquer, fut avarié. L'*Empress of Britain* fut désigné alors pour nous recevoir à son bord. Ainsi, à l'avantage d'une traversée plus rapide est venu se joindre celui d'un arrêt de quatre jours en Angleterre. Heureux accident qui nous a valu ce plaisir inespéré.



Boulogne : Quai de débarquement.



IV.

FRANCE-PARIS

Mercredi, 10 août.

MERCREDI 10 août, en nous rendant à la gare Victoria, nous avons salué une dernière fois le palais de Buckingham, résidence actuelle du roi, Georges V, et où, la veille au soir, nous avons eu le plaisir de rencontrer notre gracieuse Souveraine, la reine Marie, qui sortait pour sa promenade et qui accueillit notre salut respectueux d'un aimable sourire. A l'heure qui sonnait notre départ pour le pays de France, pouvions-nous souhaiter une plus royale faveur.

Arrivés à la gare dès 9 heures, nous eûmes amplement le temps de nous installer dans nos compartiments, car à 10 heures seulement le train quittait la ville. Adieu Londres ! Nous ne te reverrons peut-

être plus jamais ; mais nous emportons dans notre cœur canadien le souvenir impérissable de ta royale hospitalité.

Comme pour adoucir les regrets de cette séparation, chaque côté de la voie ferrée nous offrait de gracieux paysages qui nous sourirent tout le cours de ce rapide voyage.

Après une courte halte à la gare de Folkestown, le train recula jusqu'au paquebot. Sur le quai, une foule de voyageurs attendaient. Nous gagnons la passerelle, suivis de passagers nombreux. Et nous partons de nouveau sur cette mer qui est, la Manche, cette fois.

Cette traversée que nos pèlerins redoutaient, fut cependant des plus heureuses. Les eaux de la mer y furent calmes et l'on se serait cru sur notre fleuve Saint-Laurent par un beau jour d'été. Aussi personne n'éprouva le moindre malaise.

Ça et là des voiles qu'enflait une légère brise, se balançaient autour de nous. En reportant nos regards en arrière, nous apercevions au-dessus de Folkestown la cime blanche d'une montagne de craie couronnée d'une forteresse. Devant nous, sur la côte française, la ville de Boulogne-sur-mer. Et ce cri de jaillir spontanément de nos cœurs à nos lèvres: La France! Notre Mère patrie ! enfin !

Sur le quai une foule nombreuse attendait, de laquelle sortirent de turbulents portefaix qui se disputaient, disons mieux, s'arrachaient nos bagages. Nous nous faufilons, à grand'peine, entre les uns et les autres, non toutefois sans être poursuivis par des mendiants



têtus et passés maîtres dans l'art de débiter mille fables au moyen desquelles ils extorquent, aux trop crédules voyageurs, quelques pièces de monnaie. Cependant une chose nous réjouissait fort. C'était d'entendre parler français, ce français de France, qui devrait être le modèle du nôtre et que nous aimons parce qu'il en est le roi et le père. Nous verrons plus tard si ce père et ce roi reconnaîtra ses fils abandonnés depuis un siècle.

Maintenant en route pour Paris.

La différence d'aspect de ce que nous voyons d'avec ce que nous avons déjà vu est ce que nous remarquons d'abord. En effet plus nombreux sont les ruisseaux, plus soignés les bosquets, plus fertiles les vallées, plus vastes les champs. Un détail nous frappe particulièrement: l'absence totale de clôtures entre les propriétés. Les bornes de pierre, vestige des antiques coutumes romaines, en tiennent lieu.

Le train file à toute vitesse. Les villes petites et grandes, les villages et les bourgs fuient à nos portières, et à 4 heures nous stoppons à Amiens. La Providence nous ménageait là un heureux incident dans la rencontre de deux Pères franciscains de notre Province canadienne : les RR. PP. Alexis, du couvent d'Amiens, et Stanislas, missionnaire. Nous pouvons ajouter sans crainte de démenti que la joie fut égale de part et d'autre. Et l'on comprendra qu'il nous est plus facile de concevoir que d'exprimer les sentiments de nos cœurs canadiens et fraternels séparés depuis quatre ans.

Le train repart à l'heure où le soleil baisse à l'horizon.

A 7½ heures nous entrons en gare de Paris. Ici encore la Providence se fit prodigue envers nous. Les Rév. Pères Ange-Marie, gardien du couvent de Lille, Alphonse, rédacteur de la *Vie Franciscaine*, et Egide, professeur de philosophie au Couvent de Lille, nous reçurent à bras ouverts à la descente du train. A voir la familiarité avec laquelle nos pèlerins abordent ces Révérends Pères, et en particulier le R. P. Ange-Marie, on sent que ce sont d'anciennes connaissances qui se revoient, après une longue absence. Les automobiles nous conduisent en quelques minutes à l'hôtel *Lutetia*, coin des rues Raspail et de Sèvre.

Ce magnifique hôtel est situé dans l'un des arrondissements les plus sains de Paris. Tout en face, se trouvent les célèbres magasins du *Bon Marché*. L'Agence *Cook* fut bien inspirée en nous choisissant ce luxueux hôtel dont la situation très centrale nous rendait le séjour sur la rive gauche de la Seine aussi pratique qu'agréable. Nous étions, en effet, presque à deux pas des Champs-Elysées, de la Chambre des députés, du Sénat, du Palais de Justice, de la Sorbonne et de l'église Saint-Sulpice.

Au seuil de l'hôtel *Lutetia* on nous remit les clés des chambres qui nous avaient été réservées. Après un moment donné à notre toilette, nous descendons à la salle à manger. Avec ses petites tables coquettement servies, cette salle nous fit une agréable impression. Le T. R. P. Remi, Provincial des Franciscains, et le R. P. Justin vinrent nous saluer, et nous exprimer le désir de nous recevoir chez eux. La conversation qui

s'était soutenue tout le temps du souper (à Paris, on appelle cela : dîner) se continua encore quelques instants après. Les Révérends Pères prirent congé et chacun regagna sa chambre pour prendre un repos d'autant plus goûté que tout le jour la chaleur avait été torride.

Jeudi, 11 août.

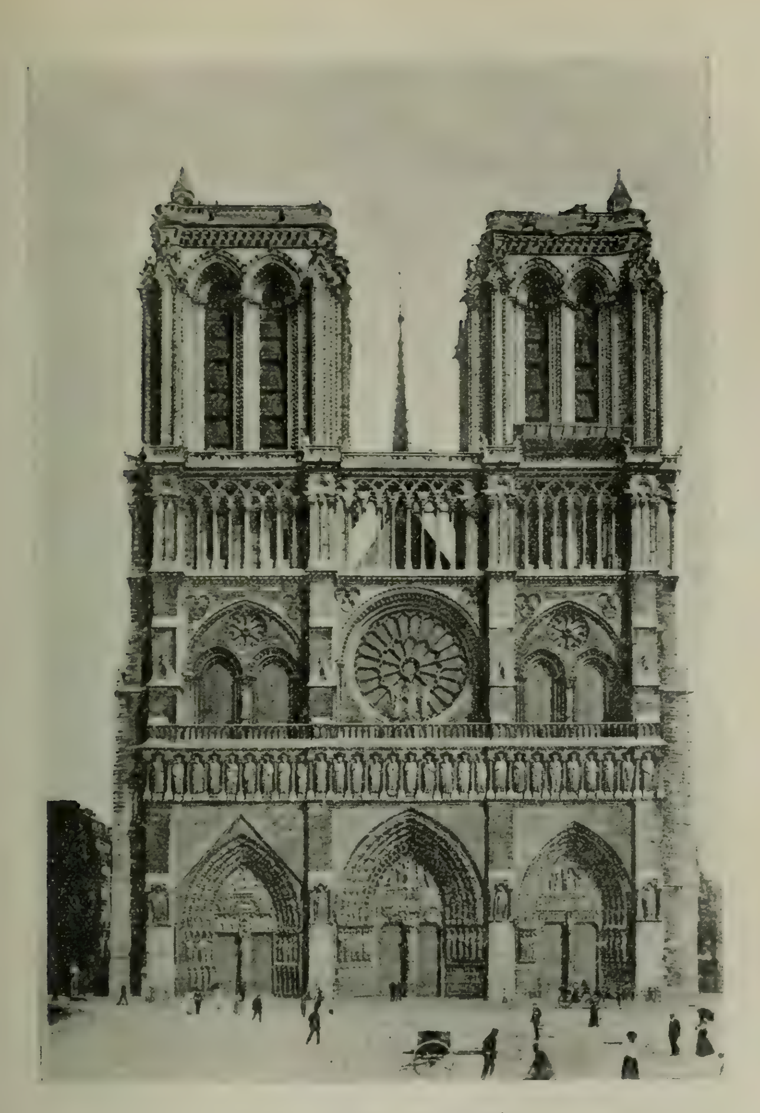
Jeudi, vers les huit heures du matin, un homme petit de taille, sec, grisonnant, se promenait de long en large sous la marquise de notre hôtel et souriait à tous les pèlerins qui rentraient de l'église Saint-Sulpice. Quel était ce monsieur et d'où venait-il ? se demandaient la plupart de nos Canadiens. C'était l'un des nôtres : Monsieur Laperrière. Un malentendu avec l'Agence Cook avait retardé son départ de Montréal. D'après sa propre explication, Monsieur Laperrière, ayant manqué son train à Montréal était allé confier son embarras à l'Agence.

"Soyez sans inquiétude," répondit-on à notre voyageur. Et sur le signe d'un commis, un chauffeur, qui se trouvait non loin du bureau, est ainsi interpellé: " Conduis-moi cet homme à Québec pour 3.35 heures sans faute." — " Impossible ! reprit le mécanicien. " Monsieur Laperrière allait-il manquer son voyage ? Non, car l'Agence n'est jamais à court de moyens. " Le commis se tournant vers Monsieur Laperrière : " Montez en aéroplane, lui dit-il, l'Agence paiera tous les frais." Effrayé par la perspective d'une course aérienne, Monsieur Laperrière n'accepte pas cette proposition. " Pre-

nez alors la voie de New-York, lui suggère-t-on. Ce dernier conseil accepté, Monsieur Laperrière partait le soir même pour la patrie des gratte-ciel où il était accueilli par un représentant de l'Agence, qui le promena deux jours entiers dans la grande ville américaine, l'embarqua ensuite à bord de "*La France*", le plus gros transatlantique de la Compagnie française. C'est ainsi que le 11 au matin, Monsieur Laperrière, rayonnant de joie, pouvait enfin nous rejoindre et commencer avec nous l'excursion à travers la *Ville Lumière*.

Ce matin même les autocars nous attendaient à la porte de l'hôtel. Nous nous disposions à monter en voiture lorsqu'une ondée s'abattit sur la ville. Toutefois ce contre-temps ne dérangea nullement notre programme. Les chauffeurs disposèrent les capotes de leurs voitures et nous nous mîmes en route sous la pluie battante.

Le premier édifice que nous avons visité, comme pèlerins, fut Notre-Dame de Paris. Construite au XII[e] siècle par Maurice de Sully, évêque de Paris, cette église remplaçait deux basiliques qui se trouvaient au même endroit. Ce temple, orné au cours des siècles de statues, de bas-reliefs etc... et rendu vénérable par la piété des rois et les vertus d'un grand nombre de ses évêques, n'a cependant pas échappé au vandalisme des révolutionnaires. Ils profanèrent l'autel en y faisant monter une prostituée qu'ils honorèrent d'un culte sacrilège sous le nom de *Déesse de la Raison*. Quels étaient ces adorateurs impies ! Les descendants des sujets de saint Louis. Quel contraste scandaleux !



Notre Dame de Paris

L'étranger qui pénètre pour la première fois dans ces vastes nefs, ne se sent pas porté à la piété. Il admire la pureté du style, l'élégance des colonnes, la hauteur vertigineuse des voûtes, la variété des admirables bas-reliefs, la richesse sculpturale du buffet d'orgue ; sur lesquels chefs-d'œuvre, la lumière, qui coule à flots des vitraux multicolores, jette ses reflets mouvants. S'il découvre enfin devant l'autel d'une chapelle latérale la flamme rouge de la lampe gardienne du tabernacle, sa piété jubile : il se prosterne pour prier aux pieds de son Divin Prisonnier. Ce fut le cas pour nos pèlerins qui inaugurèrent ainsi leur séjour à Paris en se recommandant à Notre-Dame. Notre prière terminée, nous nous éloignons emportant un je ne sais quoi de pesant et de glacé qui faisait soupirer notre âme après quelque chose de plus réconfortant.

Ce désir, à peine formulé, se réalisa à Saint-Etienne-du-Mont, église voisine où l'on conserve le tombeau et le corps de sainte Geneviève, patronne de Paris. En effet, dans ce sanctuaire il règne une atmosphère de piété intense, embaumée du parfum des vertus qui émane de la châsse en argent doré contenant les restes vénérés de la Sainte. La piété séculaire des citoyens entretient des gerbes de cierges qui y brûlent avec les prières et les vœux des fidèles. Retrempés dans la ferveur par cette pieuse visite, nous quittons Saint-Etienne et nous nous dirigeons vers le Panthéon.

Durant ces dernières visites, l'orage avait cessé et le soleil commençait à nous sourire. C'est auréolée de soleil que nous aperçûmes cette antique église Sainte-

Geneviève, devenue, sous le nom de Panthéon, le tombeau des grands hommes (ou que l'on prétend tels) et au fronton duquel on lit, gravé dans la pierre : *Aux grands hommes, la Patrie reconnaissante.* Nous franchissons le seuil et sommes tout d'abord fascinés par la beauté des fresques dont les murs sont ornés et qui sont dues au pinceau de Puvis de Chavannes et d'Hippolyte Flandrin. C'est une suite magistrale de tableaux représentant les légendes de la vie de saint Loup, de saint Germain, de sainte Geneviève, de sainte Jeanne d'Arc. Après un rapide coup d'œil sur ces chefs-d'œuvre qui demeurent la vraie et unique richesse de cette église désaffectée, nous sommes entraînés par notre guide qui se hâte de nous conduire dans la crypte vers ce qu'il prétend nous faire admirer et vénérer à l'égal de reliques insignes... Quoi ? Les sépultures impies de Diderot, d'Alembert, de Jean-Jacques Rousseau, de Voltaire, de Zola, etc... Ce guide officiel, payé par la République Française a même l'audace de nous demander "devant ces géants de la pensée humaine" (selon son expression) de lever nos chapeaux. Un vénérable abbé, Monsieur le curé Lesieur de Sainte-Geneviève, Batiscan, se faisant l'interprète fidèle des sentiments de notre groupe, répondit en parodiant les paroles mêmes du guide : "Devant ces géants de la pornographie nous gardons nos chapeaux."

Cette dernière visite complétait le programme de notre matinée. Le guide, encore tout abasourdi de cette courageuse et juste réponse, nous laissa regagner notre hôtel.

Dans l'après-midi, ce fut une délicieuse randonnée en automobile qui nous donna l'illusion d'une séance cinématographique, à la différence toutefois que le spectacle était immobile et que les spectateurs ne l'étaient pas. Il nous fut donné d'admirer successivement les Palais de Justice, du Louvre, de l'Institut, du Luxembourg, des Beaux Arts aux Champs-Elysées. Les Invalides, le Trocadero, les portes Saint-Denis de l'Etoile et du Carrousel ; les jardins des Tuileries, du Luxembourg, des Plantes, du Champ de Mars ; les places de la Concorde, de la République ; les ponts d'Austerlitz et du Carrousel (Paris en possède 25). Les grands théâtres du Conservatoire et de l'Opéra ; le cimetière du Père Lachaise ; les églises de Saint-Germain et de la Madeleine ; la prison des jeunes délinquants et, en face, les cinq pierres commémoratives gisant sur le lieu même, où, dans la révolution de 1789, s'élevait la trop célèbre guillotine ; enfin la Place Vandôme au centre de laquelle se dresse la magnifique colonne recouverte en bronze, portant le même nom, faite avec les 1200 canons enlevés aux Autrichiens par Napoléon, dont la statue couronne le monument.

Une chose nous a particulièrement frappés au cours de cette intéressante promenade : l'insistance vraiment opiniâtre de nos guides parisiens à nous signaler tout ce qui rappelle les faits et gestes du grand Empereur. Il semblerait que, pour le Français, nul homme au monde ne pût être supérieur ni même égal à Napoléon Bonaparte ; le culte du grand général est poussé, nous semble-t-il, jusqu'à une sorte de fétichisme.

Vendredi, 12 août.

Le matin nous partons en pèlerinage au Sacré-Cœur de Montmartre. Cette magnifique église que sainte Marguerite-Marie n'avait pu obtenir de Louis XIV, que Louis XVI avait projetée dans sa prison, l'Assemblée nationale en décidait déjà l'érection en 1873. Remarquable par la masse cyclopéenne de sa structure non moins que par le groupement harmonieux de ses nombreuses coupoles, elle l'est plus encore par son caractère essentiellement national. Ce ne sont donc pas les rois qui ont élevé cette basilique ; chaque pierre, à elle seule, représente l'obole du peuple, du pauvre comme du riche. On peut reconnaître l'expression de la volonté de la France chrétienne dans ces paroles de repentir et d'amour gravées sur le bandeau de sa coupole principale : *Sacratissimo Cordi Iesu, Gallia Pœnitens et devota.* Voilà l'ex-voto de la France au Cœur du Roi des rois.

Détail à signaler : la dernière pierre de cette basilique fut placée le 2 août 1914. Le lendemain, l'Allemagne déclarait la guerre à la France. La nation française se jeta alors avec confiance aux pieds du Sacré-Cœur de Jésus, le suppliant de la sauver de l'invasion et de la domination germaniques. Avec une lenteur miséricordieuse sa prière fut exaucée et la France chanta victoire. Un *Te Deum* triomphal vibra sous les jeunes voûtes de Montmartre et les ministres du Seigneur, prosternés aux pieds de Jésus-Hostie, consacrèrent ce gigantesque monument à la gloire du Dieu des armées,



L'Eglise de Montmartre, Paris

immortel libérateur des nations qui croient, qui espèrent et qui aiment.

Dès notre arrivée, la messe fut célébrée, au maître autel, par le R. P. Gardien du couvent de Québec. Le R. P. Ange, qui nous accompagnait, adressa des paroles pleines d'onction sur la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus et eut la délicate attention de signaler la piété vivante des Canadiens-Français envers le Sacré-Cœur.

Ce pèlerinage s'est clos par la bénédiction du T. S. Sacrement, au cours de laquelle je consacrai solennellement nos pèlerins, leurs familles, leurs parents, leurs amis au Divin Cœur qui nous a donné la vie et à qui soit la gloire durant les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Nous faisons une visite hâtive aux autels latéraux (dont quelques-uns s'enrichissent de mosaïques et de vitraux). A la crypte, un arrêt plus prolongé s'imposait à l'autel de saint François où, après avoir prié aux intentions des pèlerins, du pèlerinage et du Congrès qui va le suivre, nous vénérons la relique de notre Séraphique Père, apportée par le R. P. Ange. En ce jour du 12 août, qui marque la fête de sainte Claire, la fille spirituelle de saint François, le Révérend Père Prédicateur donna l'absolution générale à laquelle les tertiaires avaient droit. Réconfortés et consolés nous quittons Montmartre.

Arrêtés sur le parvis, nous contemplons un moment la Ville Lumière, toute baignée de soleil, d'où monte la sourde clameur de la vie parisienne en ébullition. Le roulement d'un tonnerre, à la fois doux et puissant, suspend un instant notre conversation. Etonnés nous

cherchons des yeux et prêtons l'oreille pour découvrir d'où descend cette gamme de notes qui épand sur nous et sur Paris ses harmonies caressantes et sa joie intime. C'est la reine des cloches, *la Savoyarde*, qui du haut de son campanile, comme d'un trône, daigne rappeler à la ville et à nous-mêmes, nos immortelles destinées.

Il était 9½ heures lorsque, l'âme débordante d'allégresse et de gratitude nous rentrons à l'hôtel. A 10 heures, nous repartions déjà pour Versailles où, sans invitation ni ordre du Roi-Soleil, nous allions dîner.

Nous passons sous l'Arc de triomphe, puis suivons l'*Avenue de la grande armée* qui doit son nom aux vainqueurs d'Austerlitz. Dans la verdure, au loin, on distingue le village de Rueil, célèbre pour conserver dans sa modeste église, construite en 1603, les tombeaux de l'impératrice Joséphine et de sa fille, la reine Hortense.

Vingt minutes d'arrêt nous ont suffi pour visiter ces tombes mémorables et nous persuader que, si le deuil se porte encore ici à la mode antique, le chant liturgique est dans le même cas, et est certainement moins bien exécuté dans cette petite ville française(on célébrait des funérailles) que dans le moindre de nos villages canadiens. Si, lorsqu'il s'agit d'art vocal, la comparaison est encore possible, lorsqu'on en vient à la malpropreté des hommes et des choses, il n'y a plus à leur discuter le record, comme on dit à propos de tout.

Nous partons, j'allais dire : nous fuyons. Avant d'arriver à Versailles nous faisons halte à la Malmaison.

Ce château fut une sorte de prison dorée où l'Impératrice répudiée trouva un refuge et mourut à l'âge de cinquante-et-un ans. Tout encore y parle d'elle. On voit la table où fut signé son divorce. Dans les chambres désertes règne toujours une atmosphère de tristesse qui sied bien au souvenir de la malheureuse Joséphine Tascher de la Pagerie.

Au pied de la colline de Versailles, dont les arbres nous dérobaient encore les somptueux édifices, nos autocars stoppèrent quelques minutes à Marly, afin de nous permettre de voir l'ingénieuse machine hydraulique dont la roue fait dix-huit tours à la minute et qui capte les eaux de la Seine pour les envoyer aux bassins de Versailles. Au sortir des chemins ombragés, l'antique palais royal nous apparaît enfin, comme une féerie, dans toute sa splendeur.

Ici, la parole se tait et la plume tombe des mains. Inutile, en effet, d'essayer de décrire la beauté et la magnificence du palais de Versailles ; nous ne le tenterons pas. Nous faisons nôtres, avec la respectueuse réserve qui s'impose, les paroles de saint Paul, qui, après son ravissement au troisième ciel, s'écrit : " L'œil n'a jamais vu... " Pour se faire une idée de cette floraison de richesse sculpturale, artistique et naturelle, il faut avoir vu, contemplé et compris les idéales harmonies de l'ensemble et la perfection rare de tous les détails. Qui pourrait redire, avec un peu de vraisemblance, la beauté féerique du Bassin de Latone, du Grand Canal, de l'Allée Royale, de l'Allée des Marmousets, du Bassin et de la Grotte d'Apollon, du Bassin

de Flore, de l'Allée du Printemps, du Bassin de Neptune, etc... Qui pourrait décrire dignement la Galerie des Glaces où fut signée la paix le 28 juin 1919 ; la Salle du conseil des ministres, la Galerie des Batailles, la chambre de Louis XIV, le salon des pendules, le salon à l'œil-de-bœuf, etc... Qui pourrait rendre le pittoresque des aspects si variés du Grand Trianon, du Petit Trianon, du Hameau de Marie Antoinette, etc...

Faut-il essayer de dire le ravissement de nos pèlerins ? La tâche me semble tout aussi impossible. Chacun d'eux gardera un souvenir ineffaçable de cette trop courte visite au palais de ces rois dont les noms glorieux demeurent écrits en lettres d'or en tête des pages de notre histoire canadienne.

Il faisait nuit, lorsque, par Saint-Cloud, où se trouvait pendant la Grande Guerre l'Hôpital canadien, et le Bois de Boulogne, nous rentrâmes de cette excursion. A l'hôtel une surprise nous attendait : le R. P. Ange nous apportait l'agréable nouvelle de la présence du Rme Père Général des Frères Mineurs à Paris et nous transmettait son ordre d'aller rencontrer sa Paternité révérendissime à notre couvent de la rue Boulard.

Le cent-dixième successeur de saint François, le Rme P. Bernardin Klumper, en route pour son pays natal, la Hollande, se dit heureux de rencontrer ses fils canadiens au milieu de ses fils de France. Nous revoyions là, avec plaisir, des religieux dont le Canada se souviendra longtemps : le T. R. Père Colomban, le R. P. Ange-Marie, le R. P. Richard, le R. P. Justin, le R. P. Remi, Provincial actuel, le R. P. Alphonse,

les Vénérés Frères Réginald et Paul. La réunion prit un caractère familial et intime, puis se termina, trop tôt, par la bénédiction séraphique que nous implorâmes pour tous nos pèlerins et que le Rme Père daigna nous accorder avec effusion.

Samedi, 13 août.

Dès l'aube, nos pèlerins se rendaient à Notre-Dame-des-Victoires qu'ils trouvèrent déjà remplie de fidèles. Comme tous les lieux de pèlerinage, ce sanctuaire possède un charme prenant auquel n'échappe pas l'âme chrétienne. Au contact de la chaude piété qui y régnait notre ferveur se raviva. Pendant la messe que je célébrai à l'intention des pèlerins, notre piété trouva un aliment nouveau dans les paroles vibrantes que le R. P. Ange nous adressa sur la confiance en Marie. Nul témoignage n'est plus probant en faveur des grâces obtenues par cette confiance, nous fit remarquer le prédicateur, que les milliers d'ex-voto qui tapissent les voûtes et les murs du sanctuaire marial. La confiance de nos pèlerins trouva une expression sonore dans le chant de la bénédiction du T. S. Sacrement dont les divers motets furent entonnés par le R. P. Ange et enlevés avec enthousiasme par la foule entière. La fête était complète et nos cœurs satisfaits.

Pendant que dans le portique de l'église les uns s'attardaient à l'achat d'objets de piété, les autres jetaient un coup d'œil sur l'extérieur de l'édifice. Quelle ne fut pas la stupeur de ces derniers en découvrant sur la façade noircie par le temps, la mensongère devise de

la révolution : *Liberté, Fraternité, Egalité.* Quelques gouttes de pluie nous avertirent qu'il fallait terminer les emplettes et nous hâter d'aller déjeuner.

Si une chose n'était pas faite pour nous ouvrir l'appétit, c'était bien la foire que nous dûmes traverser pour nous rendre à l'hôtel.

Au milieu de la rue, sur la chaussée, dans les voitures, dans des huttes, sur des comptoirs d'occasion, des amas de légumes et de fruits, desquels s'échappait une odeur pour le moins fétide. Imaginez, si vous le pouvez, le fourmillement des vendeurs et des acheteurs, les premiers criant leurs marchandises, les autres en disputant le prix. Poursuivis par tous les regards, nous traversons en hâte et nous quittons la foire, abasourdis par le vacarme et aussi suffoqués par l'atmosphère pestilentielle que respirait sans dégoût cette foule bruyante et mercantile.

Le programme de l'après-midi fut laissé à la discrétion de chacun. Nos pèlerins partirent, par petits groupes, les uns dans une direction, les autres dans une autre. Plusieurs se rencontrèrent au Louvre, que tous, à des heures de leur choix, visitèrent avec admiration. Messieurs les abbés Philippon et Dugal nous quittèrent cette après midi là, pour se rendre à Lourdes où nous les retrouverons.

En nous réunissant, le souper nous permit d'échanger nos impressions ; notons-en une qui est tout à l'honneur des Canadiens-Français.

C'était au *Bon Marché*, un groupe de nos pèlerines magasinaient avec un art à peine inférieur à celui des

parisiennes. Des parisiennes elles n'avaient certes pas l'accent, et les demoiselles du comptoir ne tardèrent pas à le remarquer. Intriguée, l'une d'elles se hasarde à demander délicatement : " Ces dames viennent de la Province ? De la Normandie, de la Picardie, de l'Anjou ? " A quoi Mlle B... répond en souriant malicieusement : " Mes ancêtres étaient bretons et ceux de mes compagnes étaient en effet normands, picards et angevins. " Et la demoiselle de s'exclamer avec un grasseyement intraduisible, heureusement : " Vous plairait-il de me dire alors de quel département vous venez ? " " Nous sommes du Canada, Mademoiselle, et nous sommes fières d'être des Canadiennes-Françaises. " Et l'employée de répondre avec une surprise et une admiration non dissimulées : " Mais quelle pureté de langage vous avez donc, chez vous ! C'est une vraie fête pour les oreilles françaises de vous entendre ! " Et c'est cette même langue qui se parle chez nous, reprit l'une de nos pèlerines, de l'Alaska à la Nouvelle-Ecosse, des frontières américaines à la Baie d'Hudson." " Mais c'est merveilleux, Mesdames, et je vous fais mon meilleur compliment ! " Evidemment la jeune employée avait lu *Maria Chapdelaine*.

Le récit de ce petit incident, fait avec une verve pétillante, excita l'hilarité de nos pèlerins et leur fut une preuve nouvelle et péremptoire, cette fois, que les épithètes de " *Old Parisian French* " et de " *French patois* " dont on daigne, chez nous, affubler notre langage, est une insulte gratuite, créée et mise au monde par le chauvinisme ontarien.

Dimanche, 14 août.

Dimanche nous pûmes, dès midi, partir pour l'excursion inscrite au programme : Saint-Denis.

Le trajet en chemin de fer est relativement court. A travers des rues étroites et sales, nous arrivons, vers 2 heures, à la basilique qui renferme les tombeaux des rois de France. Après les vêpres, sans doute, on venait d'exposer le T. S. Sacrement et une foule nombreuse et recueillie assistait à la bénédiction. Nous nous agenouillons et unissons nos voix au chant liturgique du *Tantum ergo.* Après la cérémonie, une dame récite le chapelet auquel tous répondent. Quelle n'est pas notre surprise d'entendre, à la quatrième dizaine, formuler cette intention : " Prions pour les Canadiens-Français " Nous nous regardons les uns les autres avec un étonnement ému, et nous nous disons tous en nous-mêmes : Quel est l'ange invisible qui souffle à l'oreille de cette pieuse dame, une intention qui nous fait si délicieusement battre le cœur ? Puisse la Sainte Vierge nous pardonner cette distraction ! Après informations prises, j'ai découvert le secret. On avait furtivement glissé dans les mains de cette personne qui récitait les prières, un billet laconique et ainsi conçu : Priez pour les Canadiens-Français, ici présents. Cette initiative était due au patriotisme non moins qu'à la piété toujours attentive de M. Girard, l'un de nos fervents pèlerins.

Le guide du sanctuaire nous attendait. Si ce grand mutilé de la guerre avait laissé au champ de bataille



La Tour Eiffel, Paris

un bras et une jambe, il en avait remporté sa langue intacte. C'était un vrai plaisir de l'entendre nous expliquer, avec une volubilité rare, que d'après la tradition, Saint Denis, le titulaire de la basilique, aurait subi le martyre à la fin du premier siècle sur la colline de Montmartre, avec deux compagnons, Rustique et Eleuthère, lesquels furent ensevelis ici même, avec lui, en dehors de Paris. Sur leurs tombeaux, sainte Geneviève aurait fait élever un oratoire que le roi Dagobert restaura. Les rois de France firent édifier la basilique actuelle. Le nom de cette église a été mêlé aux plus glorieux souvenirs de l'histoire. Ainsi, c'est là que les rois venaient chercher l'oriflamme qu'ils faisaient porter devant eux sur les champs de bataille.

C'est ici que sainte Jeanne d'Arc suspendit un trophée enlevé aux Anglais et déposa ses armes en ex-voto. C'est ici qu'Henri IV abjura le protestantisme, c'est ici que Bossuet prononça en présence du grand Condé l'oraison funèbre de Henriette d'Angleterre. C'est à Saint-Denis, que les rois de France, sacrés dans la basilique de Reims, furent pour la plupart inhumés, etc... Tant de souvenirs religieux devaient nécessairement attirer la haine des révolutionnaires de 1793. Les caveaux royaux furent donc saccagés, les tombeaux profanés et les ossements des rois jetés à la voirie. Ce sanctuaire des gloires nationales devint dès lors le temple de la Raison. Les statues de pierre qui peuplent encore le ceintre de la porte principale, furent alors décapitées et les trois paroles impies : *Liberté*, *Fraternité*, *Egalité*, furent, ici encore, gravées sur le portail de la basilique pro-

fanée. De nos jours cependant les cérémonies du culte ont été rétablies ; mais si les exercices ont repris leur régularité ancienne, ils n'ont plus la pompe et la magnificence d'autrefois.

Durant cette intéressante visite, le temps avait marché. Maintenant le jour baisse avec rapidité et nous sommes encore bien loin de Paris ; nous nous hâtons donc de traverser la ville, non toutefois sans remarquer le long des rues, des boutiques ouvertes remplies d'hommes et de femmes, des étalages entourés d'acheteurs, enfin l'industrie et le commerce en pleine activité. Le régime socialiste qui gouverne la ville a décrété, nous dit-on, de laisser aux citoyens le libre choix de leur jour de repos hebdomadaire. Ceci explique tout. Cette violation publique du repos dominical nous remit en mémoire l'épisode évangélique où Jésus punit et chassa les vendeurs du Temple et fit monter à nos cœurs chrétiens une vague de tristesse. Notre conversation pendant tout le trajet du retour ne connut pas d'autre sujet.

Lundi, 15 août.

En ce 15 août, solennité de l'Assomption de la Bienheureuse Vierge Marie, où la France chrétienne célèbre sa fête nationale et religieuse, Notre-Dame de Paris vit ses immenses nefs se remplir de fidèles, accourus aux pompeuses cérémonies présidées par le Cardinal Archevêque. Nombre de pèlerins voulurent saisir l'occasion d'assister à la messe pontificale très solennelle,

afin de juger par eux-mêmes de la religion et de la piété parisiennes.

Et ajoutons brièvement à l'honneur des citoyens de la Ville Lumière qu'ils en revinrent tous édifiés.

Nul jour ne pouvait être mieux choisi que celui de l'Assomption pour faire l'ascension de la tour Eiffel. C'est ce que pensèrent plusieurs de nos pèlerins. Un groupe se forma, plein d'entrain et de gaieté, qui se rendit à la svelte colonne métallique élevée non loin de notre hôtel.

Au pied de la tour, deux moyens d'ascension s'offrent à nos excursionnistes : l'escalier en spirale avec ses milliers de degrés et le puissant ascenseur électrique. Le choix, comme bien l'on pense, fut vite fait. Dans la cabine fermée nous avons pris place et après de courts arrêts aux trois paliers (où l'on trouve : théâtre, salle de danse, magasin, studio de photographe), nous parvenons au sommet. L'impression que l'on y ressent est inexprimable : il faut l'avoir éprouvée pour le comprendre. Après un moment de vertige bientôt comprimé on se prend à admirer le panorama unique qui se déroule à 950 pieds plus bas. Près de nous, nous voyons le dôme de Montmartre, puis les tours de Notre-Dame, le dôme des Invalides et mille autres clochers. La multitude des toits se perd dans la verdure. A nos pieds la Seine capricieuse disparaît bientôt dans la banlieue pour aller, par Rouen, se jeter dans la Manche. A cette altitude le bruit étourdissant de la grande ville ne parvient pas. Le silence grand et vraiment solennel n'est interrompu que par le bourdonnement du vent dans

les poutres en treillis de la tour et le sifflement des cables de la télégraphie sans fils vibrant sous le choc des ondes électriques.

Nous aurions voulu pouvoir jouir longtemps, à cette hauteur, d'une lumière si douce et d'un air si pur. Il nous semblait que ces deux éléments créés pour l'entretien et la joie de la vie étaient alors pour nous, dans l'ordre de la nature comme dans celui de la grâce, un double bienfait dont nous devions remercier le bon Dieu. De même que les oiseaux doivent descendre vers la terre pour y chercher leur nourriture, ainsi nous dûmes quitter les sommets de la tour Eiffel pour retourner à l'hôtel apaiser la faim qu'un air si vif avait si fortement aiguisée.

Tout en prenant notre repas, agrémenté par nos échanges d'impressions, nous avons appris que plusieurs d'entre nous s'étaient rendus au Carmel de Lisieux, pour y prier sur la tombe de la Vénérable Thérèse de l'Enfant Jésus; que d'autres avaient été s'agenouiller, à Paris même, devant les dépouilles de la Vénérable Mère Barat, des Dames du Sacré-Cœur ; que tous et toutes étaient enchantés de leur journée.

Mardi, 16 août.

Mardi fut marqué par deux visites que notre programme officiel n'indiquait pas, mais que nous tenions à faire. L'une au Séminaire des Missions Etrangères, rue du Bac ; et l'autre au sanctuaire de la Médaille miraculeuse.

A 8 heures, nous frappions à la porte du Séminaire.



Abbaye Saint Denis, Paris

Quelques minutes après, le révérend Père Supérieur nous faisait l'honneur de nous recevoir lui-même, et, nous désignant un séminariste qui l'accompagnait, nous dit, en accueillant gracieusement notre demande : " Voici votre guide : c'est un canadien-français, le premier qui soit entré dans notre société. Je souhaite vivement qu'il nous en vienne encore de cette trempe. " Le révérend Père Supérieur nous ayant quittés, le jeune étudiant en théologie s'informa s'il se trouvait parmi nous quelques trifluviens. Une dizaine de pèlerins sortirent des rangs. " Vous devez bien alors connaître mon père, nous dit le jeune homme, il s'appelle Oscar Arcand. Ce fut une joyeuse surprise de part et d'autre. Et nous commençons, conduits par notre guide sympathique, doublé d'un compatriote, la visite des reliques des martyrs chinois et des instruments de supplice, lesquels se trouvent dans deux salles d'un puissant intérêt. A l'exception des dames qui furent priées d'attendre dans la dernière salle, les hommes, précédés du guide, franchirent la clôture monastique, et pénétrèrent dans la cour intérieure au fond de laquelle se dresse un oratoire rustique dédié à Marie. C'est devant ce modeste autel, surmonté de la statue de la Reine des apôtres, que les missionnaires viennent s'agenouiller le soir du départ, pour chanter un dernier *Salve Regina*. Tout à côté de cet oratoire, nous examinons une grosse cloche chinoise, en fonte, donnée au Séminaire par un consul français en Chine. Il y a une différence notable entre le son que rend cette cloche fêlée suspendue à un brancard et celui qu'émet la *Savoyarde*.

Elle nous a plu cependant, mais uniquement parce qu'elle fut, pourrait-on dire, une cloche-missionnaire qui appela les chrétiens du Céleste Empire à l'adoration du vrai Dieu, en les convoquant à leurs prières psalmodiées.

Intéressés autant qu'édifiés au cours de cette visite, nous sommes reconduits, par notre guide, vers les dames un peu jalouses de notre privilège. Notre jeune compatriote se dit heureux de trouver en nous de fidèles messagers qui porteront à la maison paternelle, à ses confrères du séminaire, à la ville trifluvienne et à sa patrie tout entière, les expressions de son amour filial et de son indéfectible souvenir.

A deux pas de là nous trouvons le noviciat des Sœurs de Saint Vincent de Paul. Nous entrons à la chapelle pour vénérer ces lieux sanctifiés par les apparitions de la Vierge Marie. Par une heureuse coïncidence, la sœur maîtresse des novices se trouvait là avec ses novices. Elle nous invita à nous approcher de la table de communion afin de voir plus facilement le fauteuil sur lequel la Très Sainte Vierge daigna s'asseoir, lors de sa première apparition à Sœur Catherine Labouré. Puis, nous indiquant la fresque peinte au-dessus du siège, la Sœur de Charité nous dit : " Voici exactement représentée l'attitude de Marie lorsqu'elle apparut à notre humble sœur, en novembre 1830. " Ce tableau servit de modèle à la médaille miraculeuse si universellement connue.

Nous aurions aimé à prier plus longtemps dans cette humble chapelle que l'on sentait embaumée de vertus:

mais l'heure de quitter Paris allait bientôt sonner. Il fallut donc nous arracher à l'emprise surnaturelle de ce pieux sanctuaire et nous en éloigner tout émus. Nous nous consolions cependant dans la pensée que nous visiterions bientôt d'autres lieux de pèlerinages non moins célèbres.

De la gare de Lyon, le train-éclair nous emmena à Moulins où nous dûmes changer de ligne pour prendre un train omnibus. Ce que nous perdons en vitesse est largement compensé, d'abord par le loisir qui nous est laissé d'admirer le paysage très caractéristique de ces régions, par la nouveauté surtout de voir au milieu de ces gras pâturages les troupeaux de bœufs blancs connus là-bas sous le nom de *charolais*. Les propos que nous échangeons et les comparaisons que nous faisons avec notre pays durent éveiller l'attention de trois voyageurs dont l'un était un prêtre français. Intrigué sans doute par notre langage, l'un d'eux se hasarda à nous demander, d'ailleurs très poliment, d'où nous venions. A notre réponse : " du Canada ", ce fut à qui des trois nous poserait plus de questions sur notre pays, sur notre agriculture, sur nos industries, etc... Puis ils en vinrent à nous demander, avec un intérêt non dissimulé, où nous allions, combien nous étions et enfin combien nous coûtait le voyage. A cette dernière question l'un de nous répondit négligemment : 10,000 francs de votre monnaie. " Vous êtes donc tous des millionnaires ! s'exclama le premier. " Toute une fortune ! s'extasia l'abbé qui rêvait peut-être une réparation à son église. " Voilà qu'ils vont semer à travers l'Eu-

rope près d'un million " ! ajoute avec emphase le troisième. Tel n'était sûrement pas le but de notre voyage.

Notre train, quoique lentement, avait marché, et nous fûmes réellement heureux d'apercevoir, en débouchant de la forêt, là-bas, sous le ciel étoilé (il était plus de 9 heures) Paray-le-Monial, la ville du Sacré-Cœur.





Vue générale de Paray-le-Monial



Une des façades du Monastère

V

PARAY-LE-MONIAL

Mercredi, 17 août.

PARAY-LE-MONIAL est une petite ville de 4,000 habitants gracieusement assise au centre d'une vallée que les anciens appelaient le Val d'Or. On sait que c'est là que le Sacré-Cœur apparut à sainte Marguerite-Marie, religieuse de la Visitation. La première visite de nos pèlerins fut pour la chapelle des Apparitions. En franchissant le seuil de ce sanctuaire, il nous semble entendre le Seigneur nous dire comme à Moïse: "Ote tes chaussures de tes pieds, car le lieu sur lequel tu te tiens est une terre sainte." Ce sanctuaire n'est-il pas encore plus saint que la montagne d'Horeb ? Sans nul doute, puisque le Saint des Saints y a établi sa demeure permanente ; mais aussi, mais surtout parce qu'ici Il n'a pas, comme à Moïse, révélé sa puissance, mais, à l'humble Visitandine, les secrets de son

Cœur, de " ce Cœur qui a tant aimé les hommes." C'est dans les sentiments d'une confiance illimitée que nous sommes entrés dans la vénérable chapelle, pour entendre la sainte messe et y faire la sainte communion. M. l'aumônier du sanctuaire nous adressa un éloquent sermon sur la dévotion au Sacré Cœur de Jésus, puis la bénédiction du T. S. Sacrement nous fut donnée par le R. P. Commissaire du Tiers-Ordre.

Vint ensuite la vénération des ossements de sainte Marguerite-Marie conservés intacts et sans corruption dans une châsse en argent doré qui se trouve au milieu du sanctuaire, en face de la grille des religieuses. Pendant que nos pèlerins priaient la sainte Voyante et chantaient des cantiques en son honneur, je faisais toucher à la sainte relique leurs chapelets, leurs crucifix et leurs médailles.

Ce premier exercice avait duré près de deux heures. Au retour de notre déjeuner, dès 9 heures, il s'agissait alors de visiter les jardins du monastère. Or, il faut remarquer que c'est là une faveur insigne. Pour cette visite, en effet, une permission spéciale du Souverain Pontife est nécessaire et l'autorisation pontificale nous avait été remise, le matin même.

Le cérémonial de cette visite peu compliqué ne fut pas cependant sans solennité. Après avoir fait disposer nos pèlerins sur deux rangs, au milieu de la rue, deux abbés revêtus du surplis, prennent la tête de la procession, ouvrent la grande porte du jardin, dite : " de Nazareth ", et nous précèdent pendant que nous prions et que nous chantons. Cela ne nous empêche pas de jeter

des regards tout autour de nous et de constater qu'il n'y a rien de bien remarquable : c'est un jardin comme tous les jardins.

Nos guides nous conduisent d'abord à la " Cour-des-Séraphins. " On nous explique, en quelques mots, qu'à cet endroit le Sauveur apparut à la Sainte entouré de Séraphins. Nous poursuivons notre marche et arrivons à la première chapelle qui fut élevée à Paray en 1688, à la gloire du Sacré-Cœur, sur la demande expresse de sainte Marguerite-Marie. Nous continuons toujours notre pieuse promenade jusqu'au pied du " bosquet de noisetiers ", au milieu duquel le Sauveur apparut à la Visitandine et lui révéla les secrets de son amour. Une statue rappelle ce souvenir. Nous touchons enfin à la salle des novices, à la fois surpris et heureux de voir une statue de N. S. Père S. François qui, comme on le sait, fut donné à la Sainte comme modèle de sa dévotion au Sacré-Cœur.

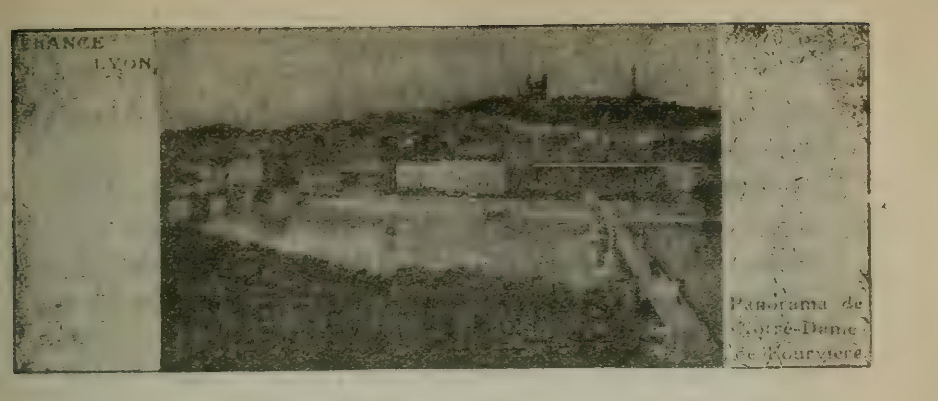
Notre pèlerinage était terminé. Au retour cependant les chapelains signalèrent à notre attention un petit âne que l'on garde à la Visitation, en souvenir de celui dont la Sainte se servait pour travailler dans le jardin. La légende nous dit que cet animal prenait la fuite dès que notre Seigneur apparaissait à sainte Marguerite au milieu du noisetier. L'histoire moderne ajoute que l'âne actuel ne jouit pas du privilège de l'ancien, lequel pouvait impunément se promener sur les salades sans les écraser.

Edifiés et enchantés, nous sortons du jardin de la Visitation et nous nous trouvons de nouveau tous

réunis au Hiéron, musée eucharistique. Conduits par un guide très renseigné, nous traversons les salles où ont été réunies des collections nombreuses et variées d'objets anciens et modernes ayant trait au culte de la T. S. Eucharistie. Nous remarquons entre autres choses, sous une vitrine qui la préserve, l'Arche Eucharistique, sorte de tabernacle en ivoire qui servait autrefois à porter le S. Sacrement au milieu des batailles. Nous avons aussi le tableau (No 56) de saint François devant le T. S. Sacrement, par Guido Reni et (No 76), le Pacte de l'Ordre franciscain, par Scarcellino de Ferrare.

Vers 3 heures de l'après midi nous quittons Paray et nous nous dirigeons vers Lyon, emportant les meilleurs souvenirs. Sur le parcours, une chose nouvelle s'offre à nos regards : ce sont les vignobles, les premiers que nous voyions. Ils s'étagent sur les flancs des collines. Des affiches, lisibles du train, portent le nom du propriétaire ou la marque de son cellier. Nous côtoyons la Loire qui promène un peu de sa beauté dans le paysage. Peu à peu la nuit descend et nous dérobe toute vision jusqu'à ce que, vers 9 heures, favorisés par le clair de lune, nous voyons se dresser la gigantesque silhouette de Notre-Dame-de-Fourvière, irradiée par les flots de lumière qui montent de la ville.





VI

LYON

Jeudi, 18 aout.

Les églises que l'on nous désigne pour célébrer la sainte Messe, le lendemain, sont Saint-Nizier et Saint-Bonaventure, cette dernière primitivement dédiée à saint François. On se rappelle en effet qu'en 1274 le Docteur séraphique, alors cardinal d'Albano, fut appelé au concile de Lyon et mourut ici même, après la quatrième session conciliaire. Ses funérailles et sa sépulture, présidées par le Souverain Pontife Grégoire X, eurent lieu dans cette église franciscaine. Les dépouilles du saint cardinal y demeurèrent jusqu'en 1562, époque où les hérétiques se rendirent maîtres de la ville, la saccagèrent et jetèrent le corps de saint Bonaventure dans le Rhône. Le chef seul échappa à la profanation, grâce à la présence d'esprit de deux Pères du couvent qui la

cachèrent en lieu sûr. Mais ce trésor disparut, à son tour, dans la tourmente révolutionnaire de 1793. Tous les efforts tentés depuis pour le retrouver sont demeurés sans résultat. C'est donc sur le tombeau vide que nos Pères ont célébré la messe, dans le recueillement de l'église sombre et déserte à cette heure matinale.

Dès 8 heures, nous nous acheminons vers la colline de Lugdunon que couronne la basilique de Notre-Dame de Fourvière. Nous prenons le funiculaire à la place Saint-Jean-Baptiste, où nous fûmes heureux de rencontrer un groupe de pèlerins canadiens (*Hone's Party*), conduit par Mgr Bélanger, le directeur spirituel de ce pèlerinage.

La basilique de Fourvière fut érigée en exécution d'un vœu fait à la Sainte Vierge, le 8 octobre 1870, par le diocèse de Lyon, afin d'obtenir l'éloignement des armées germaniques qui menaçaient la région lyonnaise, et non, comme l'insinue un guide anti-religieux, afin d'être " sauvé de l'invasion d'une épidémie. " Le 1er mars 1871, la paix fut signée: l'ennemi n'avait pas foulé le territoire du diocèse : le vœu était exaucé. La première pierre du sanctuaire fut posée le 7 décembre 1872, et en 1884, le somptueux édifice était terminé.

La décoration intérieure de ce monument de foi fut, pour nous tous, une révélation. A notre esprit revenait, comme pour en préciser l'application, les paroles de nos Saintes Lettres : *Omnis gloria ejus filiæ regis ab intus.* (Ps. 44, 14.) Les voûtes, les murs, le pavé, tout est en mosaïque d'émail, d'une variété de dessins, d'une beauté de couleurs, d'une harmonie d'ensemble

inconnues de nous jusqu'ici. Les sujets des tableaux, comme ceux des décorations, furent inspirés par le culte marial. Dans la voûte, *la Vierge, Fille du Père ; Mère du Fils ; Epouse du Saint-Esprit.* Sur les murs : *Proclamation de la Maternité divine ; la victoire de Lépante ; définition du dogme de l'Immaculée-Conception,* puis *saint Pothin, sainte Jeanne d'Arc* et le *vœu de Louis XIII consacrant la France à Marie.* Comme on le voit, c'est une trilogie merveilleuse de beauté et d'intérêt dogmatique à la gloire de la Vierge : la Vierge et la Sainte Trinité ; la Vierge et l'Eglise ; la Vierge et la France. Les chapelles latérales, parées aussi de mosaïques, sont remplies d'ex-voto plus ou moins artistiques (jambes, mains et cœurs minuscules, en cire) mais dans lesquels une foi simple a déposé le témoignage de sa reconnaissance et de son amour.

Du haut de cette colline, où s'élevait, dans l'antiquité, le Forum de Trajan (de là le nom de Forvieil et par corruption Fourvière), nous voyons encore les ruines d'un aqueduc romain. A nos pieds, la ville s'étend, traversée par les deux plus beaux fleuves de France : le Rhône, avec ses flots précipités, et la Saône, avec ses ondes tranquilles ; lesquels sont personnifiés dans les deux belles statues de la Place Belmont.

Après une rapide visite de la ville nous revenons à l'hôtel, où un "*Five o'clock tea*" nous est servi. A 6.15 heures le train nous emmène à Avignon.

Nous profitons des dernières clartés du jour pour admirer le paysage encadrant le Rhône que nous longeons. Ce cours d'eau présente les aspects les plus

divers ; tantôt il se montre comme un beau fleuve ; tantôt il se repose comme un lac ; ici il coule comme un ruisseau et là il tombe en cascatelle, et fuit, rapide comme un torrent...

Au pied de ces petites chutes bouillonnantes, des blanchisseuses attirent nos regards. Leur mode de lavage intéresse surtout nos pèlerines et provoque leur compassion, j'allais dire, leur pitié. Ces pauvres femmes, agenouillées sur une pierre, se penchent sur leur travail ; les unes sont armées de l'antique battoir ; les autres rincent leur linge dans une eau couverte de bulles de savon ; d'autres enfin tordent les morceaux blanchis pour les disposer ensuite sur des cordes tendues le long de la rive. Nous ne pouvons nous empêcher de les plaindre d'en être encore, dans le pays de tous les progrès et de la civilisation à outrance, aux usages qui ont disparu de chez nous depuis bien longtemps.

Le jour tombait et le crépuscule nous dérobait les rives souriantes du Rhône. L'heure était propice aux réminiscences. Plus d'un parmi nous, sans doute, revirent, dans le lointain de leurs souvenirs de jeunesse, au bord d'une écluse ou le long d'un ruisseau : qui, une sœur, qui, une mère, qui, une tante, ramasser le blanchissage, à la même heure, et retourner à la maison paternelle.

La nuit était complète lorsque Avignon nous fut signalée. Pas une étoile au firmament. Sur l'azur sombre nous aperçûmes la silhouette moyenageuse et guerrière de la ville des papes. Nous étions en Avignon.

A demain les douces émotions que la ville nous réserve. Bonsoir !



Le Monastère et la Chapelle des Apparitions
Paray-le-Monial.



VII

AVIGNON

Vendredi, 19 aout.

Il faisait encore sombre lorsque, à bonne heure, je descendis de l'hôtel avec un groupe de pèlerins, à la recherche d'une église pour célébrer la sainte messe. Nous errions à l'aventure dans les rues étroites et mal pavées, lorsque j'avisai un passant auquel je demandai de m'indiquer l'église la plus rapprochée. Il m'en désigne une tout en face de nous et que nous n'avions pas remarquée parce qu'elle ne se distinguait en aucune manière des maisons voisines. Les portes, les unes après les autres, résistent à nos efforts. Nous étions là, indécis, lorsqu'un ouvrier qui passait nous apprit que cette église Saint-Martial était affectée à un musée. Puis il nous indiqua l'église Saint-Agricole (XIVe siècle) toute voisine, sur la rue Joseph Vernet. Nous nous di-

rigeons vers cette église qui est ouverte, traversons la nef obscure en nous guidant sur la lueur des cierges brûlant à l'autel, où un prêtre célébrait. Très aimablement reçu à la sacristie, par le curé sans doute, je pus bientôt célébrer moi-même.

Après le déjeuner, une pluie torrentielle mêlée de grêle s'abattit sur la ville. Bientôt nous partions pour Villeneuve-lès-Avignon, en face de la ville, de l'autre côté du Rhône.

Ce lieu était aux XIVe et XVe siècles le Versailles d'Avignon. Les cardinaux y avaient leurs palais. Les rois de France et les gouverneurs du Languedoc y séjournaient fréquemment pour jouir du voisinage des Souverains Pontifes. Le pape Innocent VI y fut même inhumé en 1362. De nos jours, malgré sa déchéance, ce lieu est encore, grâce au prestige de ses ruines, un coin des plus pittoresques de la France.

Après cette randonnée historique, qui nous permit de voir l'église de Villeneuve et le vieux fort Saint-André, au milieu des autres monuments qui rappellent tant de gloire, nous revenons à Avignon par le Pont-Neuf et le chemin des Remparts pour visiter le palais des papes.

Ce palais, qui est peut-être la plus colossale construction que le moyen-âge ait laissée en France, est entouré de hautes murailles flanquées ici et là de sept tours carrées, garnies de mâchicoulis et de créneaux. Cette demeure pontificale a plutôt l'aspect d'une forteresse que d'un monument ecclésiastique. Les événements ont pourtant démontré que les papes avaient

eu raison de construire ainsi, car Benoît XIII put y soutenir un siège de trois ans. Les papes, on le sait, n'ont pas toujours habité Rome. Pendant soixante-dix ans, ils ont habité la ville d'Avignon au centre de laquelle ils ont élevé ce palais unique en son genre.

En 1390, sur les instances de sainte Catherine de Sienne, le pape Benoît XIII consentit à retourner dans la ville éternelle. Depuis cette date, le palais est devenu au cours des siècles propriété de l'Etat français et de la ville d'Avignon. En 1906 il fut transformé en caserne militaire pour le 58e.

Guidés, dans la visite intérieure, par un provençal, concitoyen de Mistral, nous admirons successivement la cour d'honneur, la salle de l'audience, la tour de la garde-robe, la tour des anges, les grandes cuisines, la galerie du conclave, etc... La chapelle dite " de l'écho " provoqua notre étonnement par la sonorité merveilleuse de ses voûtes. Notre guide, nos pèlerins et le R. P. Pennafort, à tour de rôle, chantèrent, en provençal, en français et en anglais, à notre grande admiration. Toutes ces salles, les unes immenses, les autres plus petites, étaient jadis décorées de fresques, qui furent couvertes de chaux et que l'on est en train de restaurer.

Par le chemin de ronde qui circule, encaissé entre les hautes murailles, nous nous acheminons vers l'hôtel. Certains de nos pères vont prendre le dîner au couvent franciscain, et dans l'après-midi, accompagnés du supérieur local, ils visitent le monastère, la métropole ; Notre-Dame des Doms, l'église Saint-Pierre, où l'on

remarque neuf tableaux sur saint Antoine, et celle de Saint-Didier.

De notre côté, nouvelle excursion à travers la ville. Arrêt au célèbre pont Saint-Benezet, bâti pour arrêter les fureurs du Rhône, et maintenant hors d'usage par suite de l'écroulement des arches de la rive droite. Nous nous rappelons et fredonnons la chanson du "Pont d'Avignon" pour l'avoir apprise dans nos familles :

Sur le pont d'Avignon
Tout le mond'y dans'y
Sur le pont d'Avignon
Tout le mond'y dans'en rond.

Le ciel s'est assombri; mais que nous importait maintenant le ciel sombre, nous quittions Avignon pour Montpellier, patrie de saint Roch, que nous visitons, le soir, privément, sans guide. Les cafés-concerts, si achalandés, attirèrent notre attention et par leur bonne musique et, surtout, par les foules qui se pressaient autour des petites tables.

Dès 6 heures, le lendemain, le train nous emportait vers Lourdes. En passant nous voyons Tarascon, illustrée par l'apostolat de sainte Marthe, l'hôtesse de Jésus. Puis Carcassonne nous montre ses remparts moyenâgeux, et Béziers, ses immenses vignobles. Enfin Toulouse, assise aux bords de la Garonne, fière d'avoir été choisie jadis pour être la capitale du Languedoc.

Toulouse nous rappelle les Trois-Rivières, entre Montréal et Québec : "*15 minutes for lunch*". Un malentendu faillit nous priver de ce nécessaire compa-



Paray-le-Monial. Apparition de Notre Seigneur à Sainte Marguerite Marie

gnon de voyage. Mais tout s'arrangea heureusement à la satisfaction de nos pèlerins.

Depuis Paris, les grandes villes s'étaient succédé à nos regards avec leurs sites divers, leurs sanctuaires célèbres et leurs monuments civiques. Avec Toulouse commence un chemin de solitude que le bruit des villes ne trouble pas. En effet le train file au milieu des campagnes, au pied de ces Pyrénées, qui nous annoncent déjà l'approche de Lourdes. Un dernier arrêt à Tarbes, et nous sommes au pays de l'Immaculée-Conception.

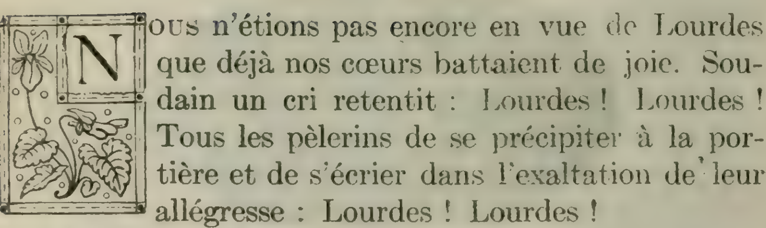




VIII

LOURDES

Samedi, 20 aout.



Nous n'étions pas encore en vue de Lourdes que déjà nos cœurs battaient de joie. Soudain un cri retentit : Lourdes ! Lourdes ! Tous les pèlerins de se précipiter à la portière et de s'écrier dans l'exaltation de leur allégresse : Lourdes ! Lourdes !

A la descente du train nous nous trouvons au milieu d'une foule innombrable venue des quatre coins de la France. C'était le grand pèlerinage national des Français à la Grotte Massabielle, présidé par Mgr l'archevêque d'Alger, les évêques de Fréjus, de Châlons et de Verdun. Le soir même de notre arrivée devait avoir lieu une grande procession aux flambeaux. Quelle

joie cette nouvelle imprévue nous causa. Aussi ne fûmes-nous pas en retard pour aller, les uns prendre place sur le parcours, les autres suivre la procession. Ce fut un spectacle inédit pour nous tous. Ce n'était plus comme à Sainte-Anne de Beaupré ou au Cap de la Madeleine, quelques centaines, quelques milliers de pèlerins, mais bien 45,000 c'est-à-dire 45,000 flambeaux en mouvement qui traçaient dans l'ombre des sinuosités plus harmonieuses et plus brillantes que celles dont s'enrichit le velours bleu du firmament. C'étaient 45,000 voix qui criaient leur confiance et leur amour, faisant retentir les échos des Pyrénées des clameurs puissantes des *Ave Maria* indéfiniment répétés. C'étaient 45,000 actes de foi jaillissant des poitrines avec le chant de notre si majestueux et si prenant *Credo*. Tous nos pèlerins en furent bouleversés et émus jusqu'à l'intime de l'âme. La cérémonie terminée, un bon groupe se retirait à l'hôtel ; un autre se dirigeait vers la Grotte pour y passer la nuit en prière.

Dans son numéro du 1er juillet, "*Le journal de la Grotte de Lourdes*," annonçait brièvement sous la rubrique, *Pèlerinages de la semaine*, l'arrivée et le départ de notre groupe canadien.

Le matin nous trouva réunis sur l'esplanade pour assister à une messe pontificale célébrée pour les soldats français tombés au champ d'honneur. Un éloquent discours y fut prononcé par Mgr de Tarbes.

Dans l'après-midi, ces mêmes 45,000 pèlerins acclamaient Jésus-Hostie que l'on portait en procession, et lui lançaient avec des accents intraduisibles, les in-

vocations émouvantes et les supplications enflammées que le directeur des exercices leur suggérait :

> Jésus, Fils de David, ayez pitié de nous...
> Jésus, si vous voulez, vous pouvez me guérir...
> Seigneur, faites que je voie. etc... etc...

Non, jamais nous n'oublierons ces scènes enthousiastes qui exaltaient nos âmes et remplissaient nos yeux de larmes abondantes.

On nous avait chanté sur tous les tons que le niveau de la foi avait baissé en France ; que la piété y était inconnue; que le culte était délaissé. C'est vrai et... cela n'est pas vrai. En France comme ailleurs, comme chez nous aussi, il y a des impies, il y a des indifférents, il y a des fanatiques. Mais à côté de ces groupes très nombreux on rencontre toutefois un contingent considérable d'âmes foncièrement chrétiennes ; il y a des saints en grand nombre. Et nous avons pu voir à l'œuvre ces hommes de toutes classes et de toutes conditions accourus des différentes parties de la France, manifester hautement leur foi aux regards des multitudes. Il y avait là des riches et des pauvres qui s'en allaient prier et se traîner sur les dalles de la Grotte avec une ferveur indicible.

Ce n'est certes pas à Lourdes, que les malades peuvent répéter la parole du paralytique de l'Evangile : "Je n'ai personne pour me jeter dans la piscine" (S. JEAN, V, 7). Il y avait là des sénateurs, des députés, des avocats, des militaires, etc., donnant la main à de modestes ouvriers dans les labeurs de brancardiers, se



Lyon. La Basilique de N.-D. de Fourvière.

consacrant, la journée entière, aux soins et à l'aide des malades. Pas moins de cent cinquante brancardiers s'offraient ainsi à transporter les six cent cinquante malades étendus sur des civières et couchés dans des voitures. C'était réellement pénible de voir ce douloureux cortège des souffrances humaines qui défilait devant la Grotte ou qui stationnait devant la piscine miraculeuse. Le chapelet à la main, l'espoir dans les yeux, la prière sur les lèvres, tous ces blessés de la vie attendaient l'heure du soulagement et de la guérison.

Et tous n'ont pas espéré en vain. En effet, comme pour accueillir l'hommage filial de ces pèlerins et récompenser leur espoir, la Vierge de Lourdes daigna montrer sa maternelle puissance envers trois malades français. Sans doute les faveurs accordées furent plus nombreuses; nous nous attachons à relater celles-ci parce que nous avons été témoin des miracles, et avons vu les trois miraculées. Nos pèlerins canadiens eux-mêmes en pourraient relater quelques autres.

Une jeune fille, âgée de vingt-six ans, du nom d'Emelie Cailleux, de Paris, souffrait, depuis longtemps, du mal de pott dorsolombaire avec paraplégie ; avant son arrivée à Lourdes, elle avait été examinée par dix-huit médecins et elle avait suivi des traitements à Paris. Au bureau des constatations, elle fut de nouveau soumise à un rigoureux examen. Dimanche, les brancardiers la conduisirent à la piscine où on la plongea dans l'eau miraculeuse. Elle en sortit guérie. Suivie des brancardiers on la vit se diriger seule, à travers la foule qui la félicitait, vers le bureau des constatations

où vingt-six médecins l'attendaient, parmi lesquels six athées. A l'unanimité, on déclara le miracle.

Une autre jeune fille de Chaumont (Marne) celle-là du nom de Juliette Nancy, affligée d'une tuberculose pulmonaire datant de neuf ans, est radicalement guérie le 20, à la piscine.

Le même jour, une autre encore : Mlle Marguerite Lasalle, âgée de 21 ans, venue de Changé (Sarthe) est guérie du mal de pott vertical, le matin à la piscine, de la coxalgie, le soir à la procession. Nulle parole ne pourrait exprimer notre joie et notre reconnaissance d'avoir été les témoins de ces prodiges.

Ces preuves évidentes de la maternelle protection de Marie accordée à nos souffrances humaines, ne pouvaient que raviver notre confiance et enflammer notre amour. Tout le reste de notre voyage fut dès lors un hymne ininterrompu d'actions de grâces.

Dans un long regard d'adieu mouillé de larmes, nous revoyons dans le décor des Pyrénées avec, au fond, le vieux château, la basilique une et trine avec ses rampes monumentales et la Grotte merveilleuse où la Reine du ciel daigna poser ses pieds. Puis l'esplanade se déroule à nos regards et le Gave fuit là-bas... Un dernier souvenir cependant nous retient encore un moment : c'est la maison de Bernadette qui rappelle le vieux Lourdes du temps des apparitions. Elle appartient encore au frère de la voyante ; on y vend des objets de piété. Nous visitons avec émotion la chambre de Bernadette, avec son lit, son portrait, etc... Ne pouvant demeurer plus longtemps dans ce paradis de Notre-

Dame de Lourdes, nos pèlerins veulent au moins en rapporter des souvenirs : chapelets, médailles, etc... Mais le plus réconfortant des souvenirs c'est celui qui restera gravé au fond des cœurs.

Puis le train nous emporte. Alors les réminiscences affluent dans nos âmes, et nous croyons entendre encore la voix harmonieuse des cloches qui égrènent leurs *Ave Maria* ; nous entendons le murmure des prières et le chant des cantiques, nous revoyons, comme dans une féerie, les cent douze lampes du sanctuaire éclairant les huit cents bannières et drapeaux suspendus en ex-voto à la voûte.

Et la voix des cloches semble nous poursuivre loin, loin... pendant que nous répétons avec une pieuse mélancolie : Adieu ! Lourdes. Adieu !

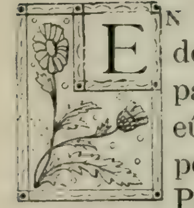




IX

NIMES ET NARBONNE

Mardi. 23 août.



En route vers Marseille. Narbonne va nous donner l'hospitalité pour la nuit. Le départ n'étant qu'à 9 heures du matin, nous eûmes le temps de visiter hâtivement la petite ville. L'église des saints Just et Pasteur nous reçut pour la célébration de la sainte messe.

Une nouvelle halte à Nîmes vint rompre la monotonie du voyage. Hier, Lourdes nous soulevait de terre et nous transportait jusqu'au troisième ciel par les spectacles de foi qu'elle nous offrait. Aujourd'hui Nîmes, avec ses restes de civilisation romaine, nous rejette en plein paganisme. En effet, Nîmes doit son nom à la déesse de la Vengeance : Némésis. En face de notre hôtel se trouvent les arènes, bâties au temps

d'Adrien, cent soixante quinze ans après Jésus-Christ, vaste amphithéâtre circulaire pouvant contenir 30,000 spectateurs. On nous assure que de nos jours encore, de temps à autre, ont lieu des courses et des combats de taureaux qui attirent des milliers de spectateurs.

Le Jardin de la Fontaine, orné d'innombrables statuettes allégoriques en marbre, est le lieu où les matrones romaines venaient prendre leur bain. Plus loin, nous voyons le célèbre pont du Gard, construit par les Romains pour amener à Nîmes les eaux des sources de l'*Airain*. Ce pont enjambe la vallée du Gardon, par trois séries d'arcades superposées. Il est étonnant par sa hardiesse, son élégance et sa majesté tout ensemble. Avec la couleur dorée de ses vieilles pierres il s'harmonise admirablement avec le paysage qui l'encadre : les rochers du Gardon et la verdure des bois qui couvrent la colline voisine. C'est un véritable décor antique d'un charme séduisant. Enfin nous cherchons dans nos souvenirs et nous ne nous rappelons pas avoir vu un monument si pittoresque et si bien conservé.

Tout proche de l'église cathédrale, au centre d'une place négligée se dresse la Maison Carrée, temple de Diane remontant à l'époque de César Auguste, trente-cinq ans avant Jésus-Christ. Aujourd'hui c'est un musée rempli de statues et de collections numismatiques.

Au sein de cette population, le protestantisme s'est développé à l'aise ; il compte dans la ville un grand nombre de sectes différentes.

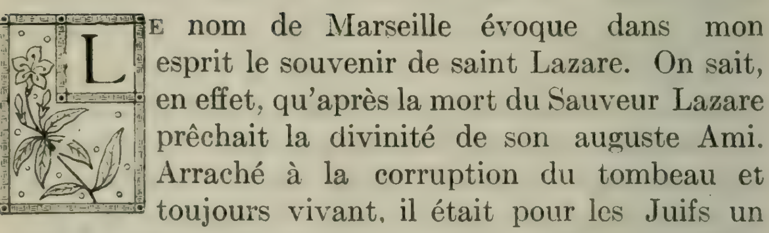
Nous quittons Nîmes ; mais dans deux heures nous serons à Marseille.



X

MARSEILLE

Mercredi, 24 août.



Le nom de Marseille évoque dans mon esprit le souvenir de saint Lazare. On sait, en effet, qu'après la mort du Sauveur Lazare prêchait la divinité de son auguste Ami. Arraché à la corruption du tombeau et toujours vivant, il était pour les Juifs un reproche continuel et une preuve irrécusable de la vérité de sa prédication. Les princes des prêtres voulurent se débarrasser de ce témoin. Ils se saisirent de sa personne, l'emprisonnèrent avec ses sœurs, puis, après un simulacre de jugement, ils le jetèrent dans une barque à demi brisée qu'ils lancèrent à la mer, sans provision, sans voile, sans rame, sans gouvernail. Mais Celui qui marchait sur les flots, leur servit de pilote et les conduisit vers la ville de Marseille, encore ensevelie dans les ténèbres de l'idolâtrie. Lazare prêcha Jésus et devint le premier évêque de cette ville.

Cette antique tradition aussi gracieuse que vénérable revenait en mémoire au moment où nous arrivions à cette ville des marins. Nous nous installons à l'hôtel Regina.

Tout le monde connaît Marseille comme étant le port de mer le plus important de la Méditerranée. On sait aussi la dévotion séculaire des Marseillais envers Notre-Dame de la Garde. Il nous tardait d'aller saluer "*L'Étoile de la mer.*" Dans la matinée, nous traversons la fameuse Cannebière. A ce moment passaient des gens de tous les pays, vêtus de leurs costumes nationaux : des Arabes, des Maures, des Turcs, des Nègres, des Chinois, des Japonais, etc... le tout formant un ensemble absolument unique, un kaléidoscope toujours en mouvement.

Le tramway nous déposa au pied de la colline, et pour atteindre le sanctuaire, nous dûmes prendre le chemin pierreux, difficile et de tous les côtés au soleil exposé. Mais la vue de la Vierge qui nous souriait là-haut, excitait notre générosité.

L'église de Notre-Dame de la Garde, construite entre les casernes militaires et une vigie commerciale, dans le style romano-bysantin, élève sa coupole surmontée d'une croix et sa tour carrée sur laquelle rayonne la statue dorée de la Vierge Marie. Nous étions là, à six cent soixante-quinze pieds au-dessus du niveau de la mer. On ne saurait vraiment imaginer un site plus ravissant.

De ce mont élevé, on domine la Méditerranée qui se déroule majestueusement dans toute son immensité.

Cette mer aujourd'hui si calme et dont les flots si azurés se confondent avec le bleu du ciel, est souvent terrible. Sur ces vagues soulevées par la tempête comme dans le calme des nuits d'été, le fort de Notre-Dame de la Garde projette sa douce lumière qui ramène au cœur du matelot le courage, l'espérance, le sourire et la paix.

A notre arrivée, la chapelle était déjà envahie par une foule de pèlerins. Dans un sermon qui précéda la messe de notre pèlerinage, le chapelain du sanctuaire nous fit le récit de la dévotion des Marseillais envers Marie et l'historique de ce sanctuaire qui doit son existence, non à la générosité des riches, mais à la piété filiale d'un peuple de pauvres marins. Pendant la messe, qui fut célébrée par le Rév. Père Gardien du couvent de Québec, un groupe de pèlerins chanta des cantiques accompagnés à l'orgue par les Sœurs Franciscaines Missionnaires de Marie.

La visite de l'église qui suivit cette cérémonie, nous permit d'admirer la pureté de son style roman, la richesse et la variété de ses marbres. On remarqua surtout la multitude des noms des bienfaiteurs insignes du sanctuaire qui sont gravés sur le marbre rouge de la crypte. Ces noms forment à la chapelle souterraine un revêtement plus glorieux que les plus brillantes décorations en mosaïque.

Un bonheur n'arrive jamais seul. Nous allions quitter le sanctuaire lorsque notre guide, qui nous avait préparé cette surprise, nous distribua le courrier du Canada.



Avignon. Le Palais des Papes

Voici en quels termes fraternels et élogieux "*L'Écho de Notre-Dame de la Garde,*" Semaine religieuse de Marseille, rappelait dans son numéro du 28 août 1921, (page 636) notre passage au sanctuaire : "Le groupe canadien du grand pèlerinage du VIIe centenaire à Assise est monté, mercredi, le 24 août à notre sanctuaire. Pendant la sainte messe célébrée à 9 heures, par le Rév. Père Boulay, gardien des Pères Franciscains de Québec, les pèlerins canadiens ont chanté des cantiques français. Prêtres et laïques, ils sont bien de la famille de "*Maria Chapdelaine*" et comme l'héroïne canadienne de Louis Hémon, ils ont entendu les voix du pays de Québec qui disent : "Nous sommes venus il y a trois cents ans et nous sommes restés. Ceux qui nous ont amenés ici pourraient revenir sans amertume et sans chagrin. Nous avions apporté d'outremer nos prières et nos chansons ; elles sont toujours les mêmes." Prêtres et laïques, ils sont bien tels que ceux que Mgr Landrieux, de la mission du général Fayolle, a rencontrés sur la rive du Saint-Laurent et qui chantaient les strophes de la vieille romance :

> Un peuple peut changer de nom et d'allégeance
> Mais de mère jamais. . . Si sa mère est la France.

A 10 heures, le même jour, sous la direction de M. l'abbé Roubaud et de M. l'abbé Hémour, les paroisses de Sainte-Rosalie et de Gréasque sont venues à leur retour de Lourdes. . . Heureuse rencontre, en cette matinée, du Canada et de la Provence qui, dans leur commune et séculaire dévotion à Notre-Dame de la

Garde[1], disent, de chaque côté des océans, à notre bonne Mère les mêmes prières, les mêmes cantiques. "

Dans l'après-midi des autocars nous promenèrent à travers la ville, sur *La corniche*, l'avenue de *Prade* et les places publiques. Durant cette promenade qui s'est terminée par la visite de la Cathédrale, nous avons admiré en autres choses : la porte d'Aix, la Bourse avec le beau jardin qui la précède, la palais Longchamp, le château Borely avec ses musées, etc...

Le soir, à l'hôtel, M. Valin, l'un de nos pèlerins, eut le bonheur de revoir sa fille Yvonne (en religion Sœur Edmond-Joseph, des Missionnaires d'Afrique), partie du Canada en 1917 pour Alger, et alors en route pour Karéma, Tanganika. Ce fut également un plaisir pour nous tous de rencontrer une compatriote qui voulut bien nous faire une petite conférence sur les missions et sur les œuvres de son institut. La religieuse missionnaire, dans une lettre publiée par la *Revue des Sœurs Missionnaires de Notre-Dame d'Afrique*, exprime sa reconnaissance envers nos pèlerins qui lui ont témoigné beaucoup d'intérêt et de bienveillance.

Dans l'église des Prêcheurs, où nous nous rendons, le matin du départ, nous remarquons une statue de saint Expédit entourée de centaines de médaillons qui sont là pour symboliser la gratitude des Marseillais

1. Dans son sermon. M. l'abbé Bertinot, chapelain, rappelle qu'aux premiers temps de la colonie canadienne, les chants à Notre-Dame de la Garde étaient connus par tous les pionniers venus de France (Voir l'*Oubliée* par LAURE CONAN, pages 113 et 115.)

envers un saint qu'ils aiment, sans doute, en proportion de l'empressement qu'il apporte à les exaucer.

A une heure de l'après-midi, nous quittons Marseille et nous nous surprenons à envier les Marseillais; qu'ils soient dans la ville ou dans la vallée, sur les eaux ou dans le port, toujours ils voient l'image dorée de leur Bonne Mère qui, du haut de sa tour aérienne, accueille ceux qui viennent dans la ville et bénit ceux qui s'en éloignent.

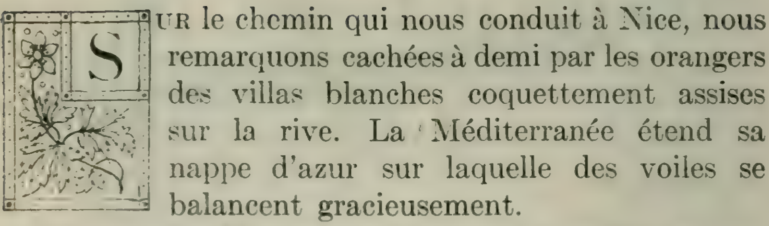




XI

NICE

Jeudi, 25 août.



Sur le chemin qui nous conduit à Nice, nous remarquons cachées à demi par les orangers des villas blanches coquettement assises sur la rive. La Méditerranée étend sa nappe d'azur sur laquelle des voiles se balancent gracieusement.

En gare de Nice, vers 4 heures : aussitôt arrivés, nous commençons la visite de cette célèbre station hivernale, et le premier sujet de notre admiration fut la *Promenade des Anglais.* Ce magnifique jardin planté sur la plage est le rendez-vous de la foule cosmopolite et élégante qui passe la saison à Nice. L'illumination de ce lieu de promenade est vraiment féerique.

A l'hôtel, le soir, deux artistes ambulants nous régalèrent de chants et de musique.



Avignon. Chapelle de Clément VI, construite au XIVe siècle

Le lendemain nous gagnons la hauteur qui domine la ville, où se trouve la paroisse de Cimiers, desservie par nos Pères de la Province de Saint-Bernardin. L'église et le couvent sont, depuis 1903, la propriété du gouvernement. Il nous fut donné à tous de visiter le monastère et ses dépendances, la clôture monastique n'existant plus. Remarquables sont les sculptures sur bois que nous y avons vues et qui représentent des sujets franciscains. Du jardin du monastère, on jouit de la plus belle vue de Nice. On y découvre le Paillon, maintenant à sec, qui traverse la ville pour aller se jeter dans la mer près de la *Promenade des Anglais.*

Menton, vendredi, 26 août.

Le lendemain vendredi, 26 août, excursion à Menton, Monte-Carlo et Monaco.

La route, appelée *La Corniche,* est celle qui fut choisie par nos guides comme la plus pittoresque et la plus sensationnelle. Par ce chemin qui fut longtemps l'unique voie de communication entre la France et l'Italie, et que Napoléon a rendu carossable, nous atteignons à une altitude de 3,000 pieds au-dessus de la Méditerranée.

Ce matin-là le ciel était pur, le soleil étincelant, la mer limpide, l'air chaud et parfumé. Chaque détour de la voie nous présentait des aspects imprévus : à gauche, les Alpes aux rochers âpres et sauvages ; à droite, sous nos pieds, des précipices avec, au fond, Monte-Carlo sis au bord du rivage.

Par la rampe qui s'abaisse, nous nous dirigeons vers

7

la petite ville de Menton que nous visitons sans nous arrêter, pour reprendre la route du littoral qui nous mène à Monaco et à Monte-Carlo.

Monaco, Monte-Carlo.

Tout est intéressant dans Monaco : l'histoire de cette principauté et celle de ses monuments.

Monaco est une principauté qui, aujourd'hui indépendante, appartint successivement aux Carthaginois, aux Marseillais, aux Romains, aux Allemands et aux Arabes. Maintenant elle est gouvernée par un souverain qui porte le titre de Prince, et dont huit cents soldats forment la garde. Monaco ne possède pas de monument plus remarquable que le *Casino*. Dans le cercle des joueurs, Monaco a la réputation d'être la poule aux œufs d'or. Et pas un parmi eux qui ne caresse l'espoir d'aller un jour tenter fortune au *Casino*.

Il y a trois catégories de personnes qui ne peuvent franchir le seuil de cette maison de jeu : les prêtres, les sujets du prince et enfin les militaires en uniforme. Nos pèlerins y sont allés en visiteurs, et sont revenus presque scandalisés d'y avoir vu un si grand nombre de femmes dominées par la passion du jeu et la rage du gain. Ils n'oublieront jamais les expressions d'anxiété, de crainte, d'espoir qui se peignent successivement sur ces figures d'hommes et de femmes, esclaves du démon et du jeu. Et leur observation était d'autant plus facile qu'un silence, j'allais dire religieux, régnait dans les salles. Si vous voulez voir maintenant la démoralisation produite par cette passion du jeu et les

déceptions qui s'en suivent, allez à côté du Casino ; descendez sur le bord de la mer : vous y trouverez une pierre rougie de sang. C'est le sang de ces malheureux à qui le démon du hasard vient d'arracher le dernier sou. Fous de désespoir, ils se sont suicidés en se précipitant sur cette pierre.

Voilà un coin de l'Europe que Satan aime bien, mais que Dieu doit avoir en horreur. Que dire des nations européennes qui se sont donné la main pour assurer l'indépendance du Monaco ! N'est-ce pas une honte pour l'Europe ?

On dit que le souverain de Monaco est d'une générosité extraordinaire. Il dispense ses sujets, au nombre de 80 000, de toute taxe. Chaque année, il puise dans son trésor les sommes nécessaires pour l'entretien des édifices et des voies publiques. Ce sont d'heureux sujets sans doute.

Nous retournons à Nice en admirant, au passage, le musée océanique avec ses variétés infinies de poissons et de monstres marins. Nous visitons encore le palais du prince Albert et sa chapelle dédiée à Saint-Jean-Baptiste.

Un incident bien propre à contrebalancer le plaisir que m'avait procuré le séjour à Nice, furent les injures que je reçus, le jour du départ, alors que je m'en allais, de bon matin, célébrer la sainte messe à l'église cathédrale. En effet, des ouvriers, près desquels je passais sur la rue de la Victoire, me crièrent en gesticulant d'une manière significative : guillottine, etc . . . calotin, à bas la calotte. . . . .

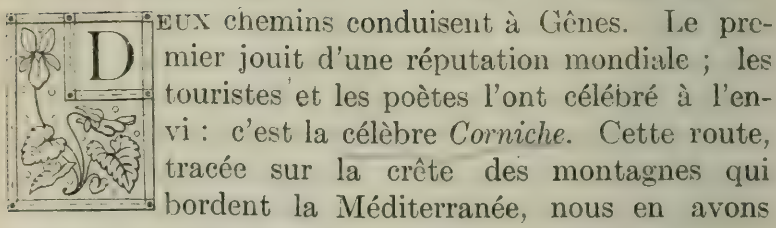
A dix heures, nous partions pour l'Italie.



XII

GÊNES

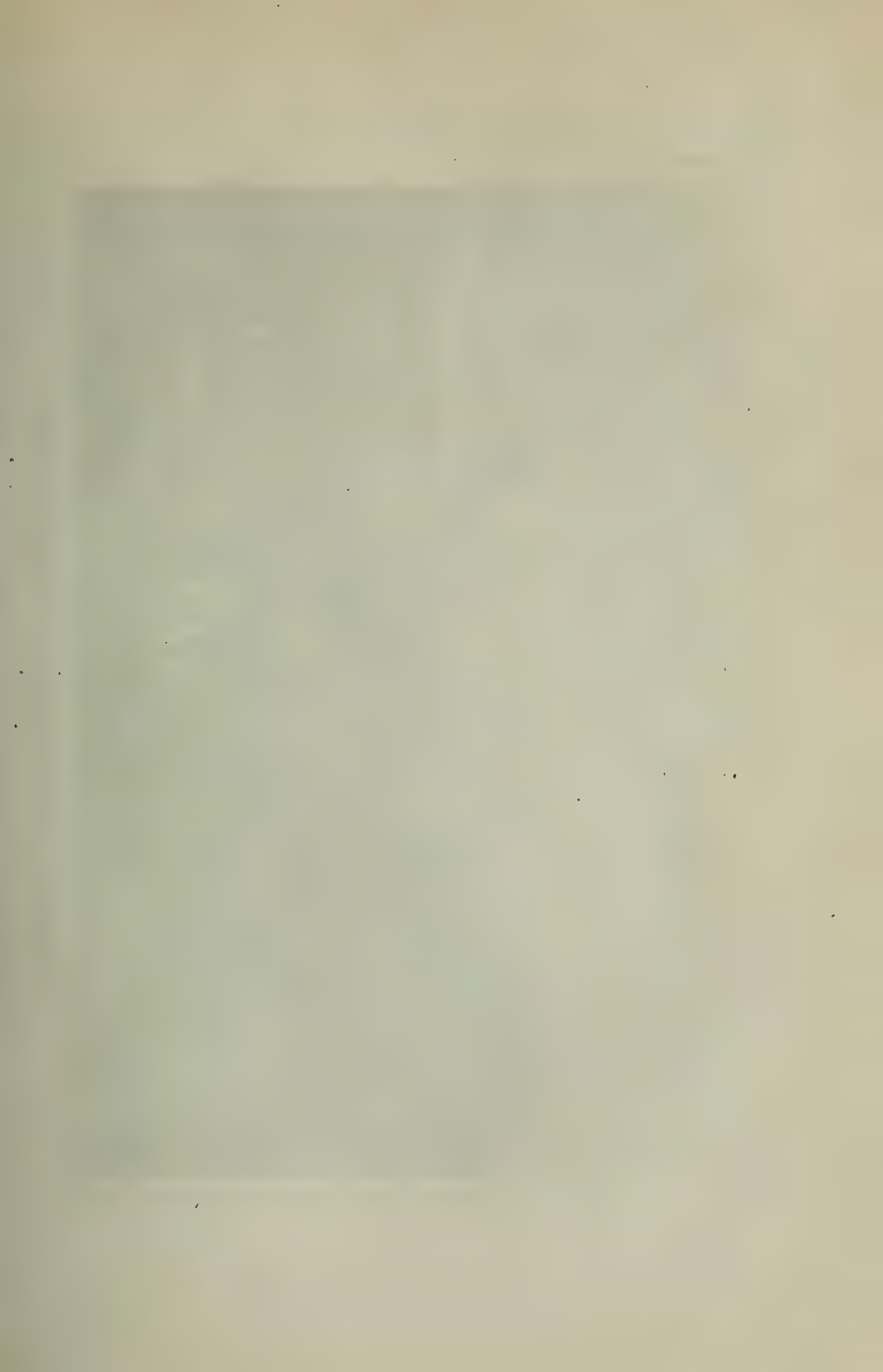
Samedi, 27 aout.



DEUX chemins conduisent à Gênes. Le premier jouit d'une réputation mondiale ; les touristes et les poètes l'ont célébré à l'envi : c'est la célèbre *Corniche*. Cette route, tracée sur la crête des montagnes qui bordent la Méditerranée, nous en avons savouré la poésie dans notre excursion à Menton.

La seconde voie est peut-être plus prosaïque, mais plus pratique pour des voyageurs pressés d'arriver à destination : c'est celle de la voie ferrée que nous avons prise.

Vers les 10 heures du matin, le samedi, 27 août, une puissante locomotive nous entraînait à toute vitesse dans une série interminable de tunnels. On se serait





Lourdes. L'esplanade prise de la coupole du Rosaire

cru dans un sombre couloir, percé de fenêtres géantes s'ouvrant sur la mer et les cieux d'Italie. Chaque coup de pistons nous mettait pour ainsi dire en présence de perspectives imprévues : tantôt c'était un coin de la mer immense, plus bleue que le ciel ; tantôt, une tartane aux voiles gonflées par la brise chaude, qui fuit vers l'horizon ; ici, sous nos pieds, ce sont de riants hameaux paresseusement assis sur le rivage caressé par les vagues ; plus loin, ce sont des groupes de baigneurs qui flânent et s'amusent sous le soleil de feu. Rien de plus enchanteur et de plus intéressant à la fois que ces visions instantanées qui venaient réjouir nos yeux.

Nous arrivons pour dîner au pied de Vintimille, ville-frontière de l'Italie. Nos garçons de tables et les représentants du gouvernement italien se sont montrés d'une courtoisie si charmante que nous en avons conservé le plus agréable souvenir.

De Vintimille à San Remo nous côtoyons toujours les bords du golfe de Gênes en enfilant toujours les tunnels.

San Remo, la Nice de l'Italie, me rappelle le souvenir du R. P. Ildefonse, mon ancien maître des novices, qui est venu mourir ici, dans sa province, au couvent de *l'Annunziata.* Plus loin, nous saluons *Porto Maurizio* patrie du grand missionnaire franciscain : saint Léonard de Port-Maurice. Après 6 heures de course nous entrons à Gênes. L'hôtel Savoie sise sur la place de *l'Acqua Verde* est désignée pour nous recevoir.

Le lendemain de notre arrivée, dès après le souper,

accompagné de quelques pèlerins, je me mis en quête d'une église. Je partais dans l'inconnu. Par une rue, que plus tard je sus être la *Via Balbi*, j'arrivai à une église dont les portes étaient fermées. Voyant mon embarras, un italien accourt et avec force gestes me fait comprendre qu'il faut le suivre. Nous le suivons au fond d'une ruelle sombre où notre guide frappe à tort et à travers. Ne recevant pas de réponse, il demanda une allumette qu'il fit aussitôt craquer. A la lueur de la flamme il s'aperçut qu'il avait frappé sur la clôture et que la porte était flanquée de dormeurs qui en interceptaient l'approche. Un coup de pied réveille l'un d'eux, qui, en maugréant, nous livre passage. La porte dégagée de ce paresseux cerbère, nous pénétrons dans le petit cloître où bientôt un Père franciscain se présente. Nouvelle déception : il ne comprend ni ne parle le français. Un de ses confrères est appelé avec lequel nous pouvons enfin prendre des arrangements pour le lendemain.

Muni de l'autorisation, dès 7 heures, un groupe de pèlerins m'accompagnait à l'église. Un triste spectacle, auquel le Canada ne nous a pas habitué, nous y attendait. En face de l'église, qui est dédiée à l'*Annunziata*, la grande place était couverte de vendeurs et d'acheteurs avec des voitures chargées de légumes et des ânes portant des hottes remplis de fruits. C'était le marché, qui, ici comme en France d'ailleurs, se tient le jour du Seigneur. Une personne, à qui je demandai si ces gens entendaient la messe du dimanche, me répondit affirmativement. Et je pensai en moi-même que s'ils ob-

servent la première partie du précepte de l'Eglise qui est d'assister au saint sacrifice, ils n'en foulent pas moins aux pieds la seconde qui est de s'abstenir de toute œuvre servile. Ce serait encore un moindre mal si ce commerce s'exerçait loin de l'église, loin de la cloche qui rappelle la loi de Dieu. Mais que penser lorsqu'on voit ces scènes d'impiété envahir impunément les marches du sanctuaire ? Ces profanateurs semblent ne pas craindre de voir réapparaître le Vengeur des droits divins, armé de son fouet pour les chasser, comme autrefois il chassa les vendeurs du temple de Jérusalem et leur dire : " Il est écrit : *Ma maison sera appelée une maison de prière et vous en faites une caverne de voleurs.* " (S. MATT. 21, 13.)

A travers ces divers groupes installés sur les rampes mêmes de l'église, nous pûmes pénétrer dans l'édifice et fûmes un peu consolés de trouver là un certain nombre de fidèles qui cherchaient à réparer, par leur fidélité et leur soumission, l'impiété de leurs compatriotes dévoyés.

Après la messe un regard jeté sur la somptueuse décoration de cette église desservie par les Frères Mineurs, nous permet de faire une comparaison avec nos églises franciscaines du Canada.

Le contraste est frappant. Ici tout est ruisselant d'or, couvert de peintures, enrichi de marbres, et orné de sculptures. Chez nous, la chaux blanche et nue tient lieu de toutes ces richesses. Nos tertiaires, habitués à voir briller dans nos chapelles, le diamant de la plus pure pauvreté séraphique, sont un peu étonnés

d'un luxe que nos églises canadiennes les plus riches ne connaissent pas. L'on sera moins porté à se scandaliser lorsqu'on saura qu'ici les plus humbles maisons de campagne mêmes sont décorées et que c'est l'esprit de foi le plus éclairé qui pare ainsi la demeure du Roi des anges et des hommes.

Une excursion dans la ville, faite au cours de l'après-midi, nous permit de constater qu'elle mérite bien le qualificatif de "*Gênes la Superbe.*" En effet, ses rues sont bordées de palais, d'architectures remarquables, nommément : le palais royal, le palais *Durazzo*, le palais *Doria* qui sont ornés de colonnes en marbre, de statues antiques, de bustes en bronze, de vases de porphyre, d'élégantes terrasses, et de majestueux escaliers. Le port de Gênes ne le cède en rien à la ville, et avec ses nombreux navires de commerce, ses milliers de barques de pêche etc..., il est universellement connu comme le port le plus important de l'Italie.

Gênes la Superbe s'enorgueillit d'avoir donné le jour à l'homme de génie et au grand tertiaire franciscain qui dota le monde civilisé d'un nouveau continent, à Christophe Colomb, le découvreur de l'Amérique. Le voyageur qui met le pied sur le sol de Gênes voit se dresser devant lui le splendide monument que les Génois ont érigé au pacifique conquérant. Au pied de la statue de marbre qui couronne ce monument, est représentée l'Amérique. La religion, la science, la force, la sagesse personnifiées par des statues ornent le piédestal portant des bas-reliefs qui rappellent les traits principaux de sa vie. Gênes conserve, de nos jours encore, et nous

l'avons vue, la maison paternelle du grand navigateur. Puisse l'église placer sur ses autels ce vaillant et fervent tertiaire qui donna tout un nouveau monde à Jésus-Christ !

Une des plus pures et des plus nobles gloires de cette ville est, sans contredit, l'illustre veuve que l'Eglise a placée sur les autels : sainte Catherine de Gênes. Dégagée des liens du mariage, elle se consacra entièrement à Dieu. Pendant vingt-trois ans, sa seule nourriture fut la divine Eucharistie. Son corps, préservé de la corruption, est conservé dans une châsse qui se trouve dans la chapelle des religieuses, au grand hôpital desservi par les filles de saint Vincent de Paul.

Nous terminons notre visite de la ville par la cathédrale dédiée à saint Laurent. L'attrait principal de cette église pour nous, Canadiens, était d'y vénérer les reliques de notre patron national : saint Jean-Baptiste. En effet, une riche chapelle, toute ornée de marbres, attenante à la nef de gauche, les conserve à la piété des fidèles. Un texte d'excommunication gravé sur marbre avertit les dames qu'elles ne doivent pas franchir la balustrade qui ferme cette chapelle. Une riche cassette y renferme les cendres du saint Précurseur, sauvées de la profanation par des moines qui les apportèrent à Gênes, où elles furent dès lors en très grande vénération. On nous assure que, lorsque la tempête menace les marins dans le golfe de Gênes, les saintes reliques sont portées en procession solennelle vers le port, et subitement les eaux s'apaisent.

Une autre gloire de Gênes, la plus célèbre peut-être,

c'est le *Campo santo* ou cimetière. Cette cité des morts n'est pas moins superbe que la cité des vivants. Situé hors de la ville, sur les bords du torrent Bisagno, ce cimetière comprend un très vaste quadrilatère formé de cloîtres voûtés à double arcade, qui recouvrent une collection, unique au monde, de monuments funéraires, de véritables œuvres d'art. Les scènes les plus attendrissantes y sont représentées en personnages de grandeur naturelle. On ne peut se faire une idée de la magnificence, de la richesse et de la variété des mausolées qui ornent ces galeries.

Le marbre de Carrare subit, sous le ciseau du sculpteur, des transformations merveilleuses. Tantôt, c'est une noble génoise abîmée dans la douleur ; tantôt, c'est une fillette qui se lève radieuse d'un bouquet de roses si fraîches qu'on serait tenté de les cueillir. Plus loin, le marbre devient un voile de fine gaze tombant, léger et transparent, sur le visage d'une jeune fille et laissant apercevoir les larmes qui s'échappent de ses yeux. Tous ces monuments qui peuplent les immenses galeries sont des poèmes de pierre qui vivent, qui respirent, qui parlent, qui chantent, qui pleurent et perpétuent, auprès de ceux qui restent, le souvenir de ceux qui ne sont plus.

Nous rentrons à l'hôtel, prenons nos bagages et partons pour Milan.





XIII

MILAN

Dimanche, 28 aout.

MILAN est la capitale de l'antique royaume de Lombardie, aujourd'hui le Milanais. Nous arrivons vers les 10 heures du soir à l'hôtel du Nord.

C'est à Milan que Constantin le Grand établit son siège royal et qu'il signa l'édit qui suspendit l'ère trois fois centenaire des martyrs et rendit la liberté aux disciples de Jésus-Christ. C'est du siège métropolitain de ce diocèse de Milan que Sa Sainteté Pie XI vient de monter au trône des successeurs de Pierre. C'est ici également que saint Ambroise et saint Charles Borromée ont donné le spectacle des plus héroïques vertus. Mais ce qui fait la richesse de cette ville manufacturière ce n'est ni son industrie, ni son commerce mais bien sa célèbre cathédrale.

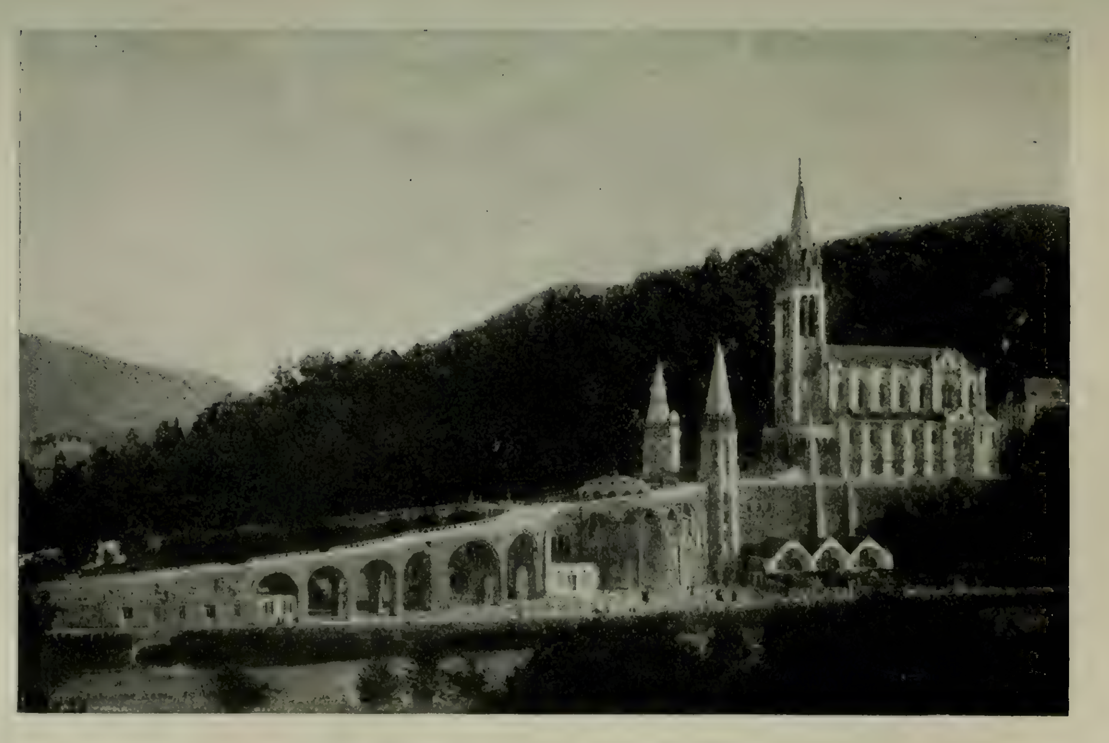
Le premier objet de notre visite fut pour ce monument incomparable tout entier en marbre blanc de la base au sommet C'est une blanche floraison qui s'épanouit, monte, s'élance en feuilles, en fleurs, en volutes, en arceaux. C'est une forêt de flèches légères et d'obélisques aériens. Les richesses qu'elle renferme sont incalculables. Une seule des chapelles, celle où repose le corps de saint Charles Borromée, contient pour six millions de lyres en or et en pierreries.

Les cinq nefs séparées par cinquante-deux piliers ressemblent à une forêt profonde. Près de 6,000 statues tant à l'intérieur qu'à l'extérieur redisent bien haut la vénération des Milanais pour tous les saints du Paradis. Il semble qu'on ait voulu épuiser en faveur de cette église l'abondante carrière de marbre du lac *Maggiore* comme aussi la liste de tous les saints connus dont elle porte les images.

Parmi les statues, nos guides nous signalèrent celle de saint Barthélemy qui, à notre humble avis, ferait meilleure figure dans un cours d'anatomie. En effet le Saint est représenté écorché et le sculpteur s'est fait un point d'honneur de nous montrer avec une exactitude révoltante tous les muscles, les vertèbres et les veines du corps humain mis à nu.

Nous terminons notre visite par la chapelle souterraine de saint Charles Borromée.

Les murs et les voûtes de cette chapelle sont décorés de bas-reliefs en argent massif qui retracent les épisodes de la vie du Saint. Sur le tombeau on lit ce mot : *Humilitas* : c'était la devise du grand archevêque. On se



Lourdes, les rampes et la Basilique



rappelle alors cette promesse de Notre-Seigneur : " *Qui se humiliat exaltabitur,*" qui s'humilie sera exalté. La châsse en argent est garnie de panneaux en cristal de roche et de moulures en vermeil. Le Saint, dont on ne voit que le squelette, est revêtu de ses habits pontificaux enrichis de pierres précieuses. Sa tête, coiffée de la mitre, repose sur un coussin en drap d'or. Devant les restes du saint cardinal, protecteur de l'Ordre franciscain, nous avons fait une fervente prière.

Nos *cicerones* nous conduisent ensuite à l'autre extrémité de la ville pour y visiter l'église de saint Ambroise, dont la fondation remonte à l'an 387.

Avant d'entrer dans l'église proprement dite, on pénètre dans le portique quadriforme qui servait de station aux pénitents des premiers siècles. A l'intérieur de cette galerie, on trouve des vestiges du paganisme, lesquels consistent en fragments de statues représentant des divinités. On y voit aussi un autel qui servit jadis au sacrifice, car il ne faut pas oublier que cette église fut construite sur les ruines mêmes d'un temple païen.

Au moment de franchir le seuil de l'église, nos guides nous arrêtèrent pour nous faire admirer les portes en bois de cyprès revêtues de grilles de bronze. " Ici, nous dirent-ils, l'empereur Théodose, en nous désignant l'épisode sculpté sur cette porte, les mains teintes encore du sang de 7,000 Thessaloniciens qu'il venait de faire massacrer, fut arrêté par saint Ambroise, évêque de Milan. Oseriez-vous, Seigneur, dit avec autorité le saint évêque, lever vers Dieu vos mains encore rougies de sang ? Retirez-vous et n'aggravez pas votre crime

par une profanation. — Mais David a péché, reprend le monarque, — Puisque vous l'avez imité dans son crime, repartit saint Ambroise, imitez-le dans sa pénitence. " L'empereur soumis confessa sa faute et resta exclus de l'assemblée des fidèles pendant huit mois, jusqu'à ce que sa pénitence fut accomplie. Sublime spectacle que l'on chercherait en vain de nos jours, pas plus chez les princes que chez leurs sujets.

En entrant dans l'église, nous apercevons, à gauche, une colonne de porphyre surmontée d'un serpent d'airain. On ignore à quelle occasion ce monument a été apporté en ce lieu. Les uns disent que c'est un ex-voto introduit à la suite de quelques calamités publiques. Les autres affirment que c'est le serpent d'airain que Moïse fit élever dans le désert. Ce qui est plus vraisemblable, disent les archéologues, c'est que ce serpent aurait été trouvé par saint Ambroise dans le débris du temple païen et qu'il le conserva en mémoire de la victoire que le christianisme venait de remporter, ici même, sur le paganisme.

Au fond du *Presbyterium* on voit la chaire pontificale en marbre blanc. La vue de cette chaire nous rappelle l'éloquence de saint Ambroise rompant à son peuple le pain de la parole divine. Elle nous rappelle, en même temps, le souvenir d'un de ses jeunes auditeurs qui, touché par les suaves et pénétrantes paroles du saint évêque, allait bientôt se rendre à Dieu et aux larmes de sa pieuse mère, Monique. Tout le monde devine son nom : c'est saint Augustin. C'est ainsi que saint Ambroise eut l'honneur de ramener à la vérité ce gigantesque athlète

de la foi qui fut en même temps le plus vaste génie et le cœur le plus aimant peut-être dont s'honore l'Eglise et l'humanité. Détachant nos regards de cette chaire qui nous rappelle de si glorieux souvenirs, nous les reportons sur l'autel qui s'élève au centre du sanctuaire.

Cet autel nous remet en mémoire un fait de la vie du saint évêque de Milan. Un jour, au moment où il célébrait les saints mystères, saint Ambroise tomba dans un profond recueillement, lequel se prolongea tellement qu'au bout de trois heures les clercs, le croyant endormi, crurent devoir le rappeler à la réalité. " Ne vous troublez point, leur répondit le pontife, dans une vision, je viens d'assister aux funérailles de mon frère Martin de Tours. " On ne sait pas, ici, ce qu'il faut le plus admirer ou de la sainteté de l'évêque ou de la patience du peuple.

Il nous tardait de vénérer les reliques d'un si grand évêque. Nous descendons dans la crypte, guidés par un frère sacristain qui nous ouvre la porte du caveau, où reposènt les restes précieux des saints Ambroise, Gervais et Protais.

Tout en face de la châsse, on remarque une colonne en marbre que l'on dit être celle où furent attachés et décapités les deux patrons de la basilique : Gervais et Protais.

Le souvenir du grand docteur est toujours vivant, non seulement dans cette église mais encore dans l'admirable liturgie qui porte son nom. C'est bien ce que nos pèlerins ont remarqué chaque fois qu'ils eurent le bon-

heur d'assister à une messe célébrée par un des prêtres du diocèse de Milan

En quittant la basilique ambrosienne, nous visitons le baptistère où saint Augustin naquit à la vie chrétienne. Dans cette petite chapelle, consacrée autrefois à saint Jean-Baptiste, il était facile de se représenter la scène si touchante du baptême. Notre imagination nous montrait Augustin entouré de ses amis et de sa mère qui, depuis longtemps, l'avait baptisé de ses larmes. Il nous semblait voir également le saint évêque Ambroise appeler le catéchumène, qui s'approche et descend dans les fonts baptismaux où il se plonge, en disant, par trois fois ; " je crois en Dieu ; je crois en Jésus-Christ ; je crois en l'Esprit Saint. " Alors saint Ambroise de dire à son tour en versant l'eau sur sa tête humiliée : " Je te baptise au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit." Augustin régénéré nous apparut revêtu d'une longue tunique, symbole de son innocence, tenant en main la torche allumée, image de ce feu de la charité qui allait désormais consumer son âme. On le vit ainsi vêtu s'approcher de l'autel et y recevoir pour la première fois le Dieu qui réjouissait et renouvelait sa jeunesse. Il nous semblait entendre aussi le cantique d'action de grâces, le *Te Deum* qu'une tradition poétique place en cette circonstance sur les lèvres du Docteur et de son disciple qui auraient improvisé alternativement les versets de cette hymne incomparable.

En quittant la basilique de saint Ambroise, nous nous dirigeons vers *Sancta-Maria-Delle-Grazie*, desservie par les Dominicains, qui en étaient autrefois les proprié-



Lourdes. Les Piscines et la place de la Grotte

taires. Après une courte visite, nous pénétrons dans le réfectoire désaffecté où se conserve le chef-d'œuvre de Léonard de Vinci, la Cène. La célèbre fresque occupe tout le fond de la salle. La vulgarisation que la gravure lui a permis d'atteindre, nous dispense de la décrire. On regrette toutefois qu'on ait, par sottise ou par malice, mutilé cette fresque pour agrandir une porte, qui n'était après tout qu'une porte de cuisine.

La fresque qui fait face à la Cène représente le Crucifiement. La particularité de cette peinture c'est de nous présenter des personnages armés et casqués en matière métallique. Nous terminons notre visite en sortant par le cloître, qui n'a rien de remarquable.

En retournant à l'hôtel, nous traversons la place *Simplon* et passons sous *l'Arc de la Paix*, l'un des plus beaux monuments de l'architecture moderne. Nous remarquons, en route, deux larges rails de pierres polies, incrustées dans le pavé des rues, pour recevoir les roues des voitures ; ainsi le roulage des véhicules y est fort doux et le bruit imperceptible.

Ce soir-là, arrivés assez tard, à l'hôtel, nous avons éprouvé un réel plaisir à souper en plein air, sous les palmiers de la terrasse. Notre guide, M. Wilkinson, au cours du repas, nous rappela que notre départ pour Venise devait s'effectuer le lendemain et que le maître de l'hôtel s'offrait à garder nos bagages jusqu'à notre retour de Rome, c'est-à-dire dans quinze jours. Les deux nouvelles furent reçues avec joie et reconnaissance ; puis chacun se retira pour préparer son départ.



XIV

VENISE

Mardi, 30 août.

Nous partons, ce mardi, 30 août, pour la ville la plus originale et la plus poétique de toute l'Italie, une ville unique : Venise.

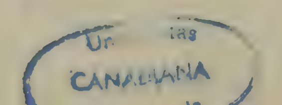
Les champs très étendus que nous traversons sont cultivés comme des jardins. Les planches très étroites semblent avoir été faites avec la bêche, le rateau, puis alignées au cordeau. Les vignes ne sont pas, comme en France, des arbrisseaux réunis dans un champ particulier ; mais des ceps très gros dont les branches sont attachées à des ormes plantés en ligne droite et à perte de vue. Il peut y avoir quarante pieds entre deux rangées, et quinze pieds d'un arbre à l'autre : de sorte qu'il n'est pas rare qu'une vigne s'appuie sur deux arbres à la fois et forme de superbes festons. Cette manière de suspendre les vignes aux ormeaux date de

loin, puisque dans " *Les Géorgiques* " en son livre I, Virgile l'immortalise.

Nous traversons ainsi tout le nord de l'Italie jusqu'au bord de la mer Adriatique. A un détour de la voie ferrée, nous apercevons la silhouette d'un pont qui se profile dans le lointain et se mire dans les eaux. Tout au bout de ce pont, assis au milieu de la mer, sans qu'on n'aperçoive pour leur servir de base ni mottes de terre ni pointe de rocher, un groupement de maisons en pierre, brillantes comme des diamants sous les feux du soleil : c'est Venise avec ses quatre-vingt-sept églises, ses cent cinquante canaux bordés de palais reliés par trois cent soixante-dix-huit passerelles.

Le train entre dans les lagunes. Ici, plus d'arbres, plus de verdure, plus de chevaux, plus d'autos, plus de motocyclettes, plus de tramways : toutes ces choses qui rendent le séjour des villes modernes abrutissant n'existent pas ici: ni bruit de voitures, ni piaffement de chevaux, ni tintement de tramways, ni le son rauque des autos qui soulèvent sous leur passage des nuages de poussière nauséabonde. C'est le règne de la paix : c'est le silence solennel et lugubre, interrompu seulement par le léger bruit des avirons sur l'eau calme, et par la voix légère des gondoliers à la besogne, criant : *Primi*, s'ils veulent aller à gauche ; *Staii*, à droite ; *De lunco*, en avant ; *Scia*, arrêter.

A peine descendu au quai de la gare, douze gondoles nous reçoivent, et au cri de notre guide : *Alla Danieli*, notre flottille se met en mouvement sur les eaux du Grand Canal.



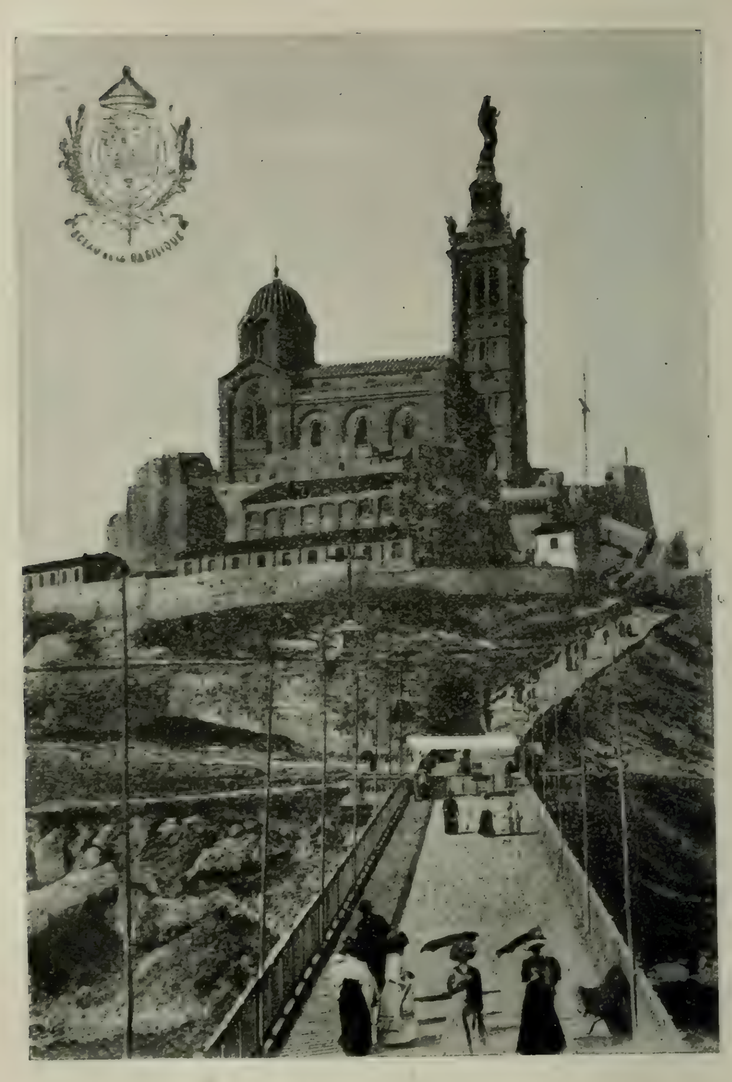
Ces gondoles, à la cabine capitonnée de velours noir, font une sinistre impression. Glissant mystérieusement sur l'onde, ou restant accostées dans l'immobilité, elles ressemblent à un convoi funèbre qui défile. Pour nous distraire de cette première impression, nous parcourons d'un regard étonné tous ces vieux palais vénitiens, grands, riches et délabrés, comme la magnificence italienne, et qui bordent le *Grand Canal* sur lequel nous sommes engagés. Enfin nous voilà à notre hôtel.

Après un moment donné à la toilette, nos pèlerins, attirés par la renommée des dentelles et des perles de Venise, s'empressent de se rendre à la *place Saint-Marc* pour y faire des emplettes de souvenirs précieux.

Mercredi, 31 août.

Le lendemain, après la messe à la cathédrale, nous nous rassemblons tous au centre de la *place Saint-Marc*. C'était le point de ralliement en même temps que le point de départ de notre excursion.

Nous étions à admirer la magnificence des palais, en attendant notre guide vénitien, lorsque apparut M. l'abbé Philippon, qui nous avait quitté pour aller visiter l'établissement de Dom Bosco à Turin. Il me raconta en quelques mots son voyage et me dit le bonheur qu'il avait eu de recueillir des reliques insignes et des documents précieux pour son œuvre, à Québec. Joyeux et réconforté, il avait pris le train qui devait l'amener à Venise. Au moment où le convoi stoppa M. l'abbé se réveilla en sursaut et... il constata que tout son bagage avait disparu. Le voyage ayant créé



Notre-Dame de la Garde

entre tous les pèlerins une réelle fraternité, la sympathie de tous se manifesta par des offrandes spontanées qui permirent à notre cher abbé de continuer son voyage, non sans regretter toutefois les reliques et les documents que nous ne pouvions lui rendre.

A peine M. l'abbé Philippon avait-il terminé le récit de son malheur que deux pèlerins arrivent effarés et nous annoncent qu'ils ont perdu leurs passeports. *M. Savé,* informé de cet accident, entreprend les démarches nécessaires au recouvrement de ces pièces si nécessaires. Entre temps, nos deux éprouvés prient saint Antoine que l'on n'invoque jamais en vain dans la recherche des choses perdues.

Les prières et les recherches ne furent pas vaines. Quelques heures après on apprend que deux membres du cercle catholique dominicain, à Venise, ont trouvé les passeports et les ont déposés en lieu sûr. Des actions de grâces partent de tous les cœurs vers saint Antoine et des remerciements chaleureux sont offerts au dévoué *M. Savé* qui, là, comme toujours, fut notre sauveur.

A la *place Saint-Marc,* nous sommes au cœur de Venise, dans ce qu'on appelle le salon de l'Europe. Il est facile de se convaincre que cette place mérite ce nom. En effet, de quelque côté que l'on promène son regard, on ne voit que scintillement d'or et de diamants, de perles et de mosaïques, le tout mis en fusion, le jour par le soleil, et le soir par la lumière électrique qui y est répandue à profusion. Au fond, la basilique de Saint-Marc, au style romano-byzantin, avec ses nombreuses coupoles, église sur laquelle les doges se

sont plu à déverser leurs trésors. A gauche, *la Tour de l'Horloge* avec ses deux Jacquemards en bronze qui sonnent les heures depuis cinq cents ans. A droite, le campanile, haut de trois cents pieds. Devant l'église, les trois mâts qui datent du temps où la république, maîtresse des royaumes de Candie, de Chypre et de la Morée, faisait flotter ici ses étendards victorieux. Aujourd'hui, ils ne servent plus qu'à porter des oriflammes aux jours de fête publique.

Vient enfin le spectacle peu banal des pigeons de Saint-Marc, perchés par bandes innombrables sur les corniches des palais voisins. De temps en temps, on les voit s'abattre par volée, voltiger et becqueter sans effroi autour des passants. Quelqu'un tend-il sa main pleine de maïs, qu'aussitôt trois ou quatre se précipitent, se bousculent pour s'emparer de la plus grosse portion. Ils poussent même la familiarité jusqu'à se percher sur les épaules, les bras des voyageurs. Si l'on désire savoir l'histoire de ces pigeons, je dirai avec la légende que leur présence remonte aux premiers temps de la république vénitienne. En effet, le dimanche des Rameaux, les vénitiens, les doges en tête, lâchaient de la terrasse Saint-Marc une multitude de pigeons dont ils avaient embarrassé les pieds avec de petits rouleaux de papier. A peine s'étaient-ils élevés dans les airs, qu'ils retombaient aussitôt, et le peuple se les disputait avec fureur. Quelques-uns de ces pauvres petits ayant réussi à se dégager de leurs entraves, se réfugièrent sous les toits de Saint-Marc et des palais. Ces pigeons se multiplièrent et le peuple voulut alors qu'on les res-

pectât. Il alla même jusqu'à décréter qu'ils seraient nourris aux dépens du trésor public. C'est ce qui explique la distribution de maïs qui est faite tous les matins sur la place Saint-Marc par un employé civil. Cette légende est si gracieuse, que l'on se sent pris d'affection pour ces innocentes petites créatures.

Au moment où nous allions franchir le seuil de l'église Saint-Marc notre guide rappelle à notre mémoire un souvenir historique. Frédéric Barberousse, empereur d'Allemagne, avait, par ses impiétés, lassé la patience du pape Alexandre III qui l'avait excommunié. Ce farouche monarque, habitué à voir tout plier devant lui, s'étonna de l'énergie du pontife. Il voulut résister ; mais bientôt vaincu par la douceur et la dignité d'Alexandre, il vint de lui-même sur le seuil de cette église demander au pape l'absolution des censures qu'il avait encourues. A cette vue, tous les assistants : allemands, italiens, ne purent contenir leur enthousiasme et tous, d'une même voix rendue plus vibrante par l'émotion, entonnèrent le *Te Deum*. C'était le 24 juillet 1177.

En franchissant les portes qui séparent le portique de l'intérieur de l'église, nos guides nous firent remarquer que ces portes servaient autrefois à Sainte-Sophie de Constantinople. Venise victorieuse les apporta pour décorer son église de Saint-Marc. A peine entrés, nous étions, pour ainsi dire, éblouis par l'éclat de l'or et des mosaïques, répandus à profusion. Les voûtes, les murailles, les pavés, tout en est recouvert. La grille qui s'élève entre le chœur et la nef supporte les statues du Christ et de ses douze apôtres.

Dans la sacristie, dont la boiserie est toute en marqueterie, le plafond est orné d'une immense croix en mosaïque... Nous plaçons-nous, pour la voir, sur les marches du vestiaire, que nous avons sous les yeux une belle croix latine. Nous rendons-nous du côté opposé, c'est une belle croix grecque qui se présente à notre vue. Curieuse illusion d'optique qui intéresse nos pèlerins.

A côté de Saint-Marc, le roi des édifices chrétiens par l'éclat de l'or, des peintures, des images, comme le dit une inscription gravée dans le temple lui-même, nous trouvons *le Palais des Doges* qui nous offre un autre sujet d'études non moins intéressant.

Je n'essaierai pas de donner une description de l'architecture extérieure de ce féerique palais ; qu'il me suffise de dire que cette somptueuse demeure est le résumé de toutes les gloires de Venise : gloires militaires, gloires civiles, gloires religieuses. Il est bon de se rappeler que ce nom de *Doge* appartenait en propre aux souverains des républiques vénitiennes et génoises.

Nous pouvons pénétrer dans ce palais des Doges par huit portes, toutes aussi célèbres les unes que les autres. Nous entrons par la porte principale qui se trouve sur la Piazetta. Au cours de notre visite en ce lieu nous avons admiré surtout la grande *Salle du Conseil des Dix* dont les jugements étaient sans appel et si secrets que le garde de ces archives ne devait savoir ni lire ni écrire. Au-dessus et au-dessous des appartements princiers, s'étendaient les prisons de l'Etat, cachots aux noms

les plus terrifiants : *les Plombs, les Puits* et le *Pont des Soupirs.*

Les Plombs sont ainsi appelés parce que ces cachots sont placés sous le tcit du palais recouvert de grosses feuilles de plomb. C'est là que fut incarcéré le célèbre auteur de *Miei Prigioni* : Sylvio Pellico.

Les Puits, aux cellules obscures, lugubres, sont construits au niveau du rez-de-chaussée du palais et n'ont pour toute ouverture qu'un guichet par lequel on descendait la maigre ration des prisonniers.

Enfin le *Pont des Soupirs,* qui enjambe le Rio en unissant le tribunal à la prison et où, certes ! maints soupirs (ce qui lui valut sans doute son nom) doivent avoir frappé les épaisses murailles qui entourent cette antichambre de la mort.

La visite de ces affreuses oubliettes créa dans notre âme des sentiments profondément pénibles.

Il faisait meilleur, sur la *place du Palais Ducal,* respirer l'air embaumé que la brise fraîche nous apportait de l'Adriatique et que nous allions humer à notre aise durant notre excursion à Murano.

Murano nous invitait à visiter ses ateliers de verreries. Nous quittons donc l'hôtel vers les 2 heures de l'après-midi et montons en gondoles. Nos gondoliers ont revêtu leurs livrées de fête : blouse blanche, pantalon bleu. Nos quinze embarcations se suivent et voguent sur le *Grand Canal* puis dans un *Rio* plus étroit et enfin dans la mer.

A un moment donné notre guide fit signe d'arrêter et de grouper les gondoles. Celle de M. Girard

s'éloigne et celui-ci prend la photographie des excursionnistes, qui la conserveront en souvenir de cette promenade. Après avoir longé les hautes murailles qui entourent l'île-cimetière et récité un *De Profundis*, nous arrivons à Murano, célèbre par ses fabriques de glaces et de verroteries. C'est aujourd'hui la seule industrie et le seul commerce de l'opulente république vénitienne d'autrefois.

L'art du verrier est presque aussi ancien que le monde. Les glaces de Venise ont acquis une réputation prodigieuse qu'elles conservent encore de nos jours. A Murano on fabrique surtout des émaux, des perles, des grains de couleur et ornements de toutes sortes.

L'agilité avec laquelle les verriers vénitiens tournent et retournent le verre en fusion est vraiment admirable. Nous sommes revenus enchantés de notre promenade à Murano.

Le soir, sur le *Grand Canal* de Venise, voici ce que l'on voit souvent. Tandis que la ville s'endort, des gondoles illuminées de feux de couleurs et remplies de musiciens glissent sur les eaux. Le chant se mêle à la musique, et ce qui rend la scène encore plus charmante, c'est la foule des gondoles qui escortent l'orchestre flottant.

Sur la *place Saint-Marc*, brillamment éclairée, un autre orchestre exécute les plus belles pièces de son répertoire, tandis qu'une foule se presse pour jouir de ce spectacle. Et ainsi la terre répond au concert de la mer et à celui des cieux. Voilà Venise, grisée de flots d'harmonie.

Et notre pensée se reporte aux affreux cachots du

Palais des Doges. Sont-ce ces souvenirs qui donnent à Venise ce caractère de tristesse que l'on rencontre partout, même quand ces riches monuments resplendissent et étincellent sous les rayons d'un joyeux et radieux soleil ? Je ne le sais ; mais il est certain que partout, on se sent comme enveloppé par le mystère et écrasé sous le poids d'impressions indéfinissables, de vagues craintes..., ne seraient-ce que ces gondoles noires qui glissent en silence sur l'eau paisible ! Et cependant, Venise semble être par excellence la ville des plaisirs et des fêtes ! D'où viennent ces contrastes ? Ne faudrait-il pas y voir une preuve sensible de la vérité de cette parole biblique : *Extrema gaudii luctus occupat.* Et, en effet, la tristesse est au fond de toutes les fêtes et de toutes les joies terrestres.

Venise, qui se nomme *La Belle,* est une ville où l'on ne voudrait pas vivre longtemps. La plupart de nos pèlerins furent de ce sentiment. Quelques-uns aiment le séjour de Venise pour son silence relatif—le roulement des voitures, la sonnerie des tramways y étant inconnus. Mais en revanche la nuit, la musique peu enchanteresse des moustiques vous fait payer cher l'oubli du moustiquaire.

Aussi, sommes-nous tous contents de quitter Venise.



Venise : Pigeons de Saint-Marc.



XV

PADOUE

Jeudi, 1er Septembre.

Après une heure de chemin de fer, apparaissent les fortifications, les bastions et les dômes de Padoue. Du quai de la gare, la rue conduit directement à la basilique de Saint-Antoine. En ce moment, l'objet de nos pensées n'est pas l'histoire des luttes que Padoue soutint autrefois contre Alaric, Atilla, les Lombards et les Vénitiens. Ce n'est pas non plus le spectacle, d'ailleurs peu agréable, de ses rues tortueuses, bordées de sombres arcades. Ce qui nous occupe, c'est le souvenir de saint Antoine que cette ville a eu l'honneur d'abriter pendant sa vie et de couronner après sa mort.

Cet admirable saint, fils et contemporain de saint



François, rappelle, par plus d'un trait, la sainteté et la grâce de son séraphique Père. Né à Lisbonne, il fut amené en Italie par une suite de circonstances que la Providence avait visiblement préparées. Appliqué par-dessus tout à cacher ses talents et ses vertus, nul ne soupçonnait les dons que sa riche nature avait reçus du Ciel. Antoine gardait le silence et priait. Un jour cependant, l'obéissance le contraignit à prendre la parole devant ses frères. Ce fut une révélation. L'Esprit-Saint avait évidemment parlé par sa bouche, et saint François lui-même, ravi de son éloquence, voulut qu'il se livrât à l'enseignement et à la prédication.

Comme prédicateur, Antoine obtint un succès prodigieux. Partout où il se fit entendre, en France comme en Italie, les foules se pressaient autour de lui, et quand les églises n'étaient pas assez grandes pour les contenir, il parlait en plein air. Dieu se servit plus d'une fois d'animaux sans raison pour enseigner aux gens comment ils devaient écouter la prédication d'Antoine.

C'est pendant que nous traversons la ville que les souvenirs de sa prédication aux poissons, du miracle de la mule qui s'agenouilla devant le Saint Sacrement, etc., nous reviennent en mémoire et nous transportent à sept siècles en arrière. C'est l'esprit encore tout rempli de ces faits que nous débouchons sur la place de l'église.

Nous jetons un regard distrait sur la belle statue équestre du *Condottiere Gattemelata*, qui se dresse à l'angle de la place. Puis, nous pénétrons dans la basilique.

Avant de rien admirer, nous tenons à aller nous

prosterner sur le tombeau du Saint, si connu et si aimé au Canada. Ce tombeau en marbre, surmonté d'un autel richement décoré se trouve dans le transept gauche dont les parois sont magnifiquement lambrissées de bas-reliefs représentant les miracles d'Antoine.

Pendant que le R.P. Directeur du pèlerinage célèbre la messe sur les reliques du grand thaumaturge, nous unissons notre prière à celle des pèlerines italiennes, qui, ignorant tout respect humain, priaient les bras en croix, les mains, le front, les lèvres sur le marbre du tombeau.

Après la vénération de la relique qui suivit la bénédiction du Très Saint Sacrement, un des religieux, gardien du sanctuaire, (un Père conventuel) vient se mettre à notre disposition pour nous faire visiter la chapelle du trésor. Là, nous avons vu de nos yeux la langue intacte et encore vermeille du Saint qui remua plus d'âmes et plus profondément que les orateurs les plus vantés. Cette langue fut trouvée en cet état miraculeux de conservation vers 1263, 32 ans après la mort d'Antoine, par saint Bonaventure, alors ministre général de l'Ordre des Frères Mineurs, venu à Padoue présider à la translation des reliques du thaumaturge franciscain. A la vue de ce prodige, le Docteur Séraphique s'écria : " O langue bénie ! vous avez constamment loué le Seigneur et porté les autres à le louer ; on voit maintenant combien vous êtes précieuse aux yeux de Dieu." Un reliquaire, en forme d'ostensoir, étincelant d'or et de pierreries, renferme cette insigne relique que successivement nous pûmes vénérer.

On a pu voir aussi, outre les sermons du Saint, écrits

de sa propre main, un verre ayant servi à l'hérétique Aleardino, soldat que la curiosité avait amené à Padoue. Echauffé, sur la fin de son repas, par de copieuses libations, il proférait les impiétés et les blasphèmes les plus violents contre la foi catholique. Tout à coup il se lève, prend son verre et s'écrie : " Si Antoine est aussi puissant et aussi grand qu'on le dit, qu'il empêche ce verre de se briser lorsque je le jetterai à terre." Puis s'avançant vers l'une des fenêtres de la salle, il le lance de toutes ses forces sur le pavé de la rue. Le verre ne se brisa pas. Aleardino, étonné et vaincu, se jette à genoux et jure de se faire catholique. Puis se relevant, il se rend au sanctuaire du Saint, remet le verre au sacristain, et prie de le conserver dans le trésor de l'église comme un témoin irrécusable de la puissance d'Antoine et comme une preuve de son repentir.

A côté des quatre grandes statues allégoriques de la *Foi*, de l'*Espérance*, de la *Charité*, de la *Pénitence*, nous voyons, fixés au mur, deux cadres renfermant une multitude d'ex-voto qui attestent la confiance des peuples et le crédit du Saint auprès de Dieu.

Avant notre départ pour l'Europe, des centaines de personnes dévouées à saint Antoine, dans le but de s'unir spirituellement à notre pèlerinage, nous avaient donné de modestes aumônes avec recommandation expresse de prier à leurs intentions. Pour payer la dette de reconnaissance que nous avions contractée envers ces généreux bienfaiteurs, nous avons déposé leurs noms dans un magnifique cœur en argent lequel est demeuré suspendu en ex-voto dans le trésor.

En sortant de l'église nous avons admiré en particulier un bas-relief en bronze de la balustrade. Ce chef-d'œuvre représente saint Antoine fouillant les entrailles d'un avare pour démontrer qu'il était sans pitié. Le Saint trouva en effet une pierre à la place du cœur. Il ne pouvait certes prouver avec plus d'éloquence à ceux qui l'écoutaient, que l'avarice étouffe tous les sentiments nobles et généreux.

Nos pèlerins n'auraient pas mérité un tel reproche, eux qui ne voulurent pas quitter le sanctuaire de leur cher saint Antoine de Padoue sans avoir largement contribué par leurs aumônes à l'achèvement de la basilique.

Après un court séjour de six heures, nous quittons Padoue.



Paysage aux environs de Lourdes.



La cathédrale de Milan.



Arcades qui conduisent de Meloncello à Saint Luca

XVI

BOLOGNE

Vendredi, 2 septembre.


Au moment où nous entrions en gare de Bologne, un train chargé de jeunes gens vénitiens, qui se rendaient en pèlerinage à Rome, passa en ralentissant sa marche et nous permit de constater l'enthousiasme frénétique de cette jeunesse catholique, qui agitait de petits drapeaux pontificaux en vociférant : *Evviva il Papa*, vive le Pape !

Cette joie bruyante et tapageuse contrastait bien un peu avec notre calme américain, et aussi avec l'apparence un peu sévère et triste même de la ville de Bologne.

Nous entrons dans le cœur de cette cité, que l'on nous dit être le rendez-vous des révolutionnaires et des

socialistes les plus passionnés. Et nous croyons d'autant plus facilement ces assertions que, la veille au soir, une émeute avait soulevé une partie de la population à propos du meurtre d'une femme bolonaise. Le lendemain de notre arrivée, passait devant notre hôtel le convoi funèbre, avec le cercueil chargé de verdure et de fleurs, entouré d'une foule nombreuse.

Le vendredi, 2 septembre, étant le premier vendredi du mois, nous nous rendîmes à la cathédrale pour y faire nos dévotions en l'honneur du Sacré-Cœur. Chose à noter en passant : nos pèlerins étaient à peu près les seuls à la sainte messe et à la sainte table. La dévotion du premier vendredi du mois ne semble pas en honneur chez le peuple italien. Cette apathie et cette froideur nous faisaient un peu regretter les belles démonstrations de foi et de piété dont nos églises canadiennes sont mensuellement les témoins. La ferveur de nos pèlerins suppléa à l'indifférence des bolonais.

L'après-midi fut consacré à la visite des différents monuments de la ville. Le premier, en tête de la liste, fut la *Bibliothèque Communale*, autrefois le siège de la première université. Toutes les parties de l'édifice sont ornées des portraits et des armes des anciens professeurs et des étudiants. Lors du VIIIe centenaire de cette université, célébré en 1888, en présence des souverains d'Italie, les représentants de presque toutes les universités du monde, revêtus de leurs costumes du moyen-âge, se réunirent dans cette enceinte. Cet archigymnase renferme un théâtre anatomique dont le plafond est en bois sculpté. Au-dessus de la chaire

du professeur, se voit encore une statue en buis, représentant un homme écorché : on dit que c'est dans cet endroit qu'ont été opérées les premières autopsies, sur le cadavre humain.

Après la visite de l'archigymnase, nous entrons à l'église du *Corpus Christi*, dépendant du monastère des Clarisses qui l'avoisine. C'est là que se conserve le corps de sainte Catherine de Bologne, ancienne abbesse, entourée d'honneur et de vénération après avoir édifié son couvent et la ville par l'éclat de ses vertus et le retentissement de ses miracles.

Nous pénétrons dans une chapelle latérale : la chambre où la Sainte mourut. Sur un trône, élevé de trois marches, assise sur un fauteuil, sainte Catherine est revêtue de ses pauvres habits de Clarisse, recouverts d'une chape en drap d'or, don de saint Charles Borromée. Son visage, ses pieds, ses mains sont découverts. La chair noircie par le temps est intacte et parfaitement conservée. Ses doigts sont chargés de bagues et de diamants ; sa tête est couronnée d'un diadème enrichi de pierres précieuses. Avec une sainte émotion, nos pèlerins se sont approchés, ont baisé ses pieds qui sont sous verre, ont pris sa main dans leur main et l'ont baisée avec respect.

Jusqu'ici, nous avons vu beaucoup de corps soi-disant conservés : celui de la Vén. Mère Marat, de sainte Marguerite-Marie, de saint Charles Borromée, de saint Ambroise, des saints Gervais et Protais, de sainte Catherine de Gênes, etc... Mais tous ces corps n'ont pas été préservés comme celui-ci de la corruption

du tombeau. Plusieurs n'ont que le squelette à découvert ou enduit de cire. Quant à celui de sainte Catherine de Bologne, il est impossible de nier que sa conservation soit un miracle perpétué.

Le chapelain qui nous accompagnait attira notre attention sur quelques objets qui étaient à l'usage de la Sainte ; entr'autres, un bréviaire qu'elle a enluminé elle-même, un petit violon dont elle s'amusait en récréation ; de plus, on conserve là aussi un tableau représentant la Madone peinte par la Sainte, et la plupart de ses écrits.

Le chapelain nous raconta que ce corps est dépouillé et lavé une fois l'année. Les fidèles se partagent l'eau de cette lavure qu'ils conservent dans leurs maisons. Le lavage terminé, on revêt la Sainte de sa robe ornée de pierreries et on la repose sur son fauteuil. Voici cinq siècles que cette scène se renouvelle ; car la Sainte mourut en 1413. C'est bien ici que se réalise la parole de nos saints livres : *Nimis honorati sunt amici tui Deus*. En effet, c'est bien là que cette pauvre Clarisse, abbesse de son monastère, ignorée de tout le monde pendant sa vie, mais connue de Dieu, reçoit aujourd'hui, des rois et des peuples, l'hommage de leur vénération, tandis que son âme bienheureuse jouit de la vue du céleste Epoux.

En continuant notre pèlerinage, nous nous dirigeons vers l'église Saint-Pétrone, patron de la ville. C'est la plus belle et la plus vaste église de Bologne. Ses nefs larges et éclairées, son dôme gracieux, ses riches autels latéraux lui donnent un caractère imposant et gran-



Venise. Place de la Basilique Saint-Marc

diose. Malheureusement, ses peintures ont été gâtées par l'enduit de chaux dont on les a recouvertes pour désinfecter le temple, disent les uns, par un motif d'irréligion et de mépris pour tout ce qui rappelle la vie et les œuvres de Jésus-Christ, disent les autres. Cette dernière hypothèse est plus vraisemblable. Des artistes travaillent actuellement à restaurer ces peintures. Plaise à Dieu qu'ils réussissent à leur rendre leur fraîcheur antique.

Plusieurs souvenirs historiques se rattachent à cette église, entr'autres le couronnement de Charles-Quint par le pape Clément VII ; puis la prédication de saint Augustin aux Bolonais dans une chaire que l'on nous montre encore.

Sur le pavé de la nef gauche, l'on trouve une bande de cuivre sur laquelle est tracée la fameuse méridienne du savant Cassini. A l'une des colonnes de la nef centrale est adossée une grande horloge portant deux cadrans dont l'un marque l'heure astronomique et l'autre, l'heure italienne ; il est peut-être bon de noter que les Italiens ne divisent pas comme nous leur cadran en douze heures, mais en vingt-quatre heures : de sorte qu'on entend dire couramment : vingt heures ou vingt-deux heures pour signifier huit ou dix heures du soir.

Bologne se glorifie à juste titre de posséder dans ses murs non seulement un couvent de Frères Prêcheurs dont la fondation remonte au début de l'Ordre, mais le tombeau de leur fondateur, saint Dominique. N'oubliant pas, que, en cette année 1921, les Pères Dominicains célèbrent le VII[e] centenaire de la fondation

de leur Ordre, nous allons saluer nos frères en saint Dominique et prier sur le tombeau de leur saint Patriarche, notre Père aussi. C'est un frère lai, revêtu de sa blanche tunique, le Vén. Marc Sabourin, O. P., un compatriote que nous rencontrons avec un très vif plaisir ; il se fit notre guide et cela avec la charmante amabilité de l'hospitalité canadienne dont nous avons gardé le meilleur souvenir. Il nous fit admirer les sculptures de Nicolas de Pise qui ornent le tombeau et qui représentent divers traits de la vie de saint Dominique. Une belle fresque peinte dans l'abside rappelle le gracieux miracle du *pain apporté par les Anges*, dont le couvent attenant à l'église fut l'heureux témoin. Un jour, dit la légende, le procureur du monastère vint dire à saint Dominique qu'il n'y avait plus rien à la maison pour dîner, si ce n'est deux pains. A cette nouvelle, Dominique parut ravi. Il ordonna au procureur de partager le peu qu'il y avait en quarante portions, selon le nombre de religieux, et de faire sonner le repas à l'heure accoutumée. En entrant au réfectoire, chacun trouva à sa place une bouchée de pain. On récite les prières et la bénédiction avec encore plus de joie que de coutume et l'on s'assit.

Dominique était à la table priorale, les yeux et le cœur élevés vers Dieu. Après un moment d'attente, deux jeunes gens vêtus de blanc parurent au réfectoire et, s'avançant jusqu'à la table de saint Dominique, y déposèrent des pains qu'ils avaient apportés dans leurs manteaux. . . . . .

Descendu à l'église San Stefano avec un compagnon,

j'écoute avec beaucoup d'intérêt les excellentes explications en français d'un ouvrier que j'interroge sur l'origine et l'état actuel du sanctuaire. Ce n'est pas, à proprement parler une église, mais la réunion de sept chapelles entourant un cloître. Les colonnes en marbre qui supportent actuellement les voûtes, très basses, de ces sombres sanctuaires viennent du temple de la déesse Isis.

Tout en cheminant lentement et en m'arrêtant devant les curiosités de la ville, me voici bientôt en face d'un immense portique en maçonnerie composé de centaines d'arcades (630), la plupart ornées de peintures et de pieuses inscriptions. Cette galerie qui s'étend sur une ligne de près de quatre mille, monte sur la colline jusqu'à l'église Saint-Luc. L'heure étant trop avancée, je renonce à la visite de cette église et je retourne à l'hôtel. En route, je salue au passage les deux *Tours Penchées* dont le sommet se perd dans les nues. Rien n'est plus saisissant que la vue de ces monuments antiques, hauts de trois cents pieds et inclinés de plusieurs coudées hors de la verticale.

Les nombreux portiques que l'on trouve dans presque toutes les rues et qui permettent au voyageur de se promener en tout temps à l'abri du soleil et de la pluie, donnent à la ville un aspect d'antiquité des plus caractéristiques. Cependant, chose que l'on voit rarement dans les villages italiens, la propreté règne ici en maîtresse. On attribue ces soucis d'ordre à l'initiative du peuple lui-même, qui, à l'occasion de la fête de l'*Adobbo,* fait la toilette des rues et des maisons.

Cette fête fixée aux 2, 3 et 4 juin, chaque paroisse la célèbre tous les dix ans et à cette occasion les propriétaires font réparer leurs immuebles (de là le nom de la fête : *Adobbo :* c'est-à-dire réparation). La plus touchante démonstration de cette fête, paraît-il, est la procession des soixante petits pauvres, nouvellement vêtus par les riches citoyens, qui parcourent, dans la matinée, les rues de la paroisse richement ornées de fleurs et de tapis.

Si l'Ordre franciscain ne possède plus de couvent dans la ville proprement dite, la rue saint Bernardino nous remet en mémoire celui, disparu depuis longtemps, qu'inaugura le bienheureux Bernard de Quintavalle, compagnon de saint François.

Le saint Patriarche ayant appris que Bologne voyait avec fierté la prospérité toujours croissante de cette maison, accourut en toute hâte pour constater par lui-même les progrès de la jeune communauté.

Après avoir d'abord salué le card. Hugolin, protecteur de son Ordre, alors légat papal à Bologne, saint François se fit conduire auprès de ses Frères. Il avait hâte de les voir ; hâte aussi d'être renseigné. Un mot, qu'il venait d'entendre résonner à plusieurs reprises, l'étonnait : on parlait couramment autour de lui de " *la maison des Frères* ". Ses fils auraient-ils accepté la possession d'un couvent, contrairement à sa volonté et à la règle ? En arrivant à la Pugliole, il se trouve en présence d'une maison spacieuse, bien différente des cabanes et des humbles retraites où il avait coutume de se retirer. Son mécontentement grandit encore lors-

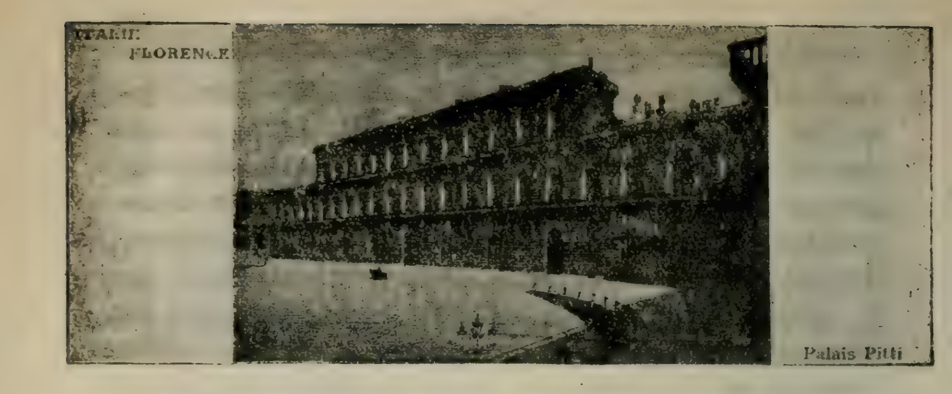
qu'il apprit, ce qu'il ignorait encore jusqu'alors, que le Provincial de Bologne, Jean de Stracchia, y avait ouvert une école. Immédiatement, et sans demander aucune explication, pour protester contre ce manquement à la simplicité, à la pauvreté et à l'obéissance, François ordonna que tous ses frères quittassent sur le champ cette maison. Thomas de Celano qui s'y trouvait alors malade et alité, sortit comme les autres sans un mot de plainte.

Le card. Hugolin, prévenu de ce fait, vint apaiser François, lui affirmant que cette maison était nécessaire aux Frères, mais ne leur appartenait pas. François permit alors à ceux-ci d'y retourner.

Après une journée complète à Bologne, notre itinéraire nous invitait à Florence.



Venise : Pèlerins en gondole



XVII

FLORENCE

Samedi, 3 septembre.

> La voilà cette ville où l'histoire des arts,
> Ecrite en lettres d'or se lit de toutes parts ;
> Où la main du génie a semé les merveilles,
> Où vinrent se nourrir, ainsi que des abeilles,
> Tant d'artistes divins dont le monde jaloux
> Admire les travaux en extase, à genoux.

C'EST dans cet écrin artistique et religieux, ainsi chanté par Lamartine, que nous entrons ce 3 septembre, à 2 heures de l'après-midi.

Sur le quai de la gare, une foule se presse. Les chauffeurs d'autos nous invitent à monter et en quelques minutes nous sommes au *Grand Hôtel*, d'où nous partons après le dîner, pour la *Piazetta Michelangelo*. Après avoir traversé l'*Arno* sur le *Pont Carraia*, nous nous engageons à fond de train dans une

voie large, spacieuse et bordée de coquettes villas entourées de lauriers-roses. Nous atteignons le sommet de la colline en peu de temps, c'est vrai ; mais cette course vertigineuse qui effraye quelques-unes de nos pèlerines, peu habituées à la grande vitesse, faillit troubler l'itinéraire de notre journée.

Au centre de la Piazza, se dresse un monument que couronne une statue colossale du *jeune David*, reproduction d'une œuvre de Michel-Ange. Du haut de cette terrasse, la vue de *Florence*, la riante cité, est admirable. En face, dans le fond du tableau, apparaît la silhouette neigeuse des Apennins. Plus bas, c'est *Fiesole*, l'antique cité des Etrusques. A nos pieds, c'est l'*Arno* qui court capricieusement à travers la ville. Au milieu d'un bassin de verdure le *Dôme*, le *Campanile*, les toits et les clochers des églises. Tout semble réuni là pour faire de cette cité un paradis sur terre. Il est en effet donné à peu de ville de se présenter aux regards du spectateur sous un aspect aussi grandiose et si pittoresque, avec l'impression de gaieté que lui donne sa couronne de campagnes fertiles et de collines couvertes de villas.

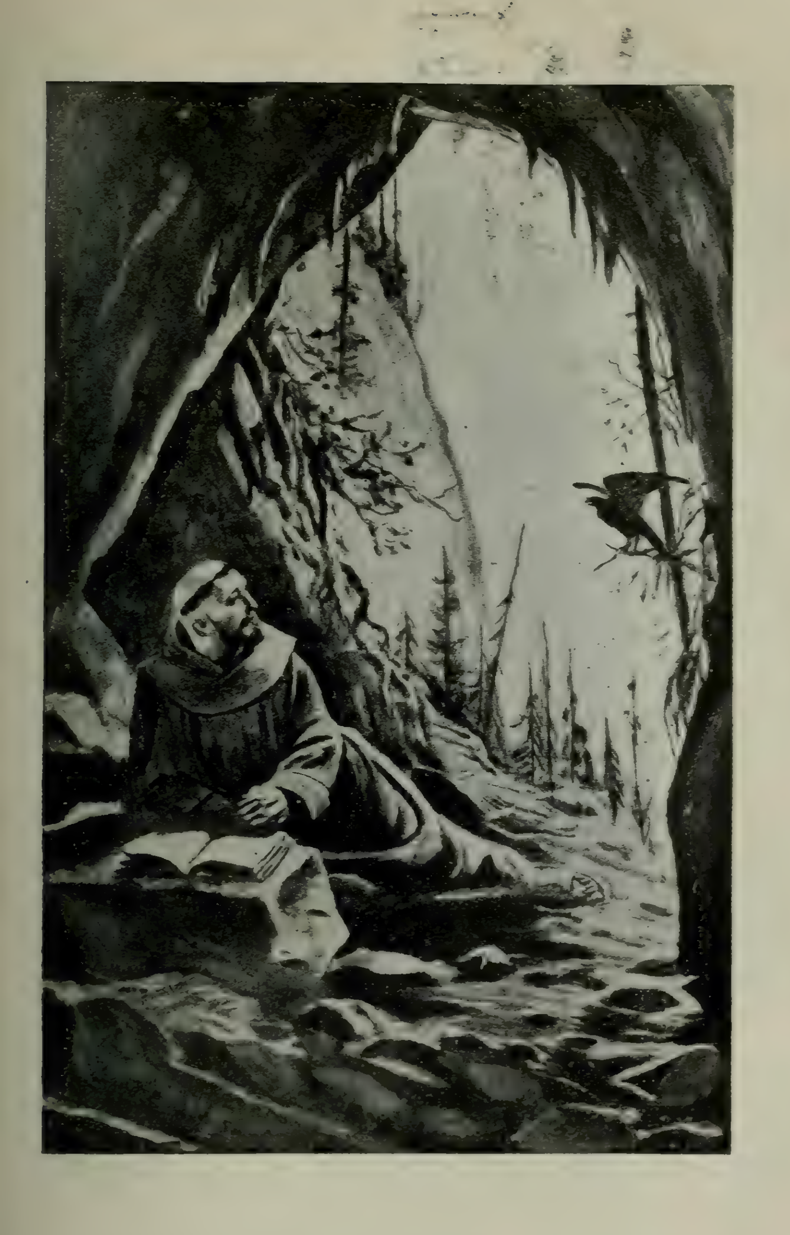
Ce panorama de *Florence*, vu à vol d'oiseau, nous captive, non toutefois au point de nous faire oublier que notre itinéraire comporte la visite détaillée de tous ces monuments. Nous quittons donc le boulevard et descendons lentement la colline par de gracieuses évolutions et pénétrons au cœur de la ville par des rues larges, droites et bien pavées, s'alignant entre les édifices sombres et sévères qui témoignent d'un glorieux passé.

Nous traversons des places égayées par des plantations harmonieuses d'arbres rares, de jardinets aux plates-bandes fleuries, et nous arrivons enfin à la cathédrale *Sainte-Marie-des-Fleurs.*

Les murs extérieurs de ce somptueux édifice, incrustés de marbre de diverses couleurs, disposés en panneaux, produisent un effet éblouissant. La vue de cette splendeur nous rappelle cette parole d'Ozanam qui est bien vraie : " L'incomparable dôme est gigantesque comme une montagne sortie de la main de Dieu et travaillée avec la délicatesse d'une fleur qui sort aussi de la main de Dieu. "

Le seuil de la porte franchi, nous avançons au milieu de la nef centrale envahie par une demi-obscurité ; lorsque tout à coup, sans transition, nous sommes éblouis. Instinctivement, nous levons les yeux et constatons que nous sommes sous la fameuse coupole de Brunelleschi, qui nous verse à flots la lumière dorée du soleil. Sa hardiesse et son élévation nous font éprouver au premier abord un sentiment de stupéfaction qui se change bientôt en admiration. L'imagination a peine à se figurer cette coupole de cent trente pieds de diamètre lancée à trois cents pieds dans les airs et se soutenant par elle-même, sans arcs-boutants. Nul ne peut douter, en la contemplant, que Dieu n'ait donné à son auteur la force et le génie.

En nous rendant au *Baptistère,* qui se trouve en face du *Dôme,* nous jetons un regard sur le *Campanile.* Le guide nous rappelle la parole de Charles-Quint, admirant cette merveille de *Giotto :* " Les Florentins devraient



enfermer ce clocher dans un étui et ne le montrer qu'une fois l'an. "

Le *Baptistère* est surtout remarquable par ses portes de bronze exécutées par Ghiberti. Michel-Ange a pu dire de l'une d'elles " qu'elle mériterait d'être la porte du Paradis. " En effet, ces portes sont des chefs-d'œuvre d'orfèvrerie où les scènes de l'Ancien et du Nouveau Testaments sont autant de sujets délicieusement ciselés dans le bronze.

Nous nous dirigeons maintenant vers un antique monument franciscain, devenu non seulement le Panthéon de Florence, mais encore un véritable musée : c'est *Santa Croce*. Le sol est dallé de plaques tombales et les nefs latérales sont bordées de monuments funéraires. Qu'il me suffise d'en signaler trois à l'attention : celui de l'illustre Michel-Ange, où l'on voit trois figures magnifiquement drapées dans leurs robes de marbre, qui semblent pleurer la mort du célèbre peintre, sculpteur et architecte ; celui de Galilée, dont le buste est placé sur une urne de marbre jaune et noir, et dont l'épitaphe affirme que nul homme de son siècle ne peut lui être comparé ; celui de Dante Alighieri, le poète de la *Divine Comédie.* La statue symbolique de la poésie en pleurs est appuyée sur une urne funéraire, et une muse montre du doigt cette inscription : *Honorate l'altissimo Poeta.*

A l'occasion du VII[e] centenaire de la mort de l'immortel poète, qui fut tertiaire franciscain, Florence, entre autres merveilles, a pu exposer aux regards des visiteurs, entre les arceaux de *Santa Croce*, quelques scènes de

la *Divine Comédie* représentées en peinture par ses artistes.

Nous ne quitterons pas l'église sans jeter un regard sur la chapelle qui se trouve à gauche de l'autel majeur, et dont les murs sont couverts de fresques représentant la vie et la mort de saint François. Giotto a traité ces scènes avec la noble et tranquille aisance qui était sa manière de peindre.

Après une courte visite à la marqueterie de marbre, voisine de *Santa Croce,* notre excursion s'est terminée par une promenade à travers la ville. Nous avons vu la *Piazza Della Signoria,* illustrée par la prédication et la mort du célèbre Savonarole. Florence est remplie du souvenir de cet homme extraordinaire dont l'éloquence entraînante soulevait les foules. Sa parole tout apostolique remuait si profondément les cœurs qu'elle produisait les plus merveilleux fruits de conversion. A sa parole, des milliers de pécheurs quittaient la voie du vice et les sentiers de la volupté. Sa prédication terminée, il rentrait dans son couvent pour y prier. Sa prière n'était pas encore terminée que bientôt on frappait à la porte du monastère. Tantôt c'était une Madeleine enveloppée dans sa mantille noire qui demandait à se confesser ; tantôt c'était un vieillard qui venait livrer pour qu'on les brulât des peintures lascives.

L'enthousiasme populaire pour le tribun dominicain semblait ne devoir jamais diminuer. Mais hélas ! cet engouement cessa tout à coup, et le peuple se tourna contre lui. Sur cette place même qui avait été si souvent

le théâtre de ses victoires sur l'impiété, s'éleva un jour un bûcher. Pendant que les bourreaux attisaient le feu, on entendait le râlement d'une voix étouffée : c'était celle de Savonarole, dévoré par les flammes. Telle fut la fin de cet homme extraordinaire.

Après ce récit, vous vous attendez peut-être à ce que je vous dise que Florence a élevé un magnifique monument au célèbre prédicateur ? Il n'en est rien. Comme par une dérision du sort, c'est une élégante fontaine qui s'étale sur la place même du bûcher.

En face, se trouve l'église Saint-Marc, où prêchait Savonarole. Elle est surtout célèbre par les peintures de l'illustre fils de saint Dominique, Fra Angelico de Fiesole.

Nous terminons notre promenade par une randonnée aux *Cascine*, immense parc en dehors de la ville, où se trouvent réunis l'hippodrome et les divers jeux et sports.

Le lendemain est dimanche, et nos pèlerins ont le bonheur d'entendre la messe dans l'antique église franciscaine de *Ognissanti*. tandis que moi, j'étais prié d'aller célébrer dans les salles de l'hôpital voisin, de Saint-Jean de Dieu.

Il est juste de le noter, c'est dans cette église que l'on conserve l'habit porté par saint François pendant la stigmatisation. Nous avons communiqué notre désir de le vénérer, au Rév. P. Directeur qui demanda pour nous au R. P. Gardien du couvent, l'autorisation de voir cette relique insigne de notre Père. Cette faveur nous fut gracieusement accordée. Une heure avant notre départ, nous étions tous réunis dans l'église et

nous attendions que l'on nous ouvrît la porte du sanctuaire. Le père ouvre la porte en fer d'une petite armoire pratiquée dans le pilier, derrière le maître-autel, en retire une châsse d'argent qu'il apporte et dépose religieusement sur une banquette ; c'est dans ce coffre que se conserve l'habit de saint François. Nous approchons et pouvons voir, à travers les panneaux en cristal, le gris cendré de cette rude tunique rayée en diagonale, ainsi que la corde dont saint François se ceignait. Nous aurions voulu toucher, palper, effleurer de nos lèvres cette précieuse relique ; mais la châsse était munie du sceau de l'Ordre, indice d'une défense formelle de l'ouvrir : ordonnance bien opportune qui préserve le précieux dépot de la pieuse convoitise des fidèles qui seraient tentés de le dérober.

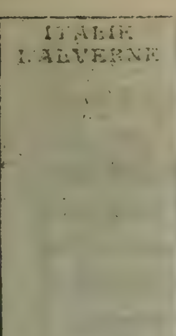
Nous ne pouvons laisser Florence sans nous souvenir de l'un de nos jeunes Pères du Canada qui y est venu mourir : le R. P. Pierre Gauthier. Sa tombe fut cherchée, trouvée, visitée ; la prière de ses compatriotes dut être chère à son âme de religieux et de canadien.



Boulogne : Entrée du chenal.



Venise. Panorama Saint-Georges





La Grande Église

XVIII

AREZZO-ALVERNE

Dimanche, 4 septembre.

En quittant Florence ce dimanche après-midi, 4 septembre, nous nous arrêtons à *Arezzo*, patrie de Mécène et de Pétraque.

En sortant de la gare, nous suivons la *Via Guido Monaco* qui traverse la petite place silencieuse du même nom, plantée de tilleuls odorants qui ombragent les bancs de pierre larges et bas. Au centre, se dresse la statue moderne du moine bénédictin, Guy, le célèbre inventeur de la gamme. Comme nous devons partir demain pour l'*Alverne* nous profitons de la soirée pour visiter les principaux monuments de la petite ville, dont les plus remarquables sont la cathédrale (du XIIIe siècle) et l'église Saint-François, desservie par les Pères conven-

tuels. Cette dernière visite me rappelle une page, j'allais dire locale, de la vie de saint François.

Un jour, l'homme de Dieu ayant reçu l'hospitalité dans un bourg proche d'Arezzo, vit sur la ville des démons triomphants parce que les citoyens s'acharnaient en parties adverses. François appela Frère Sylvestre, son compagnon, et lui dit avec simplicité : " Va devant la porte de la ville et, de la part du Dieu Tout-Puissant, ordonne aux démons d'en sortir. "

Celui-ci se hâte d'obéir et se rend à la porte de la ville où il crie avec force : " Au nom de Dieu et de mon Père François, qu'à partir de ce moment, tous les démons se retirent. " En effet, peu après, la ville fut rendue à la paix.

François, parlant aux citoyens d'Arezzo peu de jours après, commença ainsi son discours : " Vous qui étiez sous l'empire du démon et retenus par ses liens ; vous en avez été libérés par un certain petit pauvre de Dieu." Et les citoyens ont gardé depuis une heureuse concorde.

Alverne, 5 septembre.

Le lendemain, le départ pour l'Alverne était fixé à 5½ heures, mais les autocars ne furent prêts qu'à 6.15 heures. Ces trois quarts d'heure de retard furent le commencement d'une série de mésaventures qui devaient gâter notre pèlerinage.

Dès 7 heures, à peine sortis de la *Porte Saint-Larentino*, nous enregistrons déjà une première panne ; à 8 heures, seconde panne. A 9 heures, nous apercevons la petite ville de *Bibiena*, traversons plus loin le pont

Corsalone et suivons à travers champs et bois le chemin qui cotoie le torrent lorsqu'une nouvelle panne vint mettre un terme à notre patience. Nous descendons de voiture, et comme à cette heure avancée, la faim commençait à nous aiguillonner, nous nous répandons dans les champs pour cueillir, bien maigre pitance, des mûres. Bientôt une automobile vient qui emmène le groupe des dames et va les déposer à dix kilomètres de l'Alverne.

En petits groupes, quelques-uns à dos d'âne, d'autres en char-à-bœufs, d'autres à pied, nos pèlerins parviennent à la *Beccia* (hôtellerie pour les dames), non sans avoir demandé à la *Madonna Del Buio* un peu de courage et de fraîcheur.

Quoique bien essoufflés encore, ils continuent cependant l'ascension de la voie abrupte et s'arrêtent sur le seuil de la " *Chapelle des Oiseaux* ", sise au détour de l'âpre montée, toute pavée de pierres, chaudes à cette heure de midi, comme celles d'un four.

La *Cappellina* est close, et par une grille pratiquée dans la porte, on voit à peu près comme si l'on ne voyait rien, devinant à peine et saluant de confiance la statue de saint François que l'on nous dit se trouver sur l'autel. C'est si bon de respirer un peu ici ! en se rappelant qu'en 1214 (ou en 1215) saint François et deux compagnons arrivant d'Assise par Chuisi, les serviteurs de son ami, le comte Orlando, le donateur de la montagne, s'étaient réunis aux Frères pour monter la *Verna*. Or, parvenus à ce même endroit et sans doute essoufflés comme nos pèlerins d'aujourd'hui, le *Poverello*

et ses compagnons s'arrêtèrent aussi. Et voilà que des bois environnants arrivent des volées d'oiseaux de toutes sortes qui entourent le Saint, se posent sur ses épaules, sur ses genoux, à ses pieds, et chantent... chantent... Dans ce salut amical de ses *frères mineurs*, les oiseaux, François, émerveillé, crut voir une manifestation de la volonté de Dieu qui les voulait, lui et ses Frères, établis sur cette montagne. Et il en fut ainsi, pour la plus grande gloire de Dieu et de son héraut d'amour: François d'Assise.

Nos pèlerins ont repris leur marche pénible. Oh ! cette ascension de l'Alverne ! ne fut-elle pas pour tous, avec ses chutes répétées, la sueur des fronts et les meurtrissures des pieds, une véritable montée du Calvaire ?

La générosité ne manque certes pas ! Nos pèlerins lèvent les yeux vers le sommet du mont. Un Père et des compagnons alertes, sont déjà rendus à la porte du couvent, qui rappelle l'entrée des castels féodaux du moyen-âge. On reprend courage pourtant, car cette grande porte dont l'arc irrégulier est assis sur des masses granitiques, semble ouverte toute grande pour les recevoir et pleine d'une ombre prometteuse de repos.

Quelques minutes suffisent pour gravir cette dernière rampe plus raide que toutes les autres, et nos pauvres voyageurs, exténués, tombent de lassitude sur les bancs de pierre de l'entrée. De gros soupirs s'échappent de toutes les poitrines : nous sommes rendus, enfin !

Des pèlerins plus courageux, ou plus forts, avaient pu demeurer à jeun jusque là; il était plus de midi, et l'on était en route depuis 5½ heures a. m. ! Il y avait

A LA MÉMOIRE DU R. P. PIERRE, O. F. M.



Se souvenant de leur compatriote, mort à l'étranger, les pèlerins canadiens, lors de leur passage à Florence en 1921, firent élever au cimetière Trespiano, VII° quadrato, 39-104, un magnifique monument en granit afin de rappeler aux générations futures l'endroit où dort son dernier sommeil le R. P. Pierre Gauthier, O. F. M., de Lachine, près Montréal, Canada.

en cela, on en conviendra un peu... beaucoup d'héroïsme. Aussi les conduisit-on sans retard, ces pèlerins, à la mode antique, à l'église majeure où la sainte communion leur fut distribuée. Nul doute que le Seigneur leur accorda des grâces de choix pour les récompenser d'une telle générosité.

Quant aux autres personnes, si leurs jambes réclamaient impérieusement le repos, leurs yeux étaient mieux disposés que jamais à ne laisser rien perdre des beautés à admirer. Aussi eut-on vite inspecté du regard les alentours. Devant soi, le portique de la *Chiesina*, l'église primitive de l'Alverne ; à droite, trois portes : celle du milieu s'ouvre sur un escalier qui conduit à l'hospitalité des étrangers, où les Frères nous servent gracieusement un copieux et frugal repas. Dans tous les pays, on est généralement d'avis que la charité a du bon. Celle que l'on pratique à la montagne sainte, bien franciscaine celle-là, est tout simplement exquise.

Mais le temps dont nous disposons est bien court, le repos est abrégé pour pouvoir suivre l'aimable Père Bernardin, religieux français, qui nous sert de guide.

"A tout Seigneur, tout honneur", dit l'ancien proverbe. Aussi, nos pèlerins commencèrent-ils leur visite par la *Chiesina* (la petite église), élevée sur le lieu même où le 7 septembre 1214 (ou 1215), la Vierge Marie apparut à saint François et daigna lui demander l'érection de cette chapelle en son honneur. Deux ans après, grâce aux largesses du comte Orlando, le petit temple était terminé. Entre 1250 et 1260, la partie extérieure à la grille en fer forgé, fut bâtie pour la com-

modité des pèlerins. Depuis, trois gardiens tentèrent successivement d'agrandir la *Chiesina* ; ils moururent tous trois, nous assure-t-on, d'une manière étrange. Evidemment, la Sainte Vierge voulait et veut encore la petite chapelle telle que l'éleva saint François.

Nous remarquons le retable du maître-autel, une *Assomption* ou *Madone à la Ceinture*, terre cuite des *Delle Robbia*, œuvres dont l'Alverne est si riche. C'est une superbe pièce d'art, en bleu et blanc du plus gracieux effet. D'autres tables coloriées, des mêmes auteurs ou de leur école, se voient sur les murs ainsi que deux toiles commémoratives. Et l'on se souvient que dans cette humble chapelle François avait coutume de prier, de réciter le saint Office, d'assister à la messe du Frère Léon, *la Pecorella di Dio*. Et c'est encore là qu'il revint le matin qui suivit la stigmatisation pour commencer une action de grâces qui devait durer toute sa vie. Avec quel respect, avec quelle ferveur nos pèlerins prient ; et quelle moisson de souvenirs pieux ils en rapportent.

En sortant de la *Chiesina*, nous montons à ciel ouvert, et par une pente douce, à la *Piazzale*, grande place qu'entoure un mur à hauteur d'appui. La vue dont on y jouit est admirable. Dans le paysage accidenté qui se déroule en contre-bas, à perte de vue, on nous fait remarquer les ruines du château du comte Orlando. Ce sont des restes majestueux d'une forteresse imprenable, demeure de ce généreux donateur de l'Alverne, dont le corps repose, dans l'habit de tertiaire, sous le pavé de la *Chiesina*. En tournant le

dos au mur de ceinture, nous avons devant nous, tout à droite, l'hôtellerie ; plus près, la citerne avec sa margelle usée et sa couverture de tuiles d'où pend une frange de ferrailles. En face, dans le milieu de la place, le groupe en bronze : *saint François et les tourterelles*, (sculpteur Rossignoli), avec sa grille en fer forgé, (dessin du même artiste), un chef-d'œuvre de symbolisme et d'élégance.

A gauche, en longeant le mur d'appui, on arrive à la petite chapelle *Saint-Pascal*, sans architecture et sans autre beauté. Un peu plus loin, celle de *Saint-Pierre d'Alcantara*, sœur de la première par l'intérêt de ses souvenirs.

Nous sommes alors parvenus en face de *l'Eglise Majeure* ; elle est précédée d'un portique aussi vaste que lourd. Parmi les plaques de marbre incrustées sur les arcades, nous remarquons celle qui indique le niveau de l'Alverne au-dessus de la Méditerranée : 1110m. 89 indique le marbre ; 1128m. et encore... rectifie le Père Bernardin.

Nous entrons dans l'église. Elle n'a rien de remarquable quant au style. Les tables robbianes, qui y sont au nombre de quatre et même de six, si l'on compte les deux saints dans les niches, en sont la plus précieuse richesse : *Notre-Dame du Refuge ; l'Ascension ; l'Annonciation* et la *Naissance de Notre-Seigneur*. Ce sont des pièces très remarquables et très remarquées par les connaisseurs. L'œil le moins averti en garde longtemps le souvenir et même la vision.

Sous le maître-autel (en marbre de couleur et lourd

à plaisir) on conserve le corps du bienheureux Jean de Fermo, plus connu sous le nom de Jean de l'Alverne. Dans la *chapelle des Reliques*, repose également le corps de saint Pontien, martyr. Dans un autre oratoire, adjoint à la sacristie, on nous montre des reliques de saint François : une tasse de bois ayant servi au saint ; un verre dans lequel il aurait bu chez le comte Orlando; un morceau de drap blanc teinté du sang qui coulait du côté stigmatisé du crucifié de l'Alverne, sang qui nous apparaît, après sept siècles, encore vermeil et que nos pèlerins vénèrent avec une piété toute filiale.

Nous quittons l'église pour entrer dans le grand cloître extérieur (orné de fresques représentant la vie de saint François) qui nous conduit à la *Chapelle des Stigmates*. On y voit, en passant, la chapelle dite *de la Mère Affligée* ; elle n'a rien de remarquable. Plus loin, la chapelle de Saint-Antoine, abbé, (dite chapelle Orsini) renferme une reproduction de l'édicule du Saint Sépulcre, à Jérusalem. Vers le milieu du déambulatoire, une plaque attire l'attention, on y lit: *Letto di San Francesco,* lit de saint François. Une porte garnie de clous est ouverte. On descend d'abord cinq marches ; on tourne à droite et dans une caverne sombre et basse, on s'enfonce ; encore seize marches et l'on arrive dans une grotte de dix pieds de superficie, noire, froide, affreuse à souhait... Une énorme pierre s'avance, en forme de baldaquin, sur une autre pierre qui est *le lit de saint François,* recouvert maintenant d'une grille de fer. Il y a loin des confortables chambres d'hôtel et des luxueuses cabines des

Empress à ce lit terrible qui a une pierre pour unique oreiller. Par dévotion, des pèlerins voulurent s'étendre sur ce lit, dont Dieu se servit jadis pour opérer ici des miracles. A droite du lit, au fond d'un abîme, glisse une lueur du jour venant de la déchirure du *Sasso Spicco* que nous verrons plus tard. A gauche, deux ouvertures aspirent l'air de la montagne, et permirent autrefois à *Frère Faucon* de se faire entendre lorsque, à l'heure des *Laudes*, il venait réveiller saint François, moins souvent endormi que déjà en prière.

Un soupir de soulagement accueille la lumière du jour lorsque nos pèlerins débouchent sous le cloître. Ils passent devant la porte, toujours close, du *Domitorio*, l'ermitage où vivent encore de nos jours les moines chargés du service religieux au sanctuaire des Stigmates. On arrive enfin à l'escalier surmonté d'un tableau de la *Madonna Della Scala*, qui conduit à cette chapelle. Il y a pourtant beaucoup à voir avant d'y arriver. Sur le palier, la chapelle Saint-Sébastien, qui sert de caveau mortuaire, nous arrête. Par le côté de l'évangile on descend à une terrasse posée à cent vingt-cinq pieds au-dessus du sol ; on nomme cet endroit *le précipice*, et voici pourquoi. Saint François que ravissaient les spectacles de la nature, aimait, aux heures de sa prière, à se réfugier sur cette terrasse d'où le panorama apparaît splendide... Or, un jour, pendant que de la contemplation des choses d'ici-bas il s'élevait à celle des choses du ciel, le démon se rue impétueusement sur lui et veut le précipiter dans le vide. Mais François invoque le Très-Haut, et se cramponne aux

rochers, lesquels, comme s'ils eussent été de cire molle, le dérobèrent à l'assaut diabolique et gardent encore de nos jours l'empreinte de son corps et jusqu'à la marque de ses doigts.

Tout près de là, on trouve l'*oratoire de Saint-Antoine*. C'est après le chapitre général de 1230 que le saint monta à l'Alverne. Telle était déjà alors sa réputation de sainteté, que les religieux voulurent lui donner la deuxième cellule de saint François (que nous verrons plus loin). Saint Antoine s'y refusa humblement ; et les frères lui préparèrent une cellule de branches et de torchis, en contre-bas. C'est sur ce lieu que fut bâtie la chapelle que nous voyons aujourd'hui.

Nous passons par un escalier qui nous conduit à *la chapelle de la Croix*, édifiée sur l'endroit qu'occupa la *deuxième cellule de saint François* alors qu'en 1224 il vint à l'Alverne pour le carême de l'Assomption. On y vénère trois reliques du séraphique Père, conservées dans le gradin du petit autel, surmonté par l'impressionnante statue de *saint François au Faucon*. Ce sont : une discipline de fer à cinq chaînettes terminées par des étoiles pointues ; la moitié d'un bâton de voyage ; le bout de l'une de ses cordes.

Comme antichambre à la *chapelle des Stigmates*, se trouve une petite sacristie. En face de la porte et à gauche de celle de la chapelle, on descend un escalier, très bas de voûte, qui conduit, par un très étroit couloir, à l'*oratoire de Saint-Bonaventure*, à lui dédié l'année de sa canonisation, 1482. Le Docteur séraphique n'y habita pas. Il vint à l'Alverne en 1260 et y composa

son célèbre traité : *Itinéraire de l'Ame à Dieu.* L'autel de cet oratoire est au-dessous de l'endroit précis où s'opéra la stigmatisation.

Nous voici enfin rendus à l'églisette bâtie sur le lieu consacré par le martyre d'amour de François.

En 1224, cet endroit découvert surplombait l'abîme plein de solitude et d'effroi... La sévère beauté de ce lieu désert avait charmé François et c'est ainsi qu'il devint le théâtre de cette scène admirable que nous ne relaterons pas ici, puisque tout le monde la connaît.

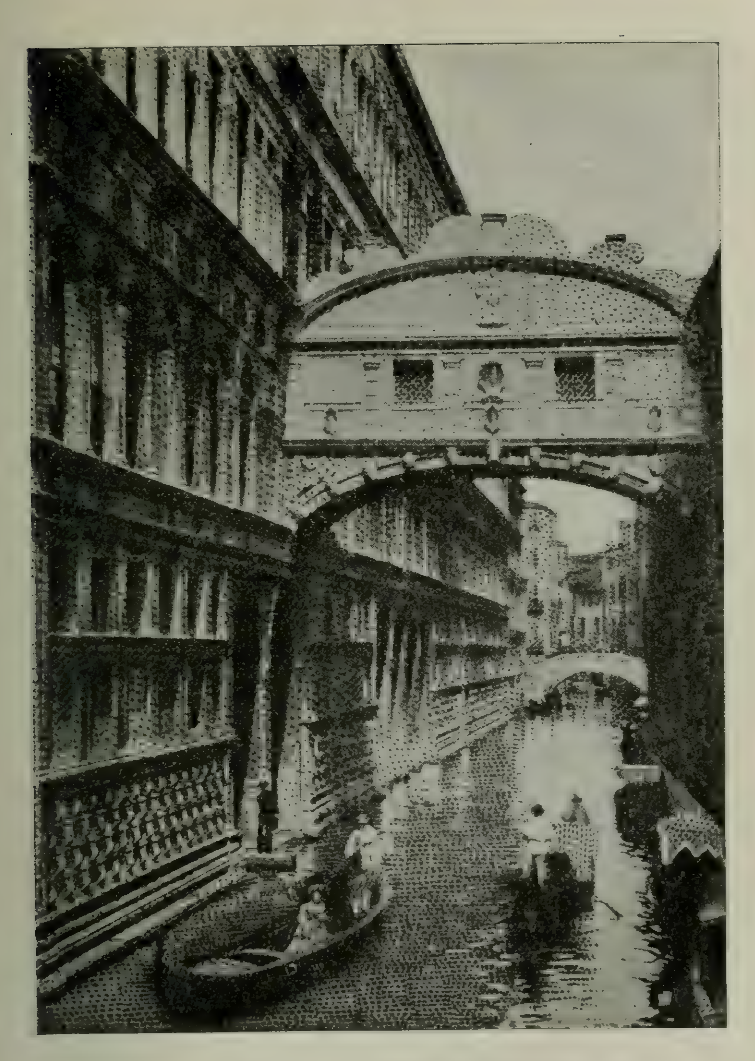
Avant de quitter l'Alverne, le 30 septembre 1224, Frère Léon, la *Petite Brebis du bon Dieu*, avait eu soin d'indiquer ce lieu béni aux frères qui y demeuraient. On planta une croix, laquelle y resta jusqu'en 1263, année où fut commencée l'érection de la première chapelle. De toutes les transformations et réparations qui la firent ce qu'elle est aujourd'hui, la dernière est toute récente et ne remonte qu'à 1892.

Nous remarquons le retable de l'abside : *la Crucifixion,* terre cuite de *Della Robbia.* Un bel autel en marbre blanc, très délicat de silhouette et très soigné de forme, incrusté de losanges, de marbre rouge sanglant, qui symbolise les stigmates ; un tabernacle, petit chef-d'œuvre, dû au ciseau d'Emélie Dupré, fille du très célèbre sculpteur du même nom. Nous ne pouvons oublier de mentionner le beau travail de marquetterie des stalles, dont chaque panneau représente l'un des témoins des stigmates ; travail très artistique de l'humble convers, Frère Léonard. Ce que nous ne pouvons ne pas remarquer surtout, c'est,

devant l'autel, dans le pavé de marbre et recouvert d'une grille, le rocher de la stigmatisation, caché aux regards par un bas-relief en marbre qui le protège contre les pieuses rapines des visiteurs. Des pèlerins veulent y faire toucher au moins leur chapelet, et alors arrive l'accident prévu : le chapelet tombe dans le vide et il faut des industries pour le repêcher......

Il nous faut pourtant nous arracher d'un lieu si saint où la prière fervente monte des cœurs et des lèvres pour redire un merci au Dieu qui nous a donné François pour modèle, protecteur et père.

Nos pèlerins avaient eu à peine le temps de regagner la Piazzale, que, de l'église majeure, ils voient sortir les moines se rendant au sanctuaire en psalmodiant l'hymne *Crucis Christi mons Alvernæ.* C'est ce qu'on appelle : la procession des stigmates. Elle a lieu deux fois par jour : après les *Laudes* au milieu de la nuit, et après les *Vêpres* dans l'après-midi. Nos pèlerins n'hésitent pas une minute et retournent à la suite des religieux jusqu'à la chapelle dont on leur interdit l'entrée sans toutefois leur en défendre la vue. Après le chant du *Cœlorum candor,* ils voient deux novices à genoux, chanter : *Signasti Domine Hic servum tuum Franciscum ;* et en chantant le mot *Hic,* les novices indiquent du doigt l'endroit sacré où s'accomplit le drame divin. Et pendant que, après l'oraison de ce répons, les religieux prient en silence, nos pèlerins se hâtent de vider le couloir et le cloître pour retourner à la *Piazzale,* où le P. Bernardin les attend avec patience pour les conduire au *Sasso Spicco.*



Venise. Le Pont des Soupirs

Entre les chapelles de Saint-Pascal et de Saint-Pierre d'Alcantara, on trouve un escalier de quarante-cinq marches que l'on descend. Le *Sasso Spicco,* au nom aussi barbare que la chose, est un énorme bloc de rocher, mesurant quarante pieds de long, seize de large, trente-trois de haut, lequel demeure suspendu dans l'air à quinze pieds du sol. Il faut l'avoir vu pour se le bien imaginer. Les touristes les plus habitués à ces spectacles étranges, restent muets d'étonnement, et hésitent à marcher sous le formidable pan de roc. Sa vue remplit de stupéfaction les ingénieurs civils eux-mêmes, qui ne peuvent expliquer scientifiquement la suspension de ce rocher sur le vide. Depuis des siècles pourtant il est dans cette position, je dirais, miraculeuse. Selon une révélation de saint François lui-même, ce rocher serait ainsi disposé depuis la mort du Sauveur sur le Calvaire, alors que les pierres se fendirent et que la terre trembla. (S. MATTHIEU, 37-51.) Dans l'étroit couloir de pierre où s'encaisse l'escalier rustique, la mousse et les cyclamens fleurissent. Et l'on comprend un peu pourquoi saint François aimait ce lieu sauvage, où les fleurs ne tiennent à la terre que grâce à la lumière et à la chaleur qui leur descendent du ciel.

En remontant, nous jetons nos regards sur le caveau des moines qui se trouve en sous-sol de la chapelle de Saint-Pascal. Au sous-sol également de Saint-Pierre d'Alcantara, nous entrons à Sainte-Madeleine qui marque le lieu de la première cellule de saint François. C'est là que sur une pierre qui lui servait de table, Notre-Seigneur lui apparut et lui fit quatre promesses pour

son Ordre, dont la première est que cet Ordre subsisterait jusqu'à la fin du monde. Le Père Bernardin découvre cette pierre très bien conservée. Et nos pèlerins peuvent la vénérer à leur aise en se rappelant que saint François avait voulu qu'elle fût lavée non pas avec des larmes et des baisers comme ils le font, mais avec du vin et de l'huile comme on peut le voir dans les *Fioretti*.

Nous remontons ainsi vers l'église pour grimper, si je puis dire, à la chapelle du Bienheureux Jean de l'Alvene, qui rappelle la scène rapportée au chapitre (50e) des *Fioretti*. Un petit mur enclôt l'endroit où Notre-Seigneur se promena avec le serviteur de Dieu. L'herbe, nous dit-on, n'y pousse plus. En arrière est une autre chapelle, érigée sur la cellule de Jean de Fermo.

Des pèlerins, peu nombreux, tiennent à voir le géant de la forêt, contemporain de saint François peut-être, un hêtre qui ne mesure pas moins de sept mètres de circonférence. Moins nombreux encore sont ceux qui veulent voir le rocher du Frère Loup, devenu par la miséricorde de saint François, Frère Agnello. C'est une partie de la montagne détachée de la masse et séparée par un abîme. Au moyen d'un arbre jeté en passerelle, le fameux bandit dalmate y faisait passer ses victimes ; et c'était ensuite un jeu, pour lui, d'en obtenir les plus dures rançons en échange de la vie.

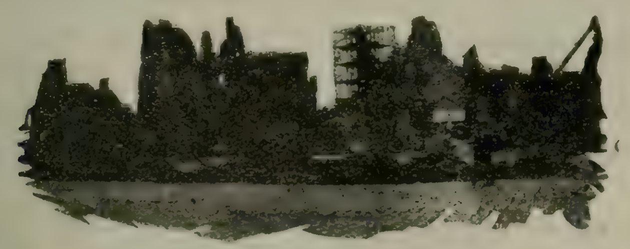
Il n'y avait presque plus personne pour atteindre à *la Penna*, cîme de la montagne sainte, où l'on se trouve à mille deux cent quatre-vingt-trois mètres d'altitude au-dessus de la Méditerranée, c'est-à-dire à l'altitude

même du Vésuve. Il y a là encore une petite chapelle close, à côté de laquelle une terrasse à balustrade de fer, d'où la vue rayonne sur les pays circonvoisins et jusqu'aux monts de la Romagne.

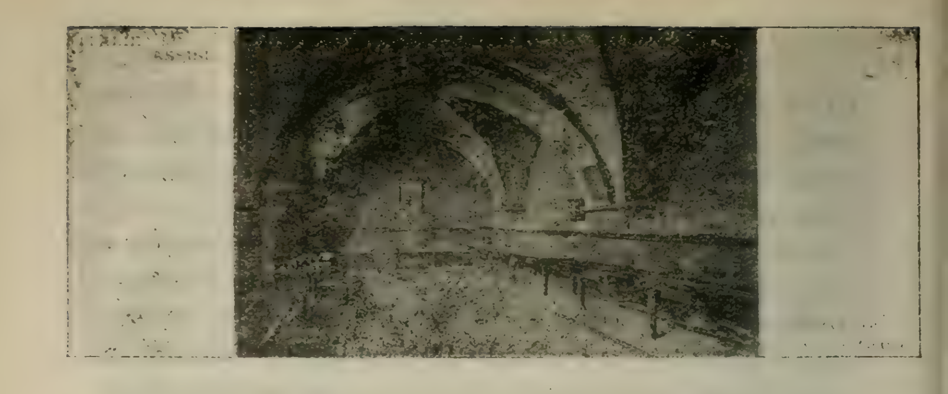
Nos pèlerins satisfaits redescendent l'Alverne par ces belles allées ombreuses pleines de solitude, émaillées de fleurs et de chants d'oiseaux. Vers 3 heures, ils sont tous réunis sur la *Piazzale* où le bon Père Bernardin nous prouve sa délicate sollicitude, en nous conviant à l'hôtellerie pour une dernière collation.

A la même heure un groupe de pèlerins qui n'avaient pu à cause de la fatigue, et bien à regret, monter à l'Alverne, quittaient *Bibiena* par la voie ferrée, et rentraient à *Arezzo*.

Quant à nous, après des adieux répétés à tout ce qui nous entoure, nous descendons à la *Beccia*. Les autos nous y reçoivent et nous partons. A *Bibiena*, une panne magistrale nous retient tant et si bien, que ce n'est qu'à 10½ heures du soir que nous nous retrouvons enfin, tous réunis à notre hôtel d'Arezzo, rompus de fatigue, mais l'âme joyeuse et le cœur content des heures inoubliables vécues sur les flancs de ce Calvaire franciscain qu'est l'Alverne.



Belgique : Ruines de Ypres.



XIX

ASSISE

Mardi, 6 septembre.



Nous quittons *Arezzo* pour *Assise.* En passant nous saluons *Cortone* où mourut en 1292 sainte Marguerite, l'illustre pénitente, qui, comme Marie Madeleine, se leva de la fange du péché pour monter au plus haut sommet de la sainteté, et dont la dépouille vénérée est préservée, ici même, de la corruption.

Le train file, et durant vingt minutes nous longeons le lac *Trasimène*, dont le nom me remet en mémoire une leçon d'histoire apprise autrefois au séminaire : la lutte tragique entre Annibal, le plus célèbre capitaine carthaginois de l'antiquité, et Flaminius, le commandant des légions romaines.

Il me semble voir ces cohortes de soldats. Je crois entendre le choc formidable de ses armées aux prises.



Florence. Grand Hôtel

J'assiste, enfin, par la pensée, à la fuite éperdue des légions flaminiennes vers le lac qui les engloutit, tandis qu'Annibal les y poursuit encore.

La vue de ce lac tranquille me rappelle cependant une figure plus douce et plus charmante que celle d'Annibal, et une lutte plus acharnée que celle qui rougit de sang ses eaux limpides. C'est la rayonnante figure de saint François mâtant sa chair par le jeûne pour réduire son corps en servitude.

François ayant été inspiré d'aller passer le carême dans une île inhabitée du lac, pria l'un de ses amis de l'y conduire. Débarqué sur la rive solitaire, saint François renvoya son conducteur en le priant instamment de ne découvrir à personne le lieu de sa retraite, et de ne revenir lui-même le chercher que le Jeudi-Saint. Demeuré seul, saint François entra dans un taillis fait de broussailles et d'arbres entrelacés de manière à former une cellule. Cet endroit lui ayant paru propre à la contemplation, il y demeura tout le carême sans prendre d'autre nourriture que la moitié de l'un des deux pains qu'il y avait apportés. Dans ce lieu où saint François avait fait une si merveilleuse abstinence, Dieu opéra dans la suite beaucoup de miracles, et les Frères y construisirent un petit couvent que l'on y voit encore.

J'en étais à ces souvenirs bien franciscains, lorsque nous arrivons dans une vallée qui me paraît plus large que les autres. " L'horizon, écrit Ozanam, y a plus d'étendue ; les montagnes environnantes dessinent des côtes plus harmonieuses, des eaux abondantes sillonnent

une terre savamment cultivée; les deux entrées de ce Paradis terrestre sont gardées par les deux villes de Pérouse au nord, et de Foligno au midi. Nous sommes dans Ombrie. Sur un plateau assez élevé, un amas de maisons : c'est Pérouse, la capitale de l'Ombrie. Nous avons cinquante minutes d'arrêt dans cette patrie de Pierre Vannucci, appelé aussi le Pérugin, le maître de Raphaël. A 3 heures notre train reprend sa course et s'arrête vers 4 heures à Notre-Dame des Anges. Nous sommes maintenant dans le pays de nos amours, dans la patrie de notre Séraphique Père saint François.

On devine facilement la joie qui déborde de nos cœurs et qui jaillit de nos yeux devant le panorama qui se déroule à nos regards. A quelques pas, au milieu des vertes prairies se dresse l'harmonieuse coupole de la basilique Notre-Dame des Anges. Là-haut baignée des reflets du soleil couchant, Assise, avec sa Rocca pour diadème, étage ses maisons grises encerclées de remparts sur le fond roussâtre du mont Subasio. A droite et à gauche, dentelée de monts bleus c'est la plaine ombrienne immense, riche et belle.

Les vers immortels de Dante célébrant la patrie de François me reviennent alors en mémoire : " Celui qui en parlera ne doit pas se contenter de dire : *Assise* ; c'est trop peu, il doit dire : *Orient.* En effet Assise est devenue par la naissance de François, cet astre nouveau qui éclaire le monde et le réchauffe de son amour, Assise est devenue un nouvel Orient d'où monte un soleil qui éclipse en splendeur et en beauté celui qui sort du Gange, le berceau de la lumière.

Pour nous, pèlerins franciscains, Assise a des promesses plus radieuses encore. Si, en escaladant les pentes abruptes de l'Alverne, nous avons goûté un peu aux souffrances du Christ et au martyre de François, en gravissant les flancs du mont Subasio et surtout en séjournant dans la cité des Miracles, nous aspirons aux joies de la transfiguration et nous pouvons ajouter que nous sommes sûrs qu'Assise sera pour nous un Thabor.

Nous prenons donc, en voiture, la grande route blanche de deux kilomètres qui nous conduit à la ville. L'allure nonchalante des petits chevaux italiens nous permet d'admirer à notre aise la beauté des sites que nous traversons.

Les souvenirs franciscains se présentent de toutes parts. A gauche du chemin, on nous fait remarquer un petit portique appelé l'*Arc de Juniper*, nom qui évoque à notre mémoire la typique naïveté de ce compagnon de saint François. Un jour, Frère Juniper, dont les *fioretti* nous vante l'art culinaire, apprend qu'un frère malade désire manger du pied de porc. Aussi charitable que simple, Juniper se met à la recherche de l'animal. La légende assure que c'est ici même qu'il bondit sur sa proie, l'arrête, lui coupe la patte, et laissant l'animal amputé crier comme vous savez, court la faire cuire pour la servir ensuite triomphalement à son frère. Par malheur, Juniper n'avait pas compté avec l'avarice et la dureté du propriétaire. Celui-ci s'emporte contre le religieux et l'accable d'injures. L'humilité de Juniper qui supporte avec un calme parfait ce flot de reproches,

eut le don d'adoucir la colère du porcher, lequel demande pardon de sa violence et s'empresse ensuite de tuer l'animal et de l'apporter tout rôti au couvent.

Non loin de ce portique se trouve l'emplacement de la *Sasa Fiumi* où s'élevait, nous dit-on, la maison paternelle des Comtes de Fiumi à laquelle appartenait la mère de sainte Claire d'Assise, la bienheureuse Hortolona.

Plus loin, à mi-chemin, nous trouvons la *Casa Gualdi* sur la façade de laquelle un bas-relief en bronze représente saint François bénissant Assise qu'il quitte pour aller mourir. Ici même, selon la légende, le cortège de frères, de soldats et de citoyens d'Assise s'arrêta. François se souleva péniblement sur sa couche et, traçant dans les airs le signe de la croix, prononça ces paroles : " Bénie sois-tu de Dieu, ville sainte, parce que beaucoup d'âmes seront sauvées par toi ; qu'en toi habiteront beaucoup de serviteurs de Dieu qui le glorifieront en vérité, et que beaucoup des tiens seront élus pour le royaume de la vie éternelle. "

Au pied du chemin en lacet qui conduit à la porte de la ville, une petite chapelle avec une Madone peinte, devant laquelle une lampe brûle, nous révèle la dévotion pour la Vierge tant aimée de saint François.

Nous franchissons la porte *San Pietro* et arrivons enfin à l'hôtel Windsor, situé à deux pas du *Sacro Convento*, sur les remparts mêmes.

Mercredi, 7 septembre.

Mercredi matin, dès 6 heures, nos cochers attendent.

Assise. Eglise Saint-François

Ils nous ramènent en pèlerinage à la Portioncule.

Les grandes portes de la basilique franchies, une indéfinissable émotion s'empare de notre âme ; émotion créée par l'impression de respect mêlé d'admiration que provoquent la beauté et la sainteté du lieu ; d'admiration d'abord à la vue de cette majestueuse église aux proportions gigantesques et harmonieuses ; puis de respect pour l'humble chapelle de Notre-Dame des Anges conservée comme un reliquaire précieux sous la coupole de la *Vignola*.

Depuis si longtemps nous connaissons cette chapelle pour en avoir entendu parler ! Nous l'avons enfin sous les yeux. *Deo Gratias !*

Faut-il en rappeler la légende ? On se rappelle que des pèlerins, venus ici de Jérusalem, en 352, élevèrent ce modeste sanctuaire pour y conserver une relique du tombeau de la Sainte Vierge qu'ils y apportaient. On sait aussi que François, maltraité et chassé de la maison paternelle par son père, vint se réfugier ici, sous l'œil maternel de sa Mère du Ciel. Qui ne se rappelle encore le fameux chapitre des Nattes qui, dès le début de l'Ordre franciscain, réunit autour de cette chapelle plus de cinq mille frères. En repassant dans notre mémoire ces souvenirs, nous pénétrons dans l'étroite enceinte obscurcie par les siècles de vieillesse et la fumée des cierges. La messe du pèlerinage y fut célébrée par le R. P. Pennafort, au cours de laquelle le chant des cantiques alterna avec la méditation et la prière. Ce fut une heure délicieuse entre toutes.

A l'issue de la messe, le R. P. Thaddée, religieux

français, résidant à Notre-Dame des Anges, nous adresse une parole de bienvenue. Dans une allocution remarquable pour le fond et la forme, l'éloquent prédicateur retraça brièvement l'historique du monument et celle de l'Indulgence du Grand Pardon. Saint François répandait tout près du sanctuaire d'abondantes larmes sur l'aveuglement et l'ingratitude des pécheurs, lorsqu'un ange lui apparut et lui dit : " François, va à l'église où Jésus et Marie t'appellent. " Le Saint se rend aussitôt vers le Sauveur et sa Sainte Mère qui l'attendent ici même, au sein d'une lumière éblouissante. François se prosterne et Jésus lui dit : " Demande-moi la faveur que tu désires pour la gloire de mon nom. " Et le Saint de demander aussitôt la " précieuse Indulgence dite de la Portioncule," faveur qui, accordée par le Christ lui-même, fut ratifiée par son Vicaire sur la terre, le Pape Honorius III.

Le Révérend Père nous rappelle encore que, peu après, François priait pour obtenir que le Ciel lui révélât le jour le plus propice pour le gain de cette indulgence; or comme il prolongeait sa prière bien avant dans la nuit, voici que le démon lui suggère de modérer ses pénitences et ses veilles. Le Saint reconnaît le tentateur et aussitôt, sans pitié pour son corps, il se dépouille de sa tunique et se roule dans un buisson d'épines. Le démon vaincu s'enfuit. Une vive lumière illumine alors tout le bosquet et François, à la lueur de cette clarté mystérieuse, aperçoit, ô prodige ! un champ de roses rouges et blanches : Les épines avaient disparu pour faire place à ces fleurs fraîchement écloses. Inspiré d'En-Haut, saint

François cueille douze roses : six rouges et six blanches que, le jour suivant, il porte au Souverain Pontife. Le pape émerveillé reconnaît là le doigt de Dieu. Il confirme l'Indulgence et en fixe le gain au 2 août, fête de saint Pierre-aux-liens.

Dans la péroraison de son discours, le Révérend Père nous rappelle la joie de saint François annonçant l'heureuse nouvelle aux peuples d'Assise et des environs, et nous invite à profiter des quelques instants qui nous sont donnés pour bénéficier de cette précieuse indulgence.

A la Bénédiction du Très Saint Sacrement qui suivit, nos pèlerins chantèrent des motets de circonstance que le R. Père organiste du sanctuaire voulut bien nous faire l'honneur d'accompagner à l'orgue.

Une cérémonie de vêture dans le Tiers-Ordre vint clore ce premier exercice de notre pèlerinage. En effet, plusieurs nous avaient manifesté le désir de devenir tertiaires et de revêtir les livrées de la pénitence ici-même, dans la chapelle de la Portioncule. Leur pieux désir fut exaucé et le R. P. Commissaire du Tiers-Ordre présida cette cérémonie.

Après quelques minutes prises pour le déjeuner, nous suivons le R. P. Thaddée qui veut bien nous servir de guide dans la visite de la basilique et même de la ville d'Assise.

En repassant devant la chapelle de la Portioncule, nous remarquons au-dessous de la fresque d'Overbeck, qui orne la façade, des tables de marbres où est gravée la concession de la célèbre indulgence. Sur le mur latéral de la chapelle, une très modeste pierre tumulaire

fut incrustée par l'ordre de saint François pour marquer l'endroit de la sépulture de son cher frère et compagnon, Pierre de Catane. On sait qu'après sa mort, ce saint frère opérait tant de miracles et attirait tant de pèlerins à son tombeau que François craignant que cette affluence de peuples ne troublât la tranquilité de sa communauté, défendit à Pierre de Catane de faire des miracles. Après sa mort comme pendant sa vie Pierre obéit. Il ne se fit plus de prodiges et sa tombe fut, dès lors, moins fréquentée.

Derrière l'une des colonnes qui soutiennent la coupole, à droite, on nous fait visiter l'infirmerie où saint François voulut mourir ; elle est convertie en chapelle. La très belle statue du Saint, par *Delle Robbia*, serait la parfaite ressemblance du *Poverello*.

Après avoir visité les chapelles latérales nombreuses et richement ornées, nous traversons la sacristie pour aller à la chapelle des Roses. Notre guide nous arrête en passant dans le petit cloître pour nous montrer, derrière la grille d'un jardinet, de frêles arbustes, de trois pieds de hauteur, aux feuilles portant des taches rouges qui ressemblent à des gouttelettes de sang. C'est le *Roseto*, jardin légendaire où saint François s'est roulé sur les épines d'alors qui firent place à des roses. Ces rosiers ne portent pas de fleurs puisque la saison des roses, à Assise, est ce mois de mai, dont on peut dire là-bas plus véridiquement qu'on le chante ici, que " *C'est le mois le plus beau.* "

La chapelle des roses où nous arrivons n'est autre chose que l'antique cellule habitée par saint François

pendant le fameux chapitre des Nattes, si célèbre dans l'histoire franciscaine. Cette hutte primitive fut d'abord transformée puis surmontée d'un petit oratoire. Saint Bernardin de Sienne l'agrandit plus tard et la fit décorer de fresques parmi lesquelles on remarque surtout celle, unique en son genre et précieuse entre toutes, qui représente les premiers compagnons de saint François, et qui, hélas ! s'efface.

En retournant à la sacristie nous admirons la statue moderne en bronze de *saint François et la Brebis ;* en face, un figuier qui rappelle celui où la cigale qui chantait avec François venait se poser.

A la sacristie nos pèlerins s'arrêtent pour se procurer des souvenirs de la Portioncule, en particulier des feuilles de ce rosier miraculeux de saint François.

Plusieurs d'entre eux avaient fait le sacrifice de la promenade que nous venons de décrire pour pouvoir multiplier leurs visites indulgenciées à la Portioncule. Pendant qu'un groupe faisait ses achats, les autres pèlerins se hâtaient d'employer leurs derniers moments en des visites nombreuses à la petite chapelle. Et le spectacle était réellement édifiant.

Les voitures nous attendent pour nous conduire à *Rivo-Torto.* Nous voyons un fac-similé de seize antiques cabanes occupées par saint François et ses compagnons et d'où ils furent chassés par un paysan qui y fit entrer son âne. C'est le seul souvenir intéressant qui se rattache à ce sanctuaire d'ailleurs tout moderne.

Nous reprenons le chemin d'Assise où dans l'après-

midi nous commençons notre visite de la ville par le tombeau de saint François.

Les grosses portes en chêne sculpté de la basilique de saint François, fermées depuis le midi, s'ouvrent, et sur l'invitation de l'un des Pères Conventuels préposés à la garde du sanctuaire, nous franchissons le seuil de l'église inférieure. A l'entrée de la nef centrale qui s'ouvre à notre gauche, d'un seul coup d'œil nous embrassons la profonde perspective de la très sombre église. Grâce aux quelques filets de lumière qui pénètrent difficilement par les baies des chapelles latérales, nous distinguons au-dessus de l'autel papal sur les voûtes romanes, divisées en quatre compartiments triangulaires, les superbes fresques de *Giotto.*

L'artiste y représente en quatre scènes émouvantes les trois vertus de religion et, comme effet, la glorification de saint François. La chasteté est personnifiée par un ange enfermé dans une haute tour crénelée au sommet de laquelle flotte un drapeau. L'obéissance revêt aussi la forme d'un ange aux ailes déployées qui vole vers François. Le Saint l'embrasse et reçoit un joug que sa ferveur lui rendra doux et léger. Sous la forme d'un mendiant émacié et couvert d'un misérable vêtement, l'ange de la pauvreté s'avance sur un chemin pierreux, couvert de ronces. Enfin dans la quatrième fresque François apparaît, jeune, beau, radieux, vêtu d'une dalmatique d'or et assis sur un trône splendide. Des anges l'entourent, chantent, sèment des fleurs et jouent de la musique : c'est la Glorification. Nous nous arrachons à l'admiration de ces chefs-d'œuvre,

pour nous diriger vers l'escalier de la crypte. Nous y descendons toujours conduits par notre intéressant cicerone dont le premier soin est de faire de la lumière. Nous nous trouvons dans un passage embarrassé de prie-Dieu épars, selon la coutume italienne, et à travers lesquels il nous faut marcher en zig-zag vers un monument qui a la forme d'un immense pilier carré soutenant la voûte. Quelques pas encore et nous rentrons dans une rotonde, ou mieux dans une croix grecque au pourtour de marbre, où s'adossent quelques autels.

Un bloc de maçonnerie, recouvert d'une belle grille en bronze occupe le centre. Il renferme la tombe primitive où reposent les restes de saint François. Nos regards attentifs distinguent en effet un sarcophage. C'est ici que frère Elie fit inhumer secrètement le saint Patriarche, sur cette colline appelée alors colline d'enfer. Pendant six cents ans les fils du *Poverello* d'Assise ignorèrent ce lieu de sépulture de leur Père. En 1818, après de rudes travaux, on découvrit enfin le cercueil de pierre que l'on ouvrit pour reconnaître légalement l'authenticité des reliques, et que l'on referma ensuite et qui contient encore les ossements intacts du Saint. On sait, en effet, que les reliques de saint François ne sont toujours que des parcelles d'objets lui ayanta ppartenus et jamais de ses ossements.

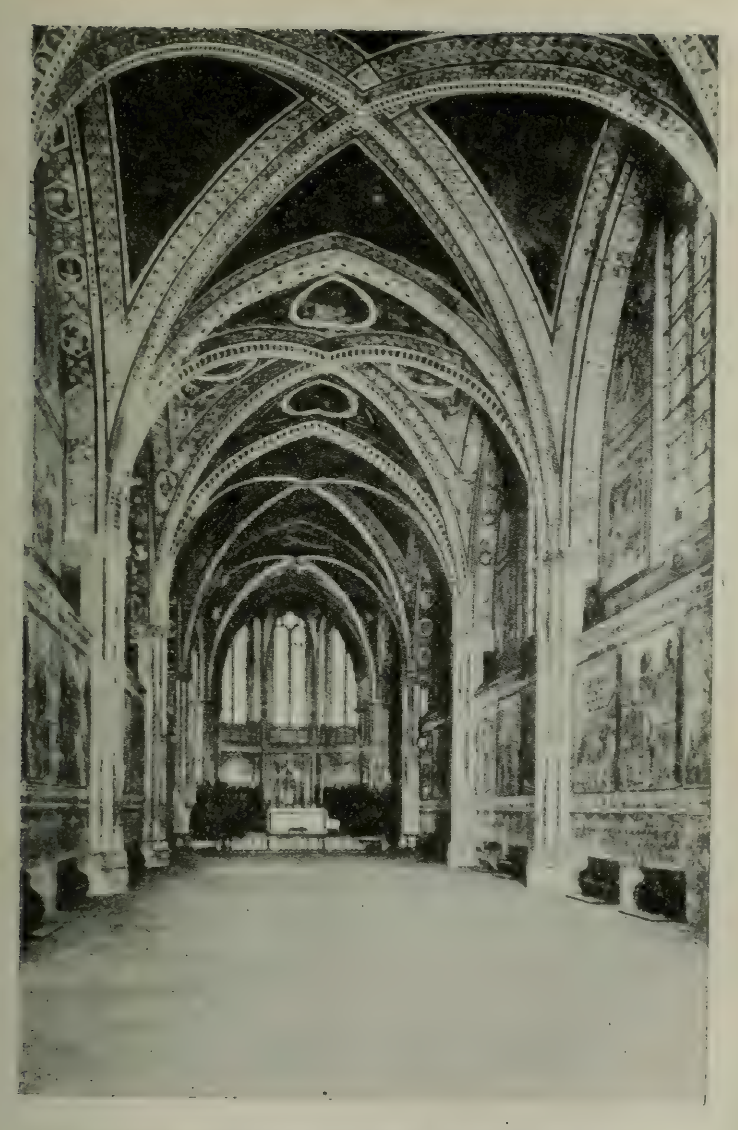
Nous nous prosternons et prions devant ces restes vénérés de notre Père. Notre prière est nécessairement courte, il est vrai, mais nous promettons de prier longtemps et avec plus de ferveur encore demain, car nous aurons le bonheur d'entendre la sainte messe du pèle-

rinage sur le tombeau glorieux du Crucifié de l'Alverne.

Entre autres reliques que nous vénérons dans le trésor de la basilique, à la sacristie, mentionnons les riches étoffes que Sœur Jacqueline de Settesoli apporta de Rome pour l'ensevelissement de son Père spirituel ; puis, la tunique du Séraphique Patriarche, tissée, par la même noble dame romaine, avec la laine du petit agneau que lui avait donné le Saint. Enfin *la Bénédiction de saint François,* tracée de sa main stigmatisée sur un parchemin que le temps n'a guère respecté. On se rappelle qu'au mont Alverne, François avait le Frère Léon pour compagnon et confesseur.

Or un jour qu'il était assailli par une tentation, Frère Léon se disait en lui-même : " Si je pouvais avoir un mot, une ligne tracée de la main de ce saint homme, j'ai foi que ma tentation disparaîtrait. " Connaissant par une révélation le désir de son disciple, François l'appelle et lui dit : "Chère petite brebis du bon Dieu, apporte-moi l'écritoire, j'y veux tracer des paroles saintes." Frère Léon obéit. Et François écrivit une formule de bénédiction dont il puisa la teneur dans nos saints Livres et qu'il contresigna du tau (T) signification de la Croix. La voici : " Que le Seigneur te bénisse et te garde ; qu'il te montre sa face et qu'il ait pitié de toi ; qu'il tourne vers toi son visage et te donne la paix ; " Que le Seigneur te bénisse Frère Léon. " A peine le Saint avait-il remis le parchemin écrit au Frère Léon que la tentation disparut.

Ce parchemin, qui porte la *Bénédiction* avec, au verso, la *Louange au Créateur,* est conservé dans un



Assise. Intérieur de L'Eglise de Saint-François

reliquaire d'argent en forme d'ostensoir. Nos pèlerins ne manquèrent pas l'occasion de se procurer des facsimilé de cette précieuse relique, que les gardiens du *Sacro Convento* offrent aux visiteurs étrangers et qui demeurent pour eux, avec une bénédiction, un précieux souvenir.

Nous montons ensuite à l'église supérieure qui présente la forme parfaite d'une croix latine. Sa nef unique, ses faisceaux de sveltes colonnes, la splendide rosace de son portail, ses verreries coloriées, ses voûtes couleur de ciel et parsemées d'étoiles, ses admirables fresques au nombre de vingt-six qui représentent la légende de saint François, peintes par le père de l'art chrétien, *Giotto*, enfin ses superbes stalles en marqueterie, dont chaque panneau reproduit l'une des gloires de l'ordre des Mineurs : tels sont les prodiges étonnants par lesquels la piété, l'art et le génie symbolisent la Glorification, l'Extase éternelle de l'humble mendiant d'Assise.

Une chose nous surprend et nous peine cependant : ce sanctuaire, unique au monde à plus d'un titre, n'est plus guère qu'un musée presque toujours désert. Le souvenir de saint François y demeure pourtant et parle encore aux yeux comme aux âmes de ses enfants.

Par la *Via Principe di Napoli*, nous nous dirigeons vers la *Piazza Vittore Emmanuelle.* A l'entrée de la place à gauche, nous saluons l'emplacement et la façade conservée de l'antique église paroissiale de *Saint-Nicolas*, où François, accompagné de Bernard de Quintavalle, vint consulter le saint Evangile pour connaître

sa vocation. Le missel ouvert par trois fois lui présente ces paroles : " Si quelqu'un veut marcher à ma suite, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix et me suive ; " (S. Marc, viii, 34). " Ne portez ni bourse, ni sac, ni souliers " (S. Luc, x, 4). " Si tu veux être parfait, va, vends ce que tu as, donne-le aux pauvres" (S. Matt. xix, 21). " Voilà notre genre de vie et notre règle, avait dit François. " Et il en fut ainsi.

La place nommée aujourd'hui *Vittore Emmanuelle*, fut maintes fois témoin des exploits mondains du jeune fils de Pierre Bernardone et de ses compagnons. Ces pavés usés, ces maisons antiques aux murs lézardés, ce portique de l'ancien temple de Minerve avec ses colonnes canelées, cette fontaine élégante et sévère avec ses eaux clapotantes ; toutes ces petites rues tortueuses qui aboutissent à la *Piazza*, ont entendu les chants joyeux, les rires fous de cette petite troupe exubérante qui passait en troublant le silence de la nuit et le sommeil des braves citoyens. Il faut bien ajouter aussi que ces rues ont été les témoins de la conversion d'un jeune *Signorini* et de son héroïque pénitence. Si elles l'ont vu couvert d'écarlate et de soie, conduisant la danse, les fêtes, les jeux, les chasses, et semant l'or et la joie à pleines mains, elles l'ont vu aussi mendier son pain de porte en porte, hué par ses propres amis, par la foule des citoyens en furie qui lui lançaient, en même temps que des pierres et de la boue, des injures, des railleries, des sarcasmes. Remplis de ces pensées, avec quelle émotion n'avons-nous pas franchi le seuil de la *Chiesa Nuova*, élevée sur la maison paternelle de François. Un

vieux frère plein de cordialité nous conduit dans la visite de ce sanctuaire. Quelle joie n'avons-nous pas éprouvée lorsque notre guide nous dit, en nous désignant le sanctuaire et le maître-autel : " A cet endroit se trouvait la chambre occupée par saint François, lorsque jeune et ardent à la poursuite de la gloire, il eut la vision du palais rempli d'armes marquées de la croix ! " Quel sentiment de tristesse n'avons-nous pas ressenti lorsque, à gauche du portail de l'église, derrière le premier pilastre, le frère nous désigna, fermé par une grille ancienne, une sorte de réduit bas et étroit, et nous dit simplement : " C'est la prison domestique où saint François fut enfermé par son père. " On se rappelle, en effet, qu'en apprenant le changement survenu dans la conduite de son fils, Pierre Bernardone s'était mis en colère. Impuissant à contenir l'émotion de son cœur aigri et la rage de son orgueil blessé, Bernardone enferma son fils dans cet obscur réduit, que nos souvenirs éclairent d'une douce vision. On sait, en effet, que Dame Pica, la mère de François, avait le cœur tendre comme toutes les mères. La situation très pénible du cher prisonnier lui brisait l'âme. En l'absence de son époux, elle n'hésita pas à braver sa colère et ouvrit le cachot pour rendre ainsi la liberté à celui qu'elle aimait plus qu'elle-même. Au centre de cette prison, une statue de saint François très jeune, à genoux, les yeux levés au ciel et les mains liées par une chaine, rappelle encore la dureté de Bernardone, la patience de François et l'amour maternel de Dame Pica, la noble Provençale.

L'histoire avait dit que François était né dans une

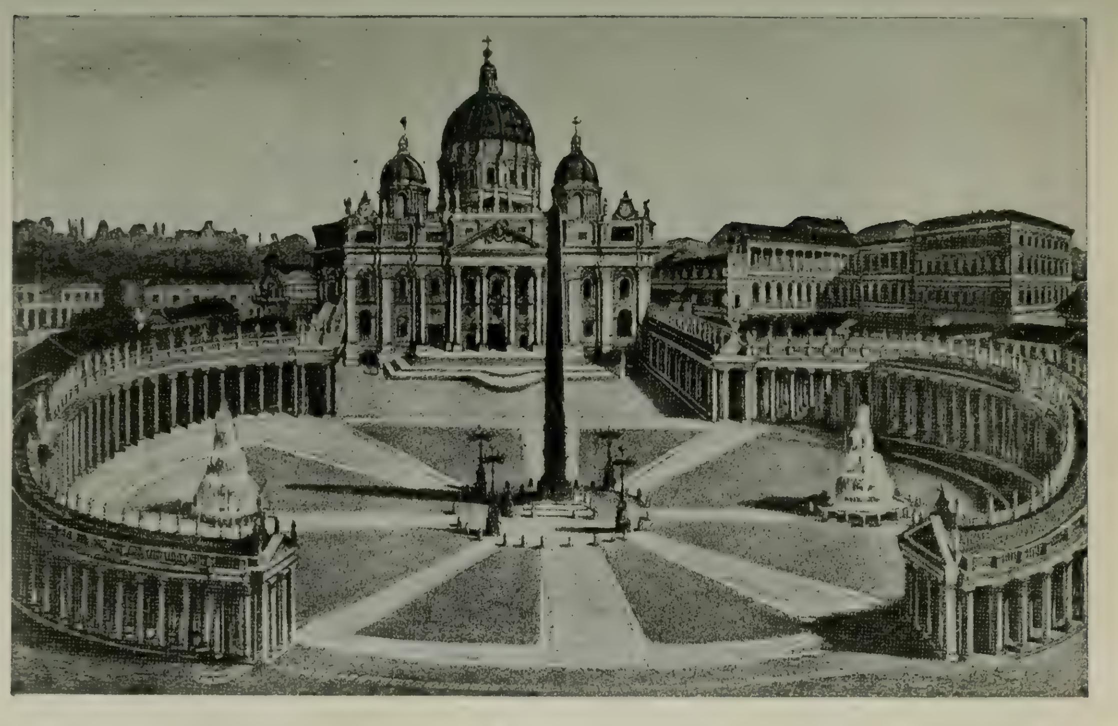
étable. Il nous tardait d'aller vénérer le lieu de sa naissance. Toujours guidés par le même frère, nous descendons à peu près cinquante pas, la *Via San Antonio*, jusqu'à une porte sur le ceintre de laquelle on lit :

> Hoc oratorium fuit bovis et asini stabulum.
> In quo natus est Franciscus mundi speculum :

" Cet oratoire fut l'étable d'un bœuf et d'un âne dans lequel naquit François, le miroir du monde. "

Dans cette chapelle appelée : *Francescuccio*, c'est-à-dire, *Pauvre petit François*, nous entrons. L'intérieur délabré et un tantinet négligé n'a rien d'artistique ni de remarquable si ce n'est une plaque murale qui porte ces mots : " *Ad imitationem Domini nostri Jesu Christi natus est seraphicus vir sanctus Franciscus:* Le séraphique François est né à l'imitation de Jésus-Christ. "

En ce lieu, où s'élevait la maison paternelle de François et ses dépendances, notre imagination nous reporte à l'époque de l'enfance, des premiers pas soutenus par la mère attentive, et de la jeunesse dorée de notre Père. Nous pouvions sans peine nous représenter aussi divers traits de sa vie, tels que la charitable réception faite par le jeune homme aux pauvres qui venaient frapper à la porte et demander du pain et des vêtements. Mais nous quittons *Chiesa Nuova* pour revenir à la grande place d'où, par la *Via Rufino*, nous montons à la cathédrale, devant laquelle s'élève une statue de saint François par Dupré. Sans trop nous attarder à admirer la façade très ancienne du dôme enrichi de sculptures symboliques et de trois magnifiques rosaces, par la



Rome. La Place Saint-Pierre.

porte latérale de droite, nous entrons à l'intérieur. Nous remarquons en entrant un fût de colonne de pierre sculptée, entourée d'une grille de fer forgé : ce sont les fonts baptismaux de saint Rufin, les mêmes où l'enfant du drapier Pierre Bernardone et de Pica de Bourlement, qui devait être saint François, reçut le saint baptême avec le nom de Jean. Une fresque moderne qui orne le monument en stuc, représente la scène : on y voit le prêtre versant l'eau régénératrice sur la tête de l'enfant tandis que l'ange suit la cérémonie des yeux. On remarque aussi au-dessus de la cuve baptismale, des médaillons représentant les personnages illustres de la ville, baptisés à ces mêmes fonts, les seuls d'Assise.

En face du baptistère, incrustée dans la muraille et protégée par une grille, une plaque de marbre porte l'empreinte de deux genoux. On nous dit que c'est l'ange venu ici pour servir de parrain à François qui laissa cette empreinte avant de remonter au Ciel.

Assise, on le voit et on le sent, ne vit que du souvenir de François. Ajoutons que le nom de sainte Claire est inséparable de celui du séraphique Patriarche en cette ville, leur commune patrie. Fille spirituelle de François, des mains duquel elle reçut le voile des vierges, Claire fonda le premier monastère des Pauvres Dames ou Clarisses d'Assise.

Avant de visiter ce monastère élevé au pied du mont *Subasio* nous voulons contempler les restes vénérés de la sainte Fondatrice. Ayant franchi les anciennes fortifications nous trouvons à notre droite en descendant,

la *Via Dono Doni* et la *Via Sermattei* qui nous conduit à l'église et au couvent des Clarisses.

L'extérieur de la basilique bâtie de pierres blanches et roses est sévère. Un portail ceintré, sans autre ornement qu'une rosace d'ailleurs remarquable, un toit aigu sans clocher : voilà tout pour la façade. Des arcs-boutants en quart de cercle appuient d'une manière très originale le mur de gauche. La seule entrée en usage se trouve entre deux de ces arches.

Avant de pénétrer dans ce sanctuaire, il est bon de nous rappeler pourquoi et comment les Pauvres Dames sont ici dans la ville d'Assise, lorsque nous savons, par l'histoire, que leur ordre eut pour berceau le petit couvent de Saint-Damien en bas de la colline.

Après la mort de sainte Claire, survenue à Saint-Damien, les autorités civiles et religieuses de la ville, ne jugeant pas la chapelle assez sûre pour préserver la vénérable dépouille des profanations alors toujours possibles, obtinrent des chanoines de Saint-Rufin, l'autorisation de transporter ces reliques dans la chapelle de l'hôpital Saint-Georges. La translation se fit solennellement le 3 octobre 1260. Les Pauvres Dames suivirent alors leur fondatrice, emportant avec elles le crucifix qui avait parlé à saint François, la grille de la communion et les restes de plusieurs religieuses, leurs sœurs, mortes en odeur de sainteté dans le cloître de Saint-Damien.

Nous entrons. Ce qui nous frappe d'abord au fond de l'abside de la chapelle, c'est un grand crucifix byzantin. On voit saint François aux pieds du Christ et,

auprès de chacune des mains, sainte Claire et la bienheureuse Benoîte qui succéda, comme abbesse, à la fondatrice. Les murailles de l'église monacale, jadis recouvertes de fresques peintes par un disciple de Giotto, furent malheureusement martelées et recouvertes de chaux sur la demande des religieuses que les visiteurs bruyants troublaient dans leur solitude. De nos jours on s'emploie à enlever ce badigeonnage et déjà l'on voit des figures nous sourir.

Au pied de l'escalier qui s'ouvre dans la nef, nous nous trouvons en face d'un élégant édicule en marbre blanc du style gothique le plus simple et le plus pur : c'est le tombeau de sainte Claire. Au centre dans une châsse de bon goût, la Sainte repose dans ses habits de moniale, couronnée de roses, un lis à la main. La religieuse sacristine qui se tient près de la grille derrière laquelle s'abrite la châsse, nous offre des images de sainte Claire et en retour, nos pèlerins sont heureux de lui remettre leurs modestes offrandes. Après une courte prière nous remontons à la chapelle des reliques où nous vénérons le Crucifix de Saint-Damien, les emplâtres et les sandales que fit sainte Claire pour protéger le côté et les pieds blessés de saint François stigmatisé, les cheveux de sainte Claire et le crâne de sa sœur, sainte Agnès.

Nous sortons de *Santa Chiara* et prenons, hors de la *Porta Nuova*, un chemin penché qui conduit à Saint-Damien. Le couvent est occupé aujourd'hui par des Pères Franciscains qui ont remplacé les Pauvres Dames pour conserver à la piété des fidèles le berceau de l'Ordre

des Clarisses, racheté à l'Italie par la pieuse générosité de Lord Ripon qui en reste le propriétaire.

Toutes les pierres de ce petit cloître, la chapelle relevée de ses ruines antiques par saint François, le monastère agrandi par ses soins vigilants en 1215 nous disent les gestes et les vertus, la vie et la mort de sainte Claire.

Sainte Claire avait reçu les livrées séraphiques des mains de François à la Portioncule. Après un court séjour chez les Bénédictines de Saint-Paul et celles de Saint-Ange (où sa sœur Agnès était allée la rejoindre) la fondatrice vint ici poser les fondements de son Ordre en 1212. C'est ici encore que des vocations nombreuses vinrent la trouver pour vivre de sa vie de solitude, de pénitence et de prière; et c'est ici toujours que, le 11 août 1258, son âme sainte s'envolait vers le patrie bienheureuse.

La chapelle voûtée, basse, sans sculpture, qui est pourtant de date postérieure, est noircie par le temps. A droite en entrant, on nous fait remarquer la fenêtre, aujourd'hui condamnée, où François revenant de Foligno, après la vente des étoffes du magasin de son Père, jeta l'argent refusé par le desservant de la chapelle. Une fresque en grande partie effacée encadre cette fenêtre: on y distingue encore, et près de François, Pierre Bernardone menaçant son fils d'un bâton. En avançant sur le même côté, nous remarquons le crucifix en bois du frère Innocent de Palerme, O. F. M. On entre ensuite dans le caveau dans lequel furent inhumées les premières Clarisses. A droite se trouve la porte



de la sacristie bâtie sur le lieu même de la cellule que sainte Claire éleva de ses mains pour recevoir saint François après sa stigmatisation ; à gauche, la porte du chœur de sainte Claire. La voûte très basse est éclairée à peine par une fenestrelle. Au pied des murs nus, sont rangées les stalles rustiques avec le pupitre portant un carton sur lequel on peut lire les noms de cinquante Clarisses qui y demeuraient alors.

Par un escalier étroit, nous montons à l'oratoire de Sainte Claire. En passant, une porte très basse nous permet d'arriver au *Jardin de la Sainte :* minuscule terrasse, d'où, entre les murs qui l'entourent, l'on ne voit que le ciel et un coin de la vallée. Nous y cueillons avec piété des fleurs que nous emporterons précieusement en souvenir. Nous entrons ensuite dans l'oratoire où, sur des fresques à demi effacées, apparaissent encore la tête de sainte Claire et des figures d'anges. A côté du pauvre petit autel on nous montre le trésor, l'ostensoir d'albâtre où se conservait le Saint Sacrement, le calice avec lequel la Sainte prenait l'ablution, le morceau de pain que l'abbesse bénit sur l'ordre du Pape, le bréviaire de sainte Claire écrit par le frère Léon, enfin la cloche qui sonna les offices de la petite communauté.

Entrons maintenant dans le *Dortoir de sainte Claire.* La fondatrice y passa de longues années malade et elle y rendit sa belle âme à Dieu.

La salle est assez spacieuse : un autel permet aux prêtres-pèlerins d'y célébrer la sainte messe. Une des fenêtres du dortoir qui s'ouvre sur la façade de l'église est signalée à notre attention. Voici pourquoi :

Du temps de sainte Claire, les Maures, s'étant répandus dans le pays ombrien, y semaient la terreur avec le brigandage. Or, une nuit, nous dit l'histoire, ces pillards tentèrent d'envahir le monastère des Pauvres Dames. Aux cris de ses filles apeurées, Claire, malade, se lève de son grabat et n'écoutant plus que sa foi, vole à la rencontre des assaillants, armée non d'une hache, mais de la custode contenant la sainte Eucharistie. Par cette fenêtre, elle présenta aux mécréants la lunule d'où s'échappait une lumière éclatante qui vint les éblouir, les renverser et les obliger à s'enfuir en désordre. Et les saintes recluses, récompensées de leur confiance en Celui qui leur avait donné l'assurance de sa protection, s'abîmèrent dans la reconnaissance envers l'Epoux divin dont la Toute-Puissance les avaitdélivrées. Nous jetons un regard en passant sur le minuscule oratoire qui fut jadis la cellule où mourut, cinquante-neuf jours après sa glorieuse sœur, sainte Agnès d'Assise.

Nous descendons au chœur de la chapelle pour nous rendre, de là, au cloître du monastère. Les monastères occupés par des Clarisses ou par des Frères Mineurs, sont toujours soumis à la clôture : nos pèlerines durent donc se contenter de regarder l'intérieur du réfectoire de sainte Claire par un guichet aménagé dans le pourtour du chœur. Les hommes ont pu jouir du privilège de pénétrer dans cette clôture et de voir de plus près, tout d'abord, au centre de la cour intérieure, au milieu des arbres et des fleurs, *Le Puits de sainte Claire* avec sa margelle de pierre usée. Ils ont pu surtout admirer à loisir le réfectoire. Ici, ce sont les mêmes murs gros-

siers et sombres; les mêmes voûtes rugueuses et basses; le même pavé de larges pierres disjointes ; les mêmes tables où mangeaient sainte Claire et ses sœurs et les mêmes bancs vermoulus qui leur servaient de sièges. La place qu'occupait sainte Claire est marquée par une double croix : l'une gravée sur la muraille et l'autre incrustée, en ivoire, sur le bout de la table latérale.

Dans cette pauvre salle mal éclairée, la puissance de Dieu rayonnait et le miracle était permanent. Ecoutez plutôt :

Grégoire IX se trouvant à Assise, en 1228, pour les solennités de la canonisation de François, ne voulut pas quitter la ville sans rendre visite aux Pauvres Dames de Saint-Damien. Claire fit dresser les tables et, peut-être n'avait-elle que cela, poser des petits pains sur chacune d'elles. Au commencement du repas, la sainte abbesse s'agenouillant devant le Pape le pria avec respect de vouloir bien bénir le modeste repas. Grégoire IX lui répondit : " Sœur Claire, je veux que tu bénisses ces pains, en faisant sur eux le signe de la sainte croix. " La Sainte s'y refusa d'abord, mais cédant à l'insistante volonté du Pape, elle obéit humblement. Le signe de la croix se grava sur chacun des pains. Nous en avons vu un morceau conservé au trésor. En souvenir de ce prodige, tous les ans, à la fête de leur sainte Mère, les Clarisses présentent des pains à la bénédiction faite avant la messe ; et ces pains sont distribués à leurs bienfaiteurs et autres personnes pieuses et amies.

Une autre fois, ce fut, dans ce même réfectoire, la multiplication de l'huile. Claire avait l'habitude de dé-

poser l'huilier vide précisément dans ce petit guichet par lequel nos pèlerines nous regardent avec tant d'envie. Un frère quêteur devait prendre ce récipient et le rapporter après l'avoir fait remplir par la charité. Or, un jour que ce frère venait, selon son habitude, chercher la jarre vide, il la trouva miraculeusement remplie.

Voilà quelques souvenirs de Saint-Damien, ce jardin fécond qui a vu croître en sagesse, en vertu et en âge, les plus saintes âmes peut-être du parterre séraphique. C'est d'abord Claire, et Agnès sa sœur; c'est Hortolana, leur mère, si bien nommée la *Jardinière ;* c'est Béatrix, sa fille cadette ; c'est Pacifique, la tante ; c'est sainte Année, la cousine; c'est sainte Christine, l'amie d'enfance ; c'est sainte Benoîte qui devait succéder à la fondatrice comme abbesse ; ce sont les saintes Bienvenue, Balbine, Clairette, et d'autres encore...

Nous quittons avec regret notre vénérable et aimable guide qui eut la générosité et la délicatesse de distribuer aux pèlerins des images-souvenirs de Saint-Damien. A regret également nous avons dit : Adieu, Saint-Damien ! nous ne te reverrons peut-être jamais...

Nous escaladons les pentes rapides du chemin qui nous ramène à Assise, et rentrons à l'hôtel en suivant les rues *Christofani, Venti Settembre* et *San Antonio.*

Pendant que le jeudi matin, 8 septembre, nos pèlerins-laïques se réunissaient autour du tombeau de saint François pour assister à la messe du pèlerinage, célébrée par M. l'abbé Dugal, nos pèlerins-prêtres se succédaient aux différents autels de l'église inférieure. Plusieur

d'entre eux cependant eurent le bonheur de célébrer, soit avant soit après l'exercice du pèlerinage, sur le tombeau de notre Séraphique Père.

Je ne saurais deviner et encore moins traduire les sentiments qui animèrent alors l'âme de nos pèlerins. S'il faut en juger par leur attention pieuse au divin sacrifice, leur profonde méditation, leurs regards fixés sur le tombeau, tout cela me révélait le bonheur intime qui inondait leur âme et qui peut-être touchait à l'extase, au ravissement.

Jeubi, 8 septembre.

Ce matin même, nous dûmes plier bagage, redescendre la sainte montagne, et courir dans la plaine. L'appel de nos guides nous invitait en effet, à aller contempler non plus seulement le Gonfalonier du Christ, mais le Christ lui-même revêtu du manteau de notre humanité, et caché dans ce tabernacle qu'est le Vatican : Le Souverain Pontife Benoît XV.

Nous partons donc pour Rome, la Ville Eternelle.

Sur la route, nos yeux se tournent encore et souvent vers Assise. Assise, patrie de notre Père bien-aimé, adieu ! Saint-Damien, porte du Ciel, adieu ! Notre-Dame des Anges, berceau de l'Ordre Séraphique, adieu ! Vos heureux souvenirs resteront à jamais profondément gravés dans nos cœurs affectueux et reconnaissants. Adieu ! Adieu ! Adieu !

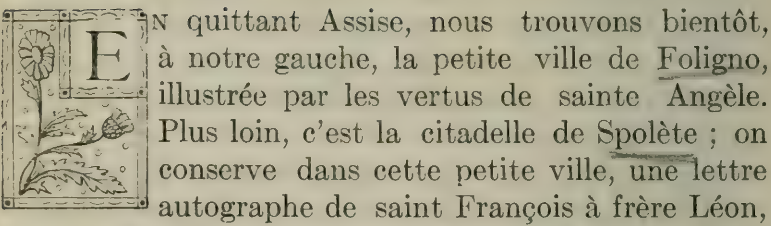


Le Pont Victor Emmanuel II

XX

ROME

Jeudi, 8 septembre.


En quittant Assise, nous trouvons bientôt, à notre gauche, la petite ville de Foligno, illustrée par les vertus de sainte Angèle. Plus loin, c'est la citadelle de Spolète ; on conserve dans cette petite ville, une lettre autographe de saint François à frère Léon, lettre qui serait maintenant la propriété d'un milliardaire américain, si la présence d'esprit du curé de la cathédrale n'avait su la retirer à temps des mains du riche et avide collectionneur. Voici maintenant Terni, Montefalco, et d'autres petites villes qui perdent de l'intérêt pour nous : nous passons sans nous y arrêter.

Le train court à travers les Apennins. Dans les plaines que nous traversons, les cultivateurs labourent encore leurs champs à la manière antique. Les trou-

peaux de bœufs et de brebis broutent paisiblement sous la garde de leurs pâtres. Le bruit de la locomotive n'effraie même pas ces hôtes des champs habitués à la solitude des ruines et au silence des tombeaux.

En même temps que cette vision fugitive des ruines gigantesques qui émergent de toute part, Pline et Virgile, l'antiquité et la mythologie, des souvenirs classiques, en foule, naissent dans ma mémoire. Mais que sont ces réminiscences profanes à côté d'autres bien plus chères qui font tressaillir mon cœur chrétien ? Je vois Pierre, le pêcheur de Galilée, traverser cette campagne, approcher comme nous de la nouvelle Jérusalem et prendre possession pour jamais de la Ville Eternelle. Or, Pierre, Vicaire de Jésus-Christ, ne meurt pas. C'est lui que nous allons voir dans la personne de Benoît XV, que l'histoire immortalisera sous le nom de *Pape de la Paix*.

Un cri retentit de toutes les bouches : Rome ! Rome ! En effet, nous apercevons, à quelques kilomètres, le dôme de Saint-Pierre, que nous perdons presque aussitôt de vue.

Le train entre lentement au cœur de la ville et s'arrête à la gare des *Termini*. Les représentants de l'*Agence Cook*, venus à notre arrivée, nous invitent à les suivre à l'hôtel *Flora*, située sur la *Via Veneto* près de la *Porta Pinciana*. D'abord les seuls voyageurs, puis d'aimables compagnons nous y rejoignent bientôt dans la personne de pèlerins irlandais que des Franciscains de leur nationalité conduisent comme nous au Congrès International du Tiers-Ordre.

Nous voici donc dans la cité vingt fois séculaire de Romulus, d'Auguste, de César et de Cicéron ! Nous voici dans la capitale du monde catholique ! Cette dernière pensée nous enivre de joie. Pendant plus d'une semaine, nous marcherons sur ce sol que foulèrent autrefois les pieds des apôtres et qu'empourpra le sang des martyrs. Rome est donc à nous pour dix jours. Aucune minute ne devait être perdue dans la visite de la Rome chrétienne, païenne et souterraine.

La basilique de Saint-Pierre sollicite avant toute chose notre attention. C'est le plus majestueux temple de l'univers.

Veudredi, 9 septembre.

Vendredi matin donc vers les 8 heures, nous partons dans la direction du Vatican. Après avoir traversé la *Piazza Del Popole* et le *Ponte Cavour*, nous longeons le Tibre aux eaux jaunes et saumâtres, le *Favus Tiber* d'*Horace*. Bientôt deux monuments sont signalés à notre attention : le château et le Pont Saint-Ange. Le *Pont Saint-Ange* bâti en travertin a cinq arches. Son parapet en balustrade sert de base à dix statues d'anges, qui portent les insignes de la Passion de Notre Seigneur. A l'entrée du Pont, celles des saints apôtres Pierre et Paul semblent garder l'Avenue qui conduit vers le Pape.

En face de ce pont, se dresse la masse énorme du *Château Saint-Ange*, tombeau de l'empereur Adrien.

Cette très vaste rotonde réunie au Vatican par une galerie aérienne servit plustard de forteresse, puis de



Rome. Le Colisée

caserne pour les garnisons romaines et aussi de prisons d'état. Ce n'est plus maintenant qu'un musée.

Nos cochers ralentirent la marche afin de nous permettre d'entendre quelques courtes explications historiques sur ces monuments de l'antique Rome guerrière et pontificale.

Un fait prodigieux valut à ce mausolée d'Adrien, le nom de *Château Saint-Ange.* Le voiçi en quelques mots. Au temps de saint Grégoire le Grand, une peste meurtrière ravageait Rome. Afin de faire cesser le fléau, le saint Pontife prescrivit une procession générale qu'il présida lui-même. Au moment où le pieux cortège défilait en vue du môle d'Adrien, une voix puissante retentit dans les airs chantant : *Regina cœli lœtare...* Les fidèles étonnés aperçurent alors au sommet de la tour un ange qui remettait son épée dans le fourreau ; on y reconnut un symbole expressif de l'apaisement de la colère de Dieu. En effet, la peste cessa ses ravages. Bientôt après, la statue d'un ange fut placée au sommet de cette tour, et la forteresse prit dès lors le nom de *Château Saint-Ange.*

En quittant le *Lungotevere,* nous nous engageons dans la très sombre ruelle nommée le *Borgo Nuovo.* Après quelques minutes passées dans cette demi-obscurité, la lumière se fait soudain vive, l'air moins rare et plus pur, et nous apercevons devant nous, irradiée de soleil, la place Saint-Pierre. Au fond, la basilique vaticane, assise dans sa majesté pontificale. A droite et à gauche, la colonnade demi-circulaire de Bernini, surmontée d'une balustrade qui supporte cent quatre-

vingt-douze statues de saints, de papes, d'évêques et de religieux. Il semble que la basilique déploie ainsi ses deux bras immenses comme pour rappeler l'amour maternel de l'église qui veut presser sur son cœur tous les peuples de l'univers.

Au milieu de la place, un obélisque en granit rose porte bien haut dans sa croix d'airain, des parcelles de la croix sanglante du Christ vainqueur. Sur l'une des faces dec e monolythe, Sixte Quint a fait graver: *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat.* On sait que, sur cette place, s'élevaient autrefois le cirque et les jardins de Néron. Cette brute impériale s'y amusait à martyriser les chrétiens en illuminant ses fêtes de flambeaux humains en guise de torches. Nos cœurs de chrétiens exultent aujourd'hui d'y voir flotter l'étendard royal de la croix du Christ. Il fait bon à nos âmes de le savoir exposé à la vénération de tous les peuples non plus sanglant et ignominieux mais radieux de toutes les clartés terrestres et célestes.

De chaque côté de l'obélisque géant, deux magnifiques fontaines lancent jour et nuit un double torrent d'eaux bleues et limpides, emblème du jaillissement éternel de la grâce divine.

Ainsi nous apparut cette place majestueuse, en cette matinée ensoleillée. N'annonce-t-elle pas glorieusement les splendeurs de la basilique vaticane ?

Un large escalier nous conduit au somptueux portique, orné à chaque extrémité des statues de Constantin et de Charlemagne. Nous nous trouvons alors devant cinq portes : celle du milieu, faite de bas-reliefs en

bronze, ne s'ouvre que devant le Pape ; celle de droite, appelée *La Porte Sainte* ou la *Porte Jubilaire*, ne s'ouvre que tous les vingt-cinq ans. Nous franchissons la troisième. Inutile de prétendre exprimer ici les sentiments qui sepressent dans nos cœurs. Sur le seuil de Saint-Pierre nos yeux se sont un instant fermés, et dans un recueillement intime, nos âmes se sont épanchées, tout entières, nos poitrines se sont dilatées, nos cœurs ont battu, de profonds soupirs se sont échappés de nos lèvres et des larmes inconscientes ont coulé doucement de nos yeux : moment divin dont on n'a jouit qu'à Saint-Pierre ; minute céleste pendant laquelle le Pape apparut à notre foi rayonnant de la gloire, non des princes, des conquérants, des puissants, des génies, qui toutes lui appartiennent, mais de la gloire impérissable, parce que surnaturelle et divine, du Vicaire de Jésus-Christ, du Père des âmes et du Dispensateur des grâces célestes. Oh ! respirer le parfum de cette atmosphère catholique, apostolique et romaine ; se sentir vivre au foyer de notre foi, de notre espérance et de notre amour, n'était-ce pas assez pour nous faire oublier les fatigues d'un long voyage et permettre à nos âmes de s'élever bien haut sur les ailes de la joie et de la reconnaissance ? Ce fut un rêve et, comme tous les rêves, il dura peu ; mais toujours sous le charme nous avançons dans la nef spacieuse de l'immense basilique, promenant nos regards étonnés et ravis sur tout ce qui nous entoure et qui nous paraît d'une beauté irréelle. C'est ainsi que nous parvenons à la *Confession*, couronnée de ses lampes ardentes comme autant d'étoiles. Là repose, sous la

coupole de Michel-Ange, comme sous un dais géant, le tombeau de l'apôtre saint Pierre. Nous tombons à genoux et avec toute notre ferveur, prions un instant.

Nous nous relevons et, au signal du gardien de la *Confession,* nous descendons, groupe par groupe, dans la crypte étincelante de marbre précieux, vers la tombe du Prince des Apôtres que nous vénérons. Une prière ardente jaillit alors de nos cœurs : Seigneur sauvez-nous des filets du péché comme vous avez sauvé Pierre des flots de la mer ; donnez-nous une foi inébranlable, un amour ardent envers Jésus-Christ et une fidélité constante envers le Sainte Eglise.

Or, je me rappelle qu'un jour François Bernardone venant d'Assise, visita, comme moi, le tombeau de l'apôtre. Il y vit des pèlerins jeter leurs offrandes et, plus généreux qu'eux tous, il y versa sa bourse. Sortant alors sous le portique de la basilique, il échangea ses riches habits contre les haillons d'un mendiant afin d'expérimenter ce que pourrait être cette vie de pauvreté qu'il se proposait déjà d'embrasser.

Je me rappelle encore qu'au début de sa vie religieuse, François revint à Rome, accompagné des Frères Massé et Egide. Avant de se présenter au Pape pour lui demander l'approbation de sa règle, il vint s'agenouiller avec ses frères devant la Confession, demandant au Seigneur de marcher sur les traces de ses apôtres dans le zèle et la pauvreté. Pendant qu'il priait avec ferveur, saint Pierre et saint Paul lui apparurent resplendissant de lumière et lui assurèrent que sa demande était ex-



Rome. Le Forum

aucée. Puis les apôtres disparurent, laissant François inondé de consolations.

A travers la grille de bronze, nous jetons un coup d'œil rapide dans les cryptes latérales où se trouve la sépulture des Papes. La statue colossale de Pie VI semble garder la Confession.

Des merveilles nous entourent de toutes parts. C'est d'abord l'autel papal à la fois si sobre et si majestueux ; puis le baldaquin en bronze aux colonnes torses que rappelle bien celui de la cathédrale de Montréal ; en arrière, l'abside s'étend, avec, au fond, la gloire de rayons qui entourent la colombe, symbole de l'Esprit-Saint, conseiller divin du Pape infaillible. En dessous, la chaire de Saint-Pierre recouverte de bronze et que soutiennent les statues colossales de quatre docteurs de l'Eglise : les saints Ambroise, Augustin, Athanase, Jean Chrysostome, qui symbolisent, ici, l'union des deux églises grecque et latine. Nous remarquons aussi avec une joie mêlée de fierté les statues de nos Pères saint Dominique et saint François dont les fils répandus par l'univers s'unissent comme des frères pour la défense, dans la vérité et la charité, de leur mère commune, la Sainte Eglise.

Nous nous trouvons bientôt devant la statue de saint Pierre. Le Prince des Apôtres, assis sur un siège antique, tient les clefs du Paradis qu'il montre de la main droite. Le bronze du pied droit est tout usé par les baisers des fidèles.

Je rappelle alors à nos pèlerins que lorsque nos évêques quittent le Canada pour venir accomplir ce qu'ils ap-

pellent leur voyage *Ad Limina,* c'est ici qu'ils viennent s'agenouiller, et prier, au seuil des saints Apôtres.

Le cadre de notre travail ne nous permet pas de décrire, non plus que d'énumérer, même brièvement, les nombreux chefs-d'œuvre que renferme Saint-Pierre ; qu'il s'agisse de la décoration des voûtes et du corps de la basilique, des reproductions en mosaïques, des tableaux de maîtres qui surmontent les autels, des monuments funéraires des papes, etc... On signale cependant la célèbre *Pieta* de Michel-Ange comme aussi (à titre d'antiquité) la colonne torse appelée la colonne de Salomon parce que, dans le temple de Salomon, la légende veut que le Seigneur se soit appuyé sur elle, alors qu'il parlait au peuple.

Revenus aux portes, c'est alors seulement que nous nous rendons compte combien nous étions dans l'illusion sur les dimensions réelles de ce temple gigantesque. Deux exemples nous en convaincront : les anges supportant les coquilles des bénitiers et qui nous apparaissent à l'entrée avec la taille des enfants, ont celle de très grands hommes. Autre preuve : les lettres d'or de l'inscription : *Tu es Petrus* qui est au pied de la coupole, nous apparaissent, d'ici, des lettres d'une grandeur ordinaire : en réalité elles mesurent six pieds.

Nous embrassons encore d'un coup d'œil l'ensemble de l'édifice dont toutes les lignes se déploient avec une simplicité grandiose. De partout nous voyons surgir tout un monde surhumain d'anges, de saints, d'apôtres, de prophètes, de papes, etc... On dirait une vision majestueuse de l'Eglise triomphante.

De la basilique de Saint-Pierre, où nous avons trouvé tout ce qui était digne de nourrir notre piété, nous passons aux musées du Vatican qui excitent surtout notre curiosité. Le palais qui les renferme, le plus vaste du monde, est lui-même une curiosité, puisqu'il contient, nous dit-on, onze mille chambres. Est-il besoin d'ajouter que nous ne les avons pas comptées ?

Par la *Via Della Sacristia* qui longe la basilique à sa gauche, puis la *Via Fundamenta* et la *Via Belvedere* nous arrivons à la porte des musées.

Il faudrait consacrer des volumes à la description même incomplète de ces musées célèbres. Ici, plus encore que dans tous les autres musées du monde, nous voyons réunis dans d'immenses galeries voûtées et dans des salles spacieuses, la série interminable des chefs-d'œuvre de tout genre. Ce sont, sans ordre, — qu'on nous le pardonne — les musées des inscriptions chrétiennes et païennes, de Chiaramonti, de Pio-Clementino, la cour de Belvedère, la salle des animaux, la galerie des statues, le cabinet des masques, la chambre des muses, la salle ronde, la salle à croix grecque, la salle des papyrus, la chambre de la Bigue, le salon des bronzes, la pinacothéque, la galerie des candélabres, la galerie des tapisseries, la galerie des cartes géographiques, la salle de l'Immaculée-Conception, les *Stanze* et les Loges de Raphaël, la bibliothèque, le musée chrétien, enfin, sans compter tout le reste, la chapelle Sixtine.

C'est ici, dans cette chapelle, que le Pape est élu, qu'il est couronné, qu'il crée les cardinaux et pontifie aux

grandes circonstances. Cette chapelle est suroutt célèbre par la fresque, d'ailleurs très connue de Michel-Ange, qui représente le Jugement dernier.

Cette page, grandiose et terrible à la fois, semble être une traduction originale du *Dies Iræ.* Elle se divise en onze groupes qui tous sont empreints d'un inexprimable effroi.

Tout en haut, deux groupes d'anges sans ailes portent les insignes de la Passion. Au-dessous, le Christ, la main levée, l'air menaçant, prononce la malédiction des réprouvés. La Vierge saisie elle-même d'effroi s'approche de son divin Fils comme pour le prier, et les saints lui présentent pour l'apaiser, sans doute, les instruments de son supplice, tandis qu'on voit des élus s'embrasser et qui semblent se féliciter d'avoir échappé à l'éternelle réprobation.

Au-dessous se déroulent trois autres groupes. Pendant que les assesseurs du Juste Juge ouvrent devant les trépassés le livre de la Loi ou de leur vie, sept anges sonnent de la trompette. On aperçoit d'un côté les réprouvés en proie au désespoir et livrés aux anges de l'abîme ; de l'âutre, des sauvés qui montent au Jugement d'un vol plus ou moins léger, selon le fardeau plus ou moins lourd de leurs négligences. Un rayon de miséricorde illumine un groupe où l'on distingue un élu tendant la main à un pécheur frémissant d'angoisse.

Les trois dernières scènes se passent sur la terre. Les morts secouent leur suaire et se revêtent de formes humaines. Dans une caverne il ne reste plus que quelques démons, désespérés de n'avoir plus personne à

Naples. Le Panorama

tourmenter. Debout sur sa barque, Caron, l'affreux nautonnier du Styx, en chasse à grands coups d'aviron les damnés tremblants que saisissent des démons griffus.

Après le dîner qui nous réunit à l'hôtel, nous nous dirigeons vers *Saint-Paul-hors-les-Murs.* Hors de la *Porte d'Ostie,* nous sommes assaillis et poursuivis par une troupe d'enfants déguenillés, presque nus qui nous crient en tendant leurs petites mains bronzées et vraiment sales: *un soldo,* un sou. Et c'est un plaisir pour nos pèlerins de leur lancer quelques sous, d'assister à un combat antique en miniature, lorsque violemment disputés et victorieusement conquis, les *soldi* deviennent le butin des juvénils vainqueurs.

Après avoir parcouru six milles en voitures, nous arrivons à la basilique la plus grande après Saint-Pierre. L'atrium entouré de colonnes nous semble négligé. La façade dorée qui regarde le Tibre est décorée de mosaïques représentant les saints apôtres Pierre et Paul, les quatre prophètes, et des sujets symboliques. L'aspect général est plus éclatant que majestueux. Par la porte latérale nous pénétrons dans la basilique qui alors seulement se révèle à nous. Nous sommes saisis d'admiration à la vue de l'ensemble. En effet, ce sont cinq nefs de cent vingt mètres de long, de vingt-trois mètres de hauteur, avec une voûte à caissons rutilante de dorures et quatre-vingts colonnes de granit du Simplon. Des médaillons couronnent les nefs, lesquels représentent, exécutés en mosaïques, les deux cent soixante-deux portraits des papes de l'Eglise universelle depuis saint Pierre jusqu'à Pie XI exclusivement. Nombreux sont

les Papes, dont le nimbe d'or nous révèle leur inscription au catalogue des saints. Radieuse couronne pour une si admirable basilique ! Toutes ces mosaïques, d'une perfection artistique rare, sont sorties des ateliers du Vatican, à l'exception de la dernière, celle de Benoît XV, qui fut exécutée à Venise. La lumière glisse comme un tapis soyeux sur le pavé en onyx que nos pieds craignent de souiller. Nous avancons vers la Confession où repose le corps de saint Paul. Au-dessus s'élève un admirable ciborium avec ses colonnes, dont quatre de porphyre et quatre d'albâtre, lesquelles se dressent sur des bases en malachite, don de Nicolas I, empereur de Russie. Cinq mots gravés ici sur la pierre résument la vie de l'apôtre : *Sanctus Paulus apostolus et martyr.* Sur la frise du ciborium on lit : *Tu es vas electionis, sancte Paule, pradicator veritatis in universo mundo.* Nous nous agenouillons et dans une prière fervente, nous demandons à l'apôtre des Gentils de nous communiquer un peu de cet amour qui lui faisait s'écrier: *Mihi vivere Christus est, et mori lucrum :* Le Christ est ma vie et la mort m'est un gain.

Par la sacristie nous arrivons au trésor. Parmi les reliques offertes à notre vénération, sont les chaînes de saint Paul que nous pouvons toucher et baiser avec respect. Nous remarquons aussi tout particulièrement une partie notable de l'avant-bras de sainte Anne, patronne de notre province de Québec. Une dernière prière nous ramène au tombeau de l'Apôtre et nous rentrons en ville.

A la *Porta San Paolo,* nous prenons la *Via Marmora,*

traversons le *Pont Supplicio* et nous nous dirigeons vers la basilique de Sainte-Cécile au Transtévère.

L'église, d'aspect vénérable, au fond de son atrium qui est presque une place, fut, nous dit-on, bâtie vers l'an 230 par le Pape Urbain I, sur l'emplacement même du palais de la famille de Sainte-Cécile. Nous allons nous agenouiller vers la belle statue de *Maderna* qui repose sur l'autel et attire nos regards dès l'entrée. Cette touchante statue représente la sainte martyre telle qu'elle fut trouvée dans son tombeau après huit cents ans de sépulture aux catacombes. Nous demandons à la petite Sainte, la patronne de l'Harmonie, d'accorder nos âmes au diapason de la sienne, de nous donner la force de confesser hautement nos croyances, et de mourir comme elle plutôt que de renier notre foi.

Dans la crypte, sous la Confession, sont conservés, avec le corps de sainte Cécile, ceux de ses convertis: saint Valérien, Tiburce et Maxime que nous vénérons, que nous prions.

Nous remontons à l'église et passons au caldarium où, comme on le sait, la sainte fut martyrisée. Nous y voyons encore les tuyaux en plomb qui y conduisaient la vapeur de l'eau. Cela nous prouve que le progrès de nos jours pourrait bien être né au siècle de sainte Cécile. Toute la petite chapelle au-dessus de ce caldarium est peinte à fresques. Sur l'autel un tableau très sombre de *Guido Reni* représente le martyre de la Sainte à laquelle il nous faut dire adieu.

Nous quittons donc Sainte-Cécile pour gravir le Janicule. Du haut de la terrasse Garibaldi, qui s'étend

auprès des remparts élevés par Urbain VIII, comme au pied de la splendide *fonte Pauline,* nous dominons la ville qui déploie à nos yeux son captivant panorama.

Notre regard embrasse d'un seul coup d'œil la ceinture des monts Albains qui entourent de loin, comme avec respect, la Ville Eternelle. Plus bas, les Castelli émaillent de leur grâce la vaste campagne, traversée par les antiques voies romaines et ornée des arcs en ruines de ces aqueducs de Claude qui ont fait dire à un poète que le peuple roi avait amené l'eau à sa ville impériale sur des arcs de triomphe. Plus près encore, les murs anciens avec les différentes portes. Enfin la ville traversée par le ruban d'or du Tibre avec ses quatorze ponts ; les nombreuses tours, clochers, campanilles et dômes ; les innombrables palais de marbre. Baignée ainsi dans la lumière de son ciel si pur et d'un soleil si radieux, la Ville Eternelle nous enchante, nous captive, et nous fait presque regretter de n'être pas citoyen romain.

Après avoir gravé son image, plus encore dans nos cœurs que dans notre imagination, nous reprenons notre promenade et, par la superbe *Via Marguarita*, le *Ponte Dei Fiorentini*, le célèbre *Corso* et les lacets de la *Place du Peuple*, nous remontons au *Pincio*.

Le Pincio, l'un des monts de l'antique Ville aux sept collines, quelle ravissante promenade ! En marge des larges avenues plantées d'arbres séculaires, ce ne sont, entre les aloès et les cactus, que lauriers, mimosas, et glycines parmi lesquels, comme des corbeilles renversées, de délicieux fouillis de toutes les roses. A côté, les riantes

eaux bleues des fontaines contrastent avec, sur leurs piédestaux, les bustes très graves des grands hommes de la patrie romaine. Et l'on comprend alors un peu que le Pincio soit, à cause de toutes ces beautés et en raison de ses patriotiques souvenirs, le rendez-vous préféré de l'aristocratie romaine et de tous les visiteurs de Rome. Chaque soir, en effet, Rome tout entière est là : les vieux rentiers et les grandes dames, les militaires et les bonnes-d'enfants, les artistes et les mandiants, qui à pied, qui en voiture, viennent ici, pour le plaisir des touristes de toute classe et de toutes nations, chercher, avec un moment de distraction ou de repos, l'air pur et l'atmosphère embaumée de ce parc champêtre qui devient alors le salon de Rome.

Des fenêtres de nos chambres, la vue de cette foule qui se presse à la *Porta Pinciana*, nous offrit un délicieux passe-temps, tandis que là-bas, derrière le Janicule, le soleil s'abaissant lentement dans la splendeur dorée de l'horizon, enflammait de ses rayons d'or cette gigantesque tiare d'argent qu'est la coupole toujours lumineuse de saint Pierre.

Premier jour à Rome, 10 septembre.

Journée d'inoubliables émotions ; soirée du Paradis !

Le programme des deux jours qui suivirent, (samedi et dimanche) fut laissé au choix des pèlerins. Des groupes se forment ce soir même et discutent un itinéraire, qui, à Rome, ne peut promettre que de l'intérêt religieux ou profane, et de la beauté, toujours.

Or, ces soirs-là, alors que nous étions tous réunis au

salon de l'hôtel, il fut extrêmement intéressant d'entendre raconter les diverses excursions privées et les réflexions intimes des pèlerins.

Un groupe se disait enchanté de la visite à Saint-Pierre-aux-liens, église où l'on vénère les chaînes du Prince des Apôtres. Savants de la science du guide, nous nous rappelons que saint Pierre, jeté en prison à Jérusalem fut délivré par un ange: tout le monde sait cela et la fresque de Raphaël dans les *Stanze* au Vatican, a admirablement rendu la scène. Les chaînes qui tombèrent alors d'elles-mêmes des mains de saint Pierre, furent soigneusement conservées par les premiers chrétiens : ce qui est un peu moins connu. A Rome même, saint Pierre fut enfermé dans la prison Mamertine par Néron, et ses chaînes furent également conservées avec respect par ses disciples : les *Actes des Apôtres* l'attestent. Or, ce qu'on sait moins, c'est que Léon XII, ayant reçu de l'Impératrice Eudoxie un fragment de la chaîne de Jérusalem, voulut la comparer avec celui déjà conservé à Rome. Et alors un miracle se produisit : au premier contact, les deux fragments se soudèrent d'eux-mêmes et demeurèrent ce qu'ils sont encore aujourd'hui, une seule et même chaîne.

Le célèbre *Moïse* de Michel-Ange qui, dans la basilique Eudoxienne, orne le tombeau inachevé du Pape Jules II provoqua l'admiration de nos pèlerins. On parla avec enthousiasme de cette statue héroïque (héroïque veut dire en termes d'atelier, plus grand que nature), à la figure majestueuse ornée de choses que l'on ose appeler des *cornes* et qui doivent simuler les rayons

qui sortaient du front du Législateur d'Israël à la descente du Sinaï. On avait remarqué également ses mains puissantes, prêtes et bien aptes à briser les tables de la loi, et en somme, toute son attidude altière faite de force et de puissance bien digne de révéler aux siècles la puissance et la force de Moïse et de Michel-Ange.

Un pèlerin nous raconte son effroi dans l'ossuaire des PP. Capucins à la *Piazza Barberini.* Ce n'est ni plus ni moins, disait-il, qu'une exposition de squelettes grimaçants, de crânes plus grimaçants encore, de tibias, etc... Dans une succession de chambres funéraires tous ces macabres fragments sont disposés en forme de décorations en arabesques, aux voûtes et sur les murs ; on en a même confectionné des autels, des chandeliers, des candélabres... Ici, drapé dans la bure monacale, un squelette dressé dans le coin du caveau, vous regarde avec une tenacité à faire frissonner les plus hardis. Là, encore un squelette de moine couché dans sa robe poudreuse, vous présente avec un sourire menaçant ou moqueur son crâne d'ivoire moisi, orné de longues dents. Tournez-vous à gauche ou à droite, regardez à vos pieds ou au-dessus de votre tête, c'est toujours le même terrifiant spectacle. Les moines capucins ne semblent nullement effrayés ni attristés de ce contact funèbre avec leurs frères trépassés. Les crânes et les tibias semblent même avoir des prédilections pour ces saints religieux, qui en font sans doute le sujet de leurs méditations assidues.

Aussi est-ce avec un sourire de tranquille béatitude qu'un bon frère capucin me disait en désignant l'un des

cercueils disposés à l'avance dans ce caveau toujours béant : " C'est là que je viendrai. " " Epouvantable vision que celle de ces squelettes ! renchérissait un autre pèlerin, bien propre à nous faire penser que bientôt sans doute nous leur deviendrons semblables ! " Un troisième moins pessimiste se consolait en disant : "heureusement pour nous ! qui ne serons pas exposés au macabre musée de la *Purissima Concezione* " des Pères Capucins de Rome.

A la recherche de souvenirs franciscains, quelques tertiaires s'étaient dirigés vers le *Transtevere* où on leur avait signalé l'église de Saint-François *a Ripa*. Ils nous dirent leur bonheur d'avoir pu vénérer la chambrette occupée jadis par saint François. Cet étroit réduit, transformé en chapelle, renferme entre autres reliques : le portrait de saint François que Sœur Jacqueline de *Settesoli*, sa dévouée bienfaitrice et amie, avait fait peindre du vivant du Saint. Il est bien à sa place encastré dans le rétable de l'autel. On voit aussi, renfermé dans une niche, l'oreiller de pierre qui servit au Saint. Enfin on y vénère le cœur perforé et préservé de toute corruption du frère Charles de Sezze, O. F. M. humble frère convers à qui nous devons certains ouvrages aussi onctueux de piété qu'admirables de doctrine.

Un autre groupe avait fait l'ascension du *Palatin* pour aller vénérer,non les reliques de César, vous pouvez bien le croire, mais la petite église de saint Bonaventure qui renferme, richesses plus authentiques et plus précieuses, les corps de saint Léonard de Port-Maurice, missionnaire franciscain, et du Bx Bonaven-



Naples. Le Vésuve en éruption

ture de Barcelone, frère convers du même ordre, promoteur d'une réforme et fondateur de ce *Retiro*. Le chemin qui y conduit nous annonce déjà le sanctuaire franciscain ; il est bordé d'un chemin de croix, dont saint Léonard, qui repose là-haut, fut l'infatigable propagateur. Dans cette petite église, très franciscaine de pauvreté et de simplicité, on admire la *Madone du Bel Amour*, toile remarquable, enpreinte d'une grâce paisible, que saint Léonard emportait dans ses missions. D'une terrasse qui domine le Colisée et qui s'étend derrière le petit couvent, la vue de Rome est superbe. Le Pape Pie IX de sainte mémoire et aussi notre Em. Card. Bégin lui-même, alors qu'il terminait ses études à Rome, en faisaient le Thabor de leurs méditations. On assure que, dans ce petit couvent de *Retraite fermée* perpétuelle, tout le monde meurt en odeur de sainteté...

Quelques pèlerins étant retournés à Saint-Pierre, nous racontèrent leur ascension au Dôme, d'où les fidèles agenouillés à la Confession leur apparaissaient comme des fourmis.

Intarrissable était l'admiration de ceux qui avaient pu visiter les appartements du Pape ; les différentes salles d'audience avec leurs superbes tapisseries ; la *Sedia Gestatoria* qu'ils avaient baisée avec respect : et enfin le trésor de Saint-Pierre qu'ils avaient pu voir dans la sacristie de la basilique.

Un groupe plus important conservait encore vivace et pour longtemps sans doute, le souvenir de *Saint-Pierre in Carcere*, de leur descente dans l'horrible cachot et des choses lugubres qu'ils avaient vues dans les *Pri-*

sons Mamertines. Ils frémissaient encore d'épouvante à la seule pensée que des hommes avaient pu condamner d'autres hommes à vivre et à mourir dans ces cachots humides, sans air et sans lumière. Pour toute entrée, les prisonniers n'avaient qu'un trou rond pratiqué dans la voûte. Les geôliers qui les y introduisaient leur apportaient par là aussi, les aliments qui parfois ne les empêchaient pas de mourir de faim. De nos jours on descend dans cette prison par un escalier très sombre. Cet antre, les antiques " gémonies ", creusé sous le mont Capitolin, a vu de bien lugubres tragédies et entendu les imprécations et les cris de rage de plus d'un héros vaincu. Là moururent, entre autres célébrités, Jugurtha, les complices de Catilina, le terrible Vercingétorix et beaucoup d'autres implacables ennemis de Rome. Ce sombre puits auquel se rattache le souvenir des saints apôtres Pierre et Paul est devenu pour cela un des lieux les plus vénérables du monde chrétien. C'est en effet là que, sur l'ordre de Néron, ces deux apôtres furent incarcérés comme criminels d'état.

On y vénère aussi la colonne de granit où étaient scellées leurs chaînes. On voit également l'empreinte miraculeuse du portrait le plus authentique du Prince des Apôtres, laissée par la tête de saint Pierre sur l'une des parois latérales. Pendant leur captivité qui dura neuf mois, ils convertirent leurs geôliers et, manquant d'eau pour les baptiser, une source jaillit miraculeusement du sol, à leur prière, Cette fontaine coule encore ; on peut y puiser et boire, limpide et rafraîchissante, l'eau du miracle.

“ Mon Dieu ! quelle déception j’ai eue aujourd’hui !” s’écriait un autre pèlerin, entré dans Rome la tête bourrée d’histoires romaines et remplie d’illusions nées de réminiscences littéraires. Ce matin, nous disait-il, je me rendais au *Forum Romain* pour y admirer ce que je croyais être une place, tout au moins rivale de celle de Saint-Pierre. En route, j’essayai de rafraîchir mes souvenirs classiques en me représentant César et le peuple réunis dans l’enceinte de ce *Forum* pour y discuter les grands intérêts de l’Empire. Je croyais entendre des Sabins réclamant leurs droits ; Cicéron, faisant assaut d’éloquence, prononcer ses fameuses *Catilinaires ;* les Sibylles rendant leurs oracles. Il me semblait voir le temple de Saturne, le portique des Douze Divinités, la tribune aux harangues, l’arc de Septime Sévère, la maison des prêtresses de Vesta avec sa fontaine aux eaux lustrales bordée de lis et de roses et toutes ces antiques splendeurs de la Rome impériale... Hélas ! quelle déception m’attendait ! lorsque, arrêté sur le penchant du mont Capitolin, j’aperçus devant moi, au lieu de ces somptueux monuments, des débris de colonnes tronquées, des restes de voûtes effondrées, des pans de murailles éventrées, des statues décapitées et renversées, des portiques brisés, etc... Seuls des mendiants en guenilles et des moineaux tapageurs qui becquettent et caquettent, circulent au milieu de ces débris épars. Il semble que vraiment la malédiction divine pèse sur ce *Forum*, jadis l’orgueil de la Rome des Césars. Mais l’Eglise veillait sur ces ruines historiques qu’elle fit ressusciter par ses archéologues. Elle en a christianisé

le souvenir par ses églises qu'elle a construites sur les ruines mêmes des temples païens. On voit en effet tout autour *Saint-Pierre-in-Carcere,* église élevée sur le lieu des Gémonies, Sainte-Martine bâtie sur l'antique *Curia,* Saints-Côme-et-Damien sur le Temple de Remus, Saint-Laurent-in-Miranda, sur celui d'Antonin et de Faustine. Quant à l'église Sainte-Françoise-Romaine elle rappelle un souvenir qui date des temps apostoliques.

En ce temps-là, Simon le magicien se vantait d'être aussi puissant que Pierre et Paul ; Rome l'acclamait. Un jour, il avait annoncé qu'il s'élèverait dans les airs par sa propre puissance ; et la ville était accourue comme à une fête. Sous les yeux de l'empereur, placé sur la terrasse de sa Maison dorée, Simon prend son essor. Non loin de là, Pierre priait, demandant à Dieu de confondre l'imposteur. Et voilà que la fête annoncée se change en terreur, car à la vue des foules, le fourbe tombe et se tue. Par une permission divine, l'empreinte des genoux de Pierre restait gravée sur le marbre où il avait prié pour obtenir cette insigne victoire sur le démon. Cette pierre se voit encore encastrée dans la muraille du transept de cette église de Sainte-Françoise-Romaine, qui renferme aussi le corps de la sainte titulaire, lequel a été offert à ma vénération par l'un des Pères Olivétains qui ont là leur maison généralice.

Par un chemin bordé de colonnes renversées et rompues je descends au *Colisée.* A peine avais-je foulé le sol de l'arène que mon imagination me remet en mémoire toute l'histoire de cet amphithéâtre de Flavien.



Naples. Rue de Rome

Je revois les trente mille juifs tirant des carrières de Tivoli les blocs de marbre qu'ils transportent ensuite à Rome pour les superposer et en former cette ellipse gigantesque de deux cents mètres de longueur à son grand axe, de cent soixante-sept de largeur et de quarante-neuf mètres de sa base à son sommet. Je vois encore le tapis de sable fin étendu sur l'arène, où s'avancent les chariots chargés de bêtes fauves. Au podium, sous la tente de pourpre, le trône des Césars, les sièges des sénateurs et les fauteuils des Vestales. Au-dessus de la vaste enceinte l'immense velarium, ondulant au souffle du vent et y tamisant les rayons brûlants du soleil. J'entends encore les flots humains descendre des sept collines avec l'impétuosité d'un torrent, s'engouffrer par les quatre-vingts arcs dans les escaliers et les gradins qu'ils envahissent. J'entends le son des trompettes excitant les lions, les tigres et les léopards à la lutte contre leurs adversaires humains qui seront broyés pour le plaisir du peuple. Je vois le cortège des gladiateurs dans l'arène, et, avant de s'entr'égorger, saluer noblement l'empereur *Ave Caesar morituri te salutant.*

La lutte commence, le sang coule de larges blessures, rougit les glaives, inonde l'arène. Le corps du vaincu est traîné au moyen de crocs loin des yeux de la foule vers la porte des morts. Un homme est mort ici-bas, un martyr est peut-être là-haut. Quelle barbarie et quels tristes souvenirs ! Mais aussi quelle fécondité pour l'Eglise et quelle gloire pour le Christ ! Parmi ces lutteurs et ces condamnés, mon imagination cherche des martyrs, ces héros de la foi dont le sang

14

empourpra le sol que je foule. Je vois apparaître entre autres figures un personnage qui m'est cher : saint Eustache, capitaine de cavalerie sous Titus, et général des armées romaines sous Adrien, accompagné de sa femme et de ses deux enfants qui partagent son martyre. Je vois s'avancer encore saint Ignace qui sort de son affreux cachot ; puis des centaines et des milliers de jeunes hommes et de jeunes femmes, de vierges exposées à la honte, à l'insulte avant de tomber sous la dent des fauves. Mais l'ère des persécutions close, enfin la croix fut dressée au milieu de cette arène, rougie du sang des confesseurs de la foi... Saint Léonard-de-Port-Maurice, franciscain, l'enrichit des quatorze stations du chemin de la Croix. Depuis 1874 il n'y reste plus qu'une croix commémorative incrustée dans la muraille. Le Colisée n'offre maintenant au regard du chrétien et du voyageur, qu'une ruine gigantesque où habitent les hiboux et les corbeaux et où croissent en liberté les ronces et les épines. C'est avec un respect, mêlé de mélancolie que j'ai parcouru les vastes gradins de cet antique amphithéâtre, avec ses obscures prisons d'où s'envolèrent tant d'âmes saintes vers les éternelles clartés.

Au sortir du Colisée, je me tourne vers le *Palatin* pour y admirer les résidences impériales des Césars, la *Maison d'Or* de Néron, la *Via Sacra*, etc... Que reste-t-il de ces fastueuses demeures ? Encore et toujours ruines sur ruines. Sur ces vastes champs de décombres et ces débris de palais, j'ai vu des poteaux indicateurs portant ici : dînait le monstre Tibère ; là couchait un

buveur de sang, Caligula ; plus loin se vautrait dans ses orgies, Dèce ; dans cette salle habitée par les chauves-souris et les lézards, Néron chantait ses vers en empoisonnant Britannicus.

Ici encore la croix a renversé l'idole. C'est avec fierté que je vois surgir au milieu de toutes ces ruines maculées de boue et de sang la chapelle de Saint Sébastien bâtie sur le lieu où, pour confesser sa foi, ce soldat fut percé de flèches, et le petit couvent franciscain de Saint-Bonaventure, dont la pauvreté rayonne sur ce mont Palatin où coulèrent à flots les trésors de la gloire qui se sont évanouis, comme au vent, la fumée...

A la vue du Forum de Trajan que je contourne un peu plus loin, le grand empereur Constantin demeura muet de stupeur et d'admiration ; il ne savait, dit-on, s'il avait devant les yeux l'ouvrage d'un homme ou une création des dieux. Entrant dans le temple d'Adrien qui s'élevait au centre du Forum, le vainqueur de Maxence annonce officiellement que le monde païen est vaincu et proclame l'heureux avènement du monde chrétien. Dans un discours demeuré célèbre le grand Constantin abjure les superstitions du paganisme, reconnaît la vérité de la religion du Christ, et permet à l'Eglise naissante de grandir dans la lumière et de régner dans la liberté. L'Arc de Constantin que l'on admire près du Colisée date de cette époque et rappelle ce triomphe du Christianisme sur la barbarie romaine. Jour de deuil pour l'idolatrie, mais jour de joie pour l'Eglise.

Du beau temple d'Adrien sous les voûtes duquel retentirent les chants de l'Eglise libérée, de ce superbe

Forum, que reste-t-il ? Au milieu d'une place plantée de colonnes tronquées, debout sur leurs bases, une autre colonne, magnifique celle-là, se dresse encore. Elle supportait autrefois la statue de Trajan, dont les bas-reliefs disposés en spirale chantaient les victoires. Cette statue a été remplacée par celle du Prince des Apôtres ; elle chante l'une des plus belles victoires du Christ, l'immortel vainqueur de la mort.

Lorsque nos plus retardataires excursionnistes arrivèrent à l'hôtel, la foule toujours grossissante des promeneurs commençait à envahir la *Via Veneto* et stationnait à la *Porta Pinciana.* Sans chercher la raison de cette affluence, tous nous allons souper. Pendant la conversation qui suivit, des détonations éclatèrent si rapprochées et si violentes que tous les voyageurs sortirent pour en connaître la cause : ce n'était ni le tonnerre ni le canon, mais tout simplement un feu d'artifice ayant son foyer à notre porte même sur le Pincio. Pendant une heure et demie, des fusées plus rutilantes et plus brillantes les unes que les autres envahirent le firmament assombri et une pluie d'étincelles multicolores et de poussière de feux tomba sur les foules joyeuses et enthousiasmées. A dix heures tout rentra dans le calme du repos nocturne.

C'était une préparation bien appropriée, il me semble, à la visite du Vésuve qui devait nous offrir, non un feu d'artifice mais un feu réel autrement terrifiant et redoutable. En effet, le programme nous laissant deux jours libres avant l'ouverture du congrès du Tiers-Ordre pour lequel nous sommes venus, nous en profi-



Pompéi. La Basilique

terons demain pour visiter cette merveille de la Création.

Naples, 12 septembre.

Lundi matin, 12 septembre, nous partons donc pour Naples. Quelle route délicieuse ! Après avoir longé les quinze kilomètres des aqueducs de Claude, et traversé l'admirable campagne romaine, nous passons à Albano, Velletri, Anagni, petites villes célèbres dans l'histoire de l'Eglise. Plus loin nous saluons le château d'Aquin où naquit saint Thomas, le docteur angélique et l'ange de l'école. A la gare de *San Germano*, nous apercevons, bâtie à la hauteur des nuages, l'abbaye du mont Cassin, fondée en 1529, par saint Benoît qui y institua l'Ordre des Bénédictins.

Voici Naples ! Malgré le poids de la chaleur qui nous écrase nous partons allègrement en quête d'impressions. Quel brouhaha et quel tintamarre ! Ce ne sont que cris d'hommes et de bêtes, chants de vendeurs ambulants, inexprimable charivari d'une marmaille effrontée et sale, retentissements de grelots attachés au harnais des mulets, tintements de clochettes suspendues au coup des chèvres, claquement des fouets et au-dessus de ces bruits si divers, on entend les accords d'un piano à manivelle ou les roucoulements de la guitare qu'accompagnent des voix débraillées. Quelle malpropreté, juste ciel! dans certaines rues et à certains étaux où les vendeurs gesticulent, armés de leurs tue-mouches, autour de leurs pastèques sanglantes devenues des nids de microbes.

Comme toujours dans ces pays, à côté du spectacle dégoûtant, on voit des choses sublimes.

L'objet principal et le plus intéressant de notre visite fut la cathédrale Saint-Janvier. Ce saint est, on le sait, le grand protecteur de la cité napolitaine. Le sanctuaire où sont déposées ses reliques, n'est, il est vrai, qu'une chapelle latérale de l'église métropolitaine, mais une chapelle somptueuse et plus que somptueuse. Les marbres les plus précieux, les bronzes les plus rares, les colonnes les plus sveltes, les statues les plus artistiques, les tableaux, les chefs-d'œuvre, sont prodigués ici, avec une munificence rare. C'est ici que deux fois l'an (le 19 septembre et le 6 mai) s'opère devant des foules immenses, pressées dans l'enceinte trop étroite, le fameux miracle de la liquéfaction du sang du glorieux martyr. Notre guide nous décrit brièvement les circonstances et le cérémonial de ce miracle semi-annuel.

Ces jours-là, deux chanoines de la cathédrale déposent sur l'autel un buste du saint, en argent massif, qui renferme son crâne et aussi les deux fioles qui contiennent son sang coagulé. Des prières commencent. La foule prie avec la dévotion bruyante du napolitain, laquelle n'a rien à voir avec l'oraison de quiétude justement vantée par sainte Thérèse. C'est un murmure confus de voix suppliantes, lorsque le miracle s'opère en quelques minutes. D'autres fois il se passe une heure et plus avant que le sang des ampoules ne deviennent liquide, ce qui est, dit-on, l'augure des pires calamités. Un *crescendo* de la foi que l'amour a rendu plus vibrant, change alors ce murmure qui s'accentue encore et éclate

comme une tempête. Les hommes et les femmes tendent les bras vers la statue du Saint qu'ils conjurent, ceux-ci avec larmes, ceux-là avec vociférations, jusqu'à ce qu'une immense clameur remplisse la basilique. Un chanoine crie alors en présentant les ampoules à la vénération du peuple : *Sanguis liquidus :* le sang est liquide. Tous voient, en effet, le sang miraculeux bouillonner dans son enveloppe de cristal. Alors aux prières ferventes succède un long cri d'enthousiasme. Le *Te Deum* s'échappe de milliers de poitrines ; les orgues frémissent en transport d'allégresse. Un frisson de joie pieuse passe et agite la multitude. Mais il faut annoncer le miracle aux napolitains ; et aussitôt la bannière est hissée sur le campanile du dôme, et vingt-et-un coups de canon sont tirés en rade du port. Les navires pavoisent tous leurs mats ; toutes les cloches de Naples s'ébranlent et sonnent comme on dit si bien là-bas, *a Gloria.* Une illumination générale de la ville et de multiples concerts publics et privés font participer la nuit à cette fête du jour. Nous sommes au 13 septembre et le miracle s'opérera le 19 ! Et nous, qui venons de si loin et qui maintenant sommes si près, il nous faut quitter Naples juste six jours avant que se répète cet étonnant prodige qui consolerait notre piété et fortifierait notre foi ! Ce regret très vif assombrira toujours, je crois, nos meilleurs souvenirs de Naples.

Une ascension au Vésuve et une excursion à Pompéi sont les compléments obligés d'un voyage à Naples.

C'est vers ces ruines que le mardi matin, 13 septembre, s'achemine un groupe de nos pèlerins, tandis qu'un

autre fait l'ascension du cratère. Cette montée n'est ni difficile, ni fatigante : le chemin de fer électrique nous verse d'abord au funiculaire de *Thomas Cook et Fils,* lequel, en quelques minutes, nous conduit au sommet du Vésuve. Durant le trajet de deux heures, nous traversons des vignobles séparés par des champs encore recouverts de laves refroidies. Sur le sommet du Vésuve un brouillard glacé nous envahit et nous dérobe la vue de Naples.

Un petit sentier de cinq pieds de large réunit le funiculaire au cratère: en cinq minutes nous y sommes. Le Vésuve, nous dit-on, a bien souvent changé de formes. A l'heure actuelle il présente celle d'une immense cuve, ou mieux d'un gigantesque entonnoir de trente arpents de diamètre et de deux cent cinquante pieds de profondeur. Au centre de cette cuve à moitié remplie de pierres incandescentes en ébullition, se dresse une cheminée de cinquante à soixante pieds de hauteur ayant la forme d'un cône. De cet orifice jaillit la flamme. Si l'on prête une oreille attentive, on entend toutes les vingt secondes, une détonation sourde comme celle d'une mine lançant sur les voûtes d'une caverne des éclats de rochers. Cette détonation est suivie d'une bouffée de fumée qui s'échappe du cratère et s'élève en colonne jusqu'à trois mille mètres au-dessus du niveau de la Méditerranée.

Devant la bouche de cette fournaise ardente, nos plus intrépides pèlerins ne peuvent se défendre d'un sentiment d'effroi, car le danger d'une éruption toujours possible, nous menace. Après dix minutes d'observa-

tion, cédant à l'instinct, nous fuyons loin de ce feu d'enfer. Munis, en guise de souvenirs, de divers échantillons de minerai, nous reprenons le chemin de la descente.

Nous étions à l'observatoire lorsque le soleil jusqu'alors invisible, triomphe du brouillard et nous apparaît pour éclairer le panorama, fait de luxuriantes végétations, de coquets villages avec, en bas, Castellamare, Naples et sa baie radieuse toute sillonnée de barques aux voiles multicolores.

Pompéi, 13 septembre.

Nous partons après le dîner, pour Pompéi, cette autre attraction de l'Italie qui nous fascine. Nous contournons le Vésuve jusqu'à la gare, où l'eau manque totalement pour étancher notre soif : force nous est de continuer notre route encaissée entre des collines de lapilli rendus brûlants par le soleil. Nous franchissons enfin les portes de la ville morte avec un intérêt facile à comprendre pour ceux qui en connaissent l'histoire.

Pompéi, qui date de plusieurs siècles avant Jésus-Christ, fut engloutie sous les cendres du Vésuve en l'an 79 de l'ère chrétienne. C'était le 23 septembre. La population toute à la joie de ses fêtes animait le Forum, encombrait les Thermes et remplissait les amphithéâtres. Tout à coup le sol s'ébranle ; de sourds grondements retentissent dans l'air ; et une pluie de cendres mêlées de lapilli tombent en avalanche sur la ville surprise et terrifiée; les ténèbres envahissent les places, les rues, les palais, et les couvrent d'un sombre voile. A ces

signes précurseurs d'une catastrophe, les pompéiens effrayés prennent la fuite. On n'entend plus dans la cité, tantôt si riante, que les lamentations, les pleurs des enfants, des femmes et des vieillards fuyant en désordre. Un grand nombre furent ensevelis sous des palais écroulés, d'autres inhumés vivants sous quinze pieds de cendres ou même figés dans la lave.

Dans cette ville, dont l'archéologie vient de secouer le linceuil de cendres qui l'ensevelissait en la conservant depuis deux mille ans, que voyons-nous ? Des rues désertes et dallées, mais si étroites qu'il n'y eut jamais de place que pour un seul char. Des trottoirs peu profonds mais très élevés bordent la voie. Dans la chaussée, une ou trois grosses pierres permettent aux piétons de traverser sans se souiller les pieds d'une maison à l'autre. Ces rues desservent des demeures plus ou moins somptueuses, des boutiques aux devantures banales ou élégantes, où l'on voit encore, ici et là, le nom du marchand, son comptoir et les divers symboles de son commerce. Ces maisons actuellement sans toit et qui ainsi se ressemblent toutes, se composent d'une manière générale de deux cours intérieures entourées de portiques et de chambres. Devant les portes d'entrée toujours gardées jadis par un esclave enchaîné, se voient encore, gravés sur le pavé en mosaïque, ces mots de salut: *Salve*, ou encore cet avertissement pratique : *Cave canem*. L'une des deux cours appelée *Atrium* était destinée à la réception des visiteurs. On y voit un réservoir triangulaire qui servait autrefois à recueillir les eaux du ciel. L'autre, nommée *Peristylium*, renferme un petit jardin

pour l'agrément de la vie privée et domestique. Autour de l'*Atrium*, sont distribuées des chambres qu'occupe un rehaussement en maçonnerie : c'est l'unique lit des Pompéiens qui y étendaient leurs nattes. Autour du *Peristylium*, on voit le *Triclinium* ou salle à manger, puis la cuisine et la salle de conversation, la bibliothèque et la galerie des tableaux, la chapelle des dieux domestiques et enfin la salle des bains. Dans la chambre d'une maison privée, on voit, dans la position où la mort les a surpris, quatre ou cinq squelettes figés dans la lave. En pénétrant dans ces habitations sans toits et désertes et en parcourant ces pièces dont les murailles conservent des fresques aux couleurs si fraîches et le pavé des mosaïques si intactes, on se croirait dans une maison bâtie hier. On cherche instinctivement d'un regard un siège pour attendre le retour du maître absent pour quelques minutes.

Le Forum et les temples comme les palais n'offrent plus aux regards des visiteurs que des fûts de colonnes brisées, presque toutes d'ordre corinthien ; les pilastres n'ont plus rien à soutenir ; les arceaux sont rompus et isolés. Les thermes et leurs bains, jadis froids et chauds, avec leur garde-robes ne présentent plus qu'une série de salles vides et nues. Les théâtres, en forme d'hémicycle et à ciel ouvert, conservent encore leurs gradins en maçonnerie qui les font ressembler aux arènes de Nîmes et au Colisée de Rome.

On a recueilli dans un musée des squelettes auxquels on a reconstitué un corps en plâtre, et on les voit dans la position où les fossoyeurs les trouvèrent. On examine

avec intérêt les ustensiles de cuisine de cette époque, des amphores, des pains et des fruits carbonisés.

Deux heures de promenade dans Pompéi ont suffi pour nous confirmer dans ce que l'histoire nous enseigne sur la religion, les mœurs et les coutumes de ses habitants.

Les milliers de divinités sculptées ou peintes qu'on y trouve nous font conclure que, dans Pompéi, tout était dieu excepté Dieu lui-même. Le niveau de la moralité ne pouvait être que très bas puisque Jupiter, brigand, était le patron des marchands ; celui des jeunes gens, un Bacchus ; celui des jeunes filles, une Vénus. Ces dieux abominables qu'on y trouve à la place d'honneur entourés de peintures lascives sont le signe d'une dépravation profonde. Et la place si grande que les Pompéiens faisaient au Forum, aux temples, aux théâtres, aux Thermes, aux auberges et aux portiques, non moins que la portion si restreinte qu'ils faisaient à la vie de famille, nous convainc facilement que la ville devait renfermer un peuple de viveurs dont le temps se partageait entre les orgies de la nuit et les frivolités du jour.

Partis de Pompéi vers 5 heures, dans un wagon réservé, nous rentrions à Naples vers les 7 heures, non sans quelques répugnances, hélas ! Naples ne nous offre pas l'air pur respiré le matin au Vésuve ni le silence solennel des rues mortes de Pompéi ; car Naples, c'est le royaume élu de la chaleur et de la poussière, du tintamarre et de la malpropreté.

Le mercredi, 14 septembre, dans la matinée, quelques excursions privées aux reliques de saint Jean-Joseph de la Croix, au musée national, etc. . .



Pompéi. La voie de la Fortune

A 2 heures nous quittons définitivement Naples et arrivons à Rome vers 7 heures.

Jeudi, 15 septembre.

Le 15, de grand matin, nous partions pour les catacombes de saint Calixte. Le trajet long et fatiguant se fait par une route pourtant pleine d'intérêts qui évoque bien des souvenirs. Avant de sortir de la ville nous saluons le Colisée qui rappelle les martyrs dont nous allons vénérer les sépultures ; puis l'Arc de Constantin qui nous remet en mémoire l'édit par lequel le grand empereur fermait l'ère des persécutions et glorifiait la religion chrétienne. Plus loin, en face des vastes ruines des Thermes de Caracalla, nous remarquons l'église et le couvent de Saint-Sixte-le-Vieux, où saint Dominique résidait lorsqu'il fonda l'Ordre des Frères Prêcheurs ; en face, la petite église des Saints Nérée et Achillée; un peu plus loin à droite, celle de Saint-Césaire; toutes sont closes et la dernière sert, nous dit-on, de grenier à foin. Nous passons la belle porte Saint-Sébastien à l'attitude guerrière si caractéristique ; puis, par la *Via Appia Nuova* ouverte entre deux murailles et remplie de poussière, nous avançons. Enfin sur une porte pratiquée dans la muraille de droite, nous voyons inscrit : *Catacombes de Saint-Calixte.*

Cette porte franchie, un escalier nous mène sur une grande allée au bout de laquelle s'élève la basilique de Saint-Sixte, très petite chapelle qui perpétue une grande mémoire. Les RR. PP. Trappistes, gardiens érudits et vigilants des catacombes nous reçoivent avec cordia-

lité. Sous la direction de l'un des Frères, nous descendons au souterrain :

" Où ni l'astre du jour, ni les célestes sphères
Lettres de feu,
Ne m'ont jamais fait lire en plus grands caractères
Le nom de Dieu. "

A la lueur vacillante de petites bougies, nous descendons environ quatre-vingts degrés dans l'obscurité la plus profonde que seules illuminent les étoiles de nos cierges. Nous défilons ensuite en procession dans un couloir voûté de quatre mètres, et trop étroit pour permettre à trois pèlerins de marcher de front. Les parois de ces couloirs sont percées de niches rectangulaires et superposées qui ressemblent aux rayons d'une bibliothèque. Ces niches qu'on appelle *Loculi*, sont autant de tombeaux où reposent des chrétiens, comme nous pouvons nous en assurer. Là,

" J'ai sondé d'un regard leurs poussières bénies
Et j'ai compris
Que leur âme a laissé comme un souffle de vie
Dans ces débris. "

Nous arrivons bientôt à l'antique sépulture des Papes, chambre pouvant contenir cinquante personnes : Au fond sur un sarcophage, se dresse un autel tout préparé pour la messe. Tout alentour, ce sont les sarcophages superposés et vides des anciens Papes. Sur une plaque de marbre servant d'*Antipendium* à l'autel, on lit la très belle inscription en vers latin du pape saint Damase : " C'est ici que, si tu me le demandes, reposent les osse-

ments de la foule des saints dont les âmes ont pris leur essor vers le palais du ciel ; c'est ici que sont les compagnons de saint Sixte chargés des trophées qu'ils ont remportés sur l'ennemi ; c'est ici qu'est la foule des ministres saints qui gardent les autels du Christ ; c'est ici que repose le pontife qui vécut jouissant de la longue paix ; ici sont les neuf confesseurs que la Grèce a envoyés à Rome ; ici reposent les enfants, les jeunes gens, les vieillards et les vierges. Ici, je l'avoue, moi, Damase, j'aurais voulu ensevelir ma dépouille ; mais j'ai craint d'insulter aux cendres des saints. "

Le Saint Sacrifice de la messe, célébré par le R. P. Gardien du Couvent de Québec, commence dans le silence et le plus profond recueillement. Tous nous répondons aux prières liturgiques, pendant que nos petites bougies éclairent de leurs flammes tremblantes, l'autel, la voûte, les niches mortuaires. Comment dire la douce et prenante émotion que nous avons éprouvée pendant cette messe qui nous rappelait celles célébrées, ici, au cours de trois siècles de persécutions acharnées contre nos aïeux. Alors ici...

" Quand l'enfant disait : Le soleil, ô ma mère,
Astre si beau,
Reviendra-t-il bientôt chauffer de sa lumière
Mon froid berceau ?
Sa mère répondait qu'une aurore inconnue
Bientôt luirait,
Et qu'un ange de Dieu sur son aile étendue
Le bercerait. "

Nous avions l'illusion de nous trouver au milieu de tout un peuple caché ici dans les silencieuses ténèbres

de ce souterrain, courbé sous le jeûne et la pénitence, partageant son temps entre la célébration et l'assistance aux Saints Mystères, la prière et les œuvres de miséricorde. Nous aurions vu arriver presque sans surprise, enroulés dans des linges sanglants et portés avec respect par des chrétiens, les corps des martyrs venant demander ici, dans ces

"Lieux sacrés où l'amour pour les seuls biens de l'âme,
Sut tant souffrir

l'hospitalité d'une tombe que nos siècles devaient rendre glorieuse. A ces souvenirs qui m'assaillent devant l'autel, vient se mêler le nom du premier martyr de l'Eucharistie dont l'histoire merveilleuse peut se résumer ainsi : C'était aux premiers temps de l'Eglise, un pontife, vénérable vieillard, célébrait ici-même peut-être les Saints Mystères, entouré d'une foule de chrétiens pieusement ravis par le symbolisme sacré de la liturgie primitive. Tous communièrent. Un malade, résidant au centre de la ville, avait manifesté le désir de se nourrir du corps du Christ. Qui d'entre vous portera le saint Viatique à notre frère, demanda le Pontife ? Un adolescent dont l'air résolu annonce une foi inébranlable et une pureté angélique, s'offre à porter ce divin message. D'un coup d'œil, le Pontife a jugé que le Porte-Dieu est digne de sa mission. Il lui remet donc le précieux trésor en lui disant : " Garde bien le dépot que je te confie." Le jeune homme promet d'être fidèle, et part. Sur la grande voie, les bras serrés sur la poitrine, les regards modestement baissés, il s'en va...



Monte Carlo. Le Port

Soudain des païens l'aperçoivent qui l'invitent à partager leurs jeux. L'adolescent ne répond rien et avance toujours. Soupçonnant quelque mystère, les païens courent à sa poursuite, se jettent sur l'enfant, l'accablent de coups en essayant de lui enlever ce qu'il porte si soigneusement sur sa poitrine. C'est en vain ; les petits bras de l'enfant devenus d'acier, serrent plus fort le précieux dépôt. Furieux de leur insuccès, et dans l'espoir de le dépouiller plus facilement, les assaillants assènent des coups de bâton sur la tête du jeune homme ; mais ils n'ont pas le temps d'exécuter leur sacrilège dessein, quelqu'un vient sur la route, et, à la manière des lâches, ils prennent la fuite. Dans la crainte d'un guet-apens, des chrétiens ont suivi l'enfant de loin, ils s'approchent et trouvent l'adolescent baigné dans son sang, mais serrant toujours sur sa poitrine, le corps du Christ qui, " garde l'âme pour la vie éternelle."

Etre d'un jour qui mourut pour défendre
La vérité
L'Etre éternel et vrai pour prix du temps doit rendre
L'Eternité

Cet adolescent, le premier martyr de l'Eucharistie, s'appelle saint Tarcisius. Une petite chapelle lui est dédiée à l'entrée même de ces catacombes, où il puisa la foi qui fait les héros, l'amour qui fait les martyrs et l'espérance qui fait les saints.

La messe est terminée. Par un petit arc pratiqué près de l'autel, nous passons à la crypte de Sainte-Cécile ; dans *l'arcosolium* qui occupe le fond, se trouve une copie de la statue en marbre déjà vue à la basilique de Sainte-

15

Cécile et représentant la Sainte dans la position où son corps fut trouvé à cet endroit même. Nous demandons, par l'intercession de la Sainte, une foi vaillante, toujours plus vaillante, et un amour plus fort que la mort.

Nous nous enfonçons ensuite dans de sombres et étroites galeries, coupées par d'autres couloirs encore plus obscurs. Parfois, la flamme de notre cierge éclaire en passant des innombrables *Loculi*, encore occupés par des squelettes : d'autres ne renferment qu'un peu de poussière :

" Sable humain qui dans nos mains mortelles
Pèse si peu,
Germent pour le grand jour, les formes immortelles
De presqu'un Dieu. "

mais où l'on voit la lampe en terre cuite, aujourd'hui brisée, qui brûlait jadis près de la dépouille chrétienne, et même la fiole brisée aussi, ayant contenu le sang d'un martyr. Nous remarquons aussi les inscriptions gravées sur des tombes, encore fermées de leurs plaques de marbre, et où on lit de tendres adieux et des souhaits d'éternité : Vis en Dieu ! " *O Augurinus*, vis dans le Seigneur ! *Agatemeris*, que ton esprit soit parmi les saints ! *Sabbatius*, douce âme, demande et prie pour tes frères et compagnons ! " etc... Aux inscriptions se joignent parfois des monogrammes formés de la Croix grecque entrelacée de la lettre P. qui signifient *Pax Christi*. Des dessins archaïques qui accompagnent quelquefois les inscriptions, présentent comme symbole spirituel le plus grand intérêt.

Sur les tombeaux j'ai brisé maints symboles
Du saint adieu...

Ainsi, la colombe est le signe de l'âme ; la palme signifie le martyre ; la barque représente le voyage de la vie ; l'amphore, les bonnes œuvres ; l'ancre est l'espérance du salut éternel ; le poisson est la figure de Jésus-Christ ; la pain, c'est l'Eucharistie. Les personnages de l'Ancien Testament symbolisent les mystères les plus sacrés de l'ère nouvelle. Moïse faisant jaillir l'eau de la pierre, n'est-ce pas Jésus qui nous ouvre les fontaines vives de la grâce ; Jonas, sortant vivant du sein de la baleine, n'est-ce pas encore Jésus et nous-mêmes, sortant immortels du sépulcre ?

" Comme on sort de ce monde après trois jours de peine
Nommé le temps."

On voit aussi beaucoup de lignes grossièrement tracées et partant indéchiffrables, dans le stuc de la muraille, scientifiquement désignées sous le nom graffites, et laissées par des pèlerins dont le passage ici, pour quelques-uns, remonte au XIVe siècle. Le guide nous explique avec une volubilité égale à notre attention, toutes ces choses et d'autres encore qui toutes nous intéressent. A sa suite toujours nous parcourons de sombres labyrinthes dont quelques-uns sont éclairés de loin en loin par les lucernaires, sortes de cheminées s'ouvrant, au niveau des champs, sur le ciel. Absorbés que nous sommes par ces pensées des premiers âges de l'Eglise, l'âme réchauffée par le souvenir de la foi et de l'amour des martyrs, nous ne sentons pas le froid très caracté-

ristique qui nous envahit; et ce n'est pas étonnant, car depuis une heure et plus nous sommes dans une nécropole sacrée. Il était temps de remonter au séjour de la lumière. Et alors nos yeux, déjà un peu habitués à l'obscurité souterraine, furent éblouis par le rayonnement du soleil, et tout notre être s'épanouit dans la douceur et l'atmosphère tiède et parfumée.

Nous quittons Saint-Calixte et par la même *Via Appia Antica* descendons aux catacombes de Saint-Sébastien. La basilique du même nom, l'une des sept églises, dont la visite est requise dans les grands jubilés pour le gain des Indulgences, est confiée à la garde des Frères Mineurs. Nos Pères ne doivent compter, comme presque partout d'ailleurs en Italie, que sur la générosité des pèlerins et des fidèles pour entretenir l'église, les catacombes et pour y poursuivre les importants travaux de recherches qui, actuellement, sont suspendus faute de ressources... L'heure avancée ne nous permet pas d'aller vénérer, sous le pavé défoncé du sanctuaire, l'hypogée, chambre où les corps de saint Pierre et saint Paul reposèrent pendant un certain temps, ni de descendre au souterrain pour voir le lieu où furent déposés d'abord les corps ensanglantés de sainte Cécile et de ses convertis.

La basilique possède, dans une chapelle-confession très remarquable, le tombeau de son saint titulaire et l'une des flèches qui servirent à le martyriser. Dans un des reliquaires qui ornent les murs, l'on peut voir la pierre authentique sur laquelle Notre Seigneur a laissé l'empreinte de ses pieds lorsque, sur le lieu où s'élève



Monte Carlo. Ensemble du Casino

la petite chapelle du *Quo vadis,* il prit congé de Pierre qui fuyait pour éviter la persécution...

Nous rentrons en ville par la Voie Appienne, non sans nous arrêter toutefois à cette petite chapelle appelée *Quo Vadis* dont nous venons de parler. Tout le monde connaît, au moins sommairement, la tradition qui veut que saint Pierre, craignant la persécution et cédant aux instances de ses disciples encore plus effrayés que lui, s'éloignait de Rome par cette même voie. A cet endroit précis, l'apôtre rencontra le Sauveur, chargé de sa croix. " Seigneur, demande saint Pierre étonné, où donc allez-vous ? *Domine, quo vadis* " ? " A Rome, lui répondit Jésus, afin d'y être crucifié de nouveau. " L'apôtre fugitif n'avait pas dû oublier le regard divin qui lui avait si amoureusement reproché ses trois reniements dans la cour du Grand-Prêtre ; il comprit cette fois encore la dure leçon. Il rentra dans la ville où, peu après, il consomma son glorieux martyre.

Nous passons le seuil de la chapelle dont l'aspect d'abandon nous émeut. Une fresque peinte sur le mur latéral raconte la scène que nous venons de narrer. Devant la grande statue du Sauveur qui tient le milieu de la petite nef, une grille est incrustée dans le pavé. Sous cette forte grille, on voit le *fac-similé* de la pierre que nous avons vénérée à Saint-Sébastien.

Notre pèlerinage aux catacombes si longtemps et si ardemment désiré, était terminé. Une seule demi-journée nous reste encore pour visiter tous ensemble, et sous la direction des guides de *Cook,* les églises et autres très nombreuses curiosités de Rome.

Profitant de cette soirée de jeudi, nous nous dirigeons vers Saint-Jean-de-Latran. A côté de la proto-basilique se trouve un édifice octogonal appelé le baptistère de Constantin. Son aspect extérieur est celui d'un kiosque dont on aurait clos les arches. A l'intérieur deux rangées de colonnes superposées soutiennent un petit dôme au-dessus des fonts baptismaux, disposés en contre-bas.

Dans ce baptistère, selon la tradition romaine, le grand empereur reçut, en 324, le baptême des mains du Pape saint Sylvestre. On dit que Constantin dévoré alors par la lèpre en fut guérie au moment où le Pontife prononçait les paroles sacramentelles.

Devenu chrétien, le prince fit éclater sa reconnaissance aux yeux du monde entier en dotant Rome de basiliques splendides consacrées au vrai Dieu. Des fresques ornant les panneaux du pourtour, représentent saint Jean-Baptiste et les grandes victoires de Constantin. Une grille de fer et deux portes de bronze, provenant des *Thermes de Caracalla,* séparent les fonts baptismaux d'une chapelle latérale dédiée à saint Jean-Baptiste. De la visite de cette chapelle, nous ne gardons qu'un souvenir, mais un souvenir harmonieux et rempli de grâces ; celui du son merveilleux que rendent ces lourdes portes lorsqu'elles tournent lentement sur leurs gonds. A nos oreilles surprises et charmées résonnèrent avec justesse et limpidité, toutes les notes de la gamme. C'est un pur ravissement musical et une vraie fête pour les oreilles.

Allons maintenant à Saint-Jean-de-Latran que Cons-

tantin orna avec profusion et enrichit avec munificence. L'inscription gravée sur la façade nous dit que nous sommes dans la première église du monde, celle où le Souverain Pontife est curé et évêque, la métropole de Rome : *Sacrosancta Lateranensis Ecclesia omnium urbis et orbi ecclesiarum caput et mater.* Nous entrons par le transept qui regarde la *Via Merulana.*

L'intérieur de cette basilique est vraiment imposant, avec ses cinq nefs, soutenant un riche plafond doré à caissons, avec son pavé de mosaïques et ses statues colossales des douze apôtres.

A la chapelle du Très-Saint-Sacrement, nous adorons Notre-Seigneur caché dans un tabernacle de bronze doré dont la porte est faite d'une seule pierre précieuse. Nous remarquons au-dessus de l'autel, un magnifique bas-relief également en bronze, représentant la Cène et regrettons qu'il recouvre, en nous la cachant, la table sur laquelle Notre-Seigneur célébra sa dernière Cène. Nous descendons quelques degrés à gauche et nous nous trouvons devant le *ciborium* supporté par quatre colonnes de granit et qui abrite l'autel papal. Nous y vénérons la table en bois sur laquelle saint Pierre aurait célébré les Saints Mystères. C'est encore là que l'on conserve les crânes des saints Apôtres Pierre et Paul. Nous ne disons rien des fresques, ni du chœur des chanoines, ni des tombeaux splendides qu'on voit. Nous sortons par le portique de la façade. Tout à côté, c'est l'antique palais de Latran, qui doit son nom à Palatius Lateranus, son propriétaire primitif, et qui fut habité pendant dix siècles par les Souverains Pontifes. Au XVI[e] siècle il

fut converti en musée. La vue de cet antique palais me remet en mémoire un épisode de la vie de saint François.

Innocent III habitait alors le Latran, et selon sa coutume et celle de ses prédécesseurs il distribuait des aumônes et des habits aux pauvres accourus aux portes du palais. Or, un jour, un de ces mendiants, vêtu de haillons, sollicita une audience du Souverain Pontife. Le Pape, très absorbé par d'importantes affaires, le repoussa. La nuit suivante Innocent III eut un songe aussi étrange que mystérieux. Il en resta fort impressionné. Le Pape avait vu ce même pauvre qu'il avait oublié, soutenant sur ses épaules les murs chancelants de la basilique. Le matin venu, il ordonna aux gardes d'aller en hâte chercher le petit pauvre entrevu en songe et de l'amener en sa présence. Les envoyés trouvèrent bientôt à l'hôpital (qui se voit encore en face du presbytère) l'extraordinaire mendiant alors occupé à soigner les malades et à consoler les affligés. Exténué de pénitences, mais souriant de ferveur, François — car c'était lui — arriva aux pieds du Pape et lui exposa sa requête en une gracieuse parabole que l'histoire nous a conservée.

Le Souverain Pontife étonné autant que charmé de trouver un poète sous cette bure grossière, un artiste et peut-être un saint, sous cette apparence trompeuse, écouta avec bienveillance le conte ingénieux de François et accorda tout ce que le *Poverello* lui demandait avec tant d'instances et d'humilité. La règle des Frères Mineurs fut approuvée et dès lors l'Eglise pouvait saluer l'aurore du jour où les trois Ordres du saint Patri-

arche fleuriraient à sa gloire, en zèle, en science et en sainteté. Le choix des Frères Mineurs comme Pénitenciers apostoliques au Latran *mère et tête de toutes les églises du monde,* semble perpétuer ce rôle de François entrevu par le Pape. Dans un modeste couvent attenant au cloître et à la basilique, nos Pères vivent en communauté toujours prêts à remplir avec ponctualité leur importante mission. Sur une double rangée de confessionnaux disposés dans les nefs de la basilique constantinienne on peut lire le nom de toutes les langues modernes. Les pénitents de tous les pays et de toute nation peuvent se présenter sans crainte aux Pénitenciers du Latran : nos Pères sont là pour les recevoir, les absoudre et parler comme au lendemain de la Pentecôte " A chacun la langue de son pays *Et quomodo nos audivimus unusquisque linguam nostram in qua nati sumus." Act.* 2-8.

Quelques pas seulement nous séparent de la *Scala,* édifice reconstruit, qui faisait autrefois partie du palais papal. Nous y entrons pour vénérer l'escalier même du palais de Pilate que Jésus, dans la matinée du Vendredi-Saint, monta et descendit quatre fois. Les vingt-huit degrés en marbre sont recouverts de noyers qui les protègent contre les pieux larcins des fidèles. Des pèlerins nombreux gravissent à genoux, comme cela doit se faire, la *Scala Santa,* baisant les reliquaires incrustés dans chaque degré. Une visite à la chapelle des Pères Passionnistes, les gardiens de ce sanctuaire, nous permit de vénérer les reliques de leur frère nouvellement canonisé : *saint Gabriel de l'Addolorata.*

Pour se rendre à *Santa Croce* nous devons passer au pied du *Triclinium* de Léon III, débris précieusement conservé de l'antique réfectoire du palais papal. Une mosaïque, qui décore l'arc de cette abside, perpétue le souvenir de la fondation du Saint Empire en même temps qu'elle est un hommage rendu à Charlemagne par le Saint Siège.

A *Santa Croce*, nous n'avons rien vu de plus remarquable que les reliques apportées de Jérusalem par sainte Hélène. Ce sont : un gros morceau du bois de la vraie Croix, le titre même de la Croix, un clou teint du sang divin, deux épines de la Couronne, le doigt de saint Thomas qui a touché la plaie de Notre-Seigneur, enfin un des bras de la croix du bon Larron encastré dans le gradin de l'autel.

Par la *Via Tiburtina*, nous allons au Campo Verano où se dresse à l'entrée du cimetière de Rome, la vieille basilique de *Saint-Laurent-hors-les-Murs.*, Cette basilique construite par Constantin fut réparée et ornée par les soins de Pie IX. Elle conserve pourtant encore le style primitif des basiliques, édifices qui, chez les Romains, tenaient lieu de nos modernes palais de justice. Une demi obscurité enveloppe la nef et la *Confession*, devant laquelle nous nous agenouillons. Un élégant *ciborium* abrite l'autel sous lequel reposent les corps des saints Laurent et Etienne. Nous évoquons le souvenir de ces deux saints diacres dont l'un fait la gloire de l'Eglise de Rome et l'autre celle de l'Eglise de Jérusalem. L'évocation revêt nos héros de formes vivantes lorsque nous portons nos regards sur les six

fresques magistrales qui nous racontent leur histoire ; celle de saint Laurent d'un côté de la nef et celle de saint Etienne de l'autre. On voit, en effet, à gauche *Saint Laurent devant le Juge* qui lui réclame les biens de l'Eglise, l'horrible scène du martyre : le saint étendu sur le gril incandescent lève la tête pour dire à ses bourreaux avec sérénité : " Vous pouvez me retourner maintenant ; je suis assez cuit de ce côté. " Enfin la sépulture du martyr dans la catacombe de saint-Cyriaque dont l'entrée est ici même à côté de la Confession. A droite nous voyons Etienne qui prêche devant les prêtres et les docteurs juifs furieux des nouveaux enseignements de l'intrépide apôtre. Puis le jeune diacre à genoux considère le ciel qui s'entr'ouvre à ses yeux, tandis qu'une vile populace le lapide sans pitié : c'est le martyre. Enfin l'ensevelissement d'Etienne par les fidèles de Jérusalem, qui le conduisent en procession hors des portes de la ville et le déposent sous des rochers ombragés d'oliviers sauvages.

Pie IX qui aimait profondément cette église demanda, dans son testament, d'y être inhumé, tout en recommandant de dépenser le moins possible pour son tombeau. Nous constatons en effet que les exécuteurs testamentaires ont religieusement accompli son premier désir, pour mieux exalter l'humilité qui avait inspiré le deuxième : *Qui se humiliat exaltabitur !* Alors que dans un très humble sarcophage déposé dans un *Arcosolium* fort simple, le corps du vénéré Pontife repose dans l'église de sa prédilection, on a exécuté tout alentour un superbe travail de mosaïque.. Sur les murs et

aux voûtes, de riches émaux encadrés de mosaïques reproduisent les armoiries et les monogrammes des papes, cardinaux, rois, pays, diocèses, communautés religieuses du monde entier, c'est-à-dire que c'est l'univers catholique qui, par une souscription mondiale, a élevé ce monument unique à Pie IX, le *Bien-aimé.*

C'est une joie pour nos cœurs de trouver l'effigie de notre Père saint François qui représente ici la famille des Frères Mineurs en qui, à la suite de ses prédécesseurs, le Saint Père mettait sa confiance pour le soutien de son Eglise, comme le prouve le choix des RR. PP. Capucins comme gardiens de son glorieux tombeau.

Après une dernière prière aux saints Laurent et Etienne, nous gagnons la basilique de *Sainte-Marie-Majeure* située sur le mont Esquilin.

Une légende gracieuse indique la manière miraculeuse par laquelle cette église eut son principe. Sous le pontificat de Libère, un patricien de Rome, nommé Jean, priait la vierge Marie de lui donner un fils et de lui faire connaître en retour l'œuvre pie à laquelle il devait consacrer sa fortune. Or une nuit, c'était le 5 août, la neige couvrit une partie de l'Esquilin. Pendant cette même nuit, le Vierge ayant apparu à Jean et à son épouse leur dit que leur prière était exaucée et leur demanda de bâtir une église en son honneur sur le lieu qu'on trouverait le matin recouvert de neige. Jean s'empressa de rapporter sa vision au Pape qui affirma avoir eu la même révélation. C'est dans ces termes que le Bréviaire rapporte cette légende de Notre-Dame des Neiges. Le Pape vint lui-même tracer autour de la neige mira-



Le Casino

culeuse les dimensions de l'édifice. Un bas-relief en marbre blanc incrusté dans la façade de la basilique, perpétue la mémoire de ce fait historique. Chaque année, au jour anniversaire du miracle, le 5 août, les romains qui vivent surtout du passé, accourent en foule à Sainte-Marie-Majeure pour voir, aux premières Vêpres et pendant la messe très solennelle célébrée par le cardinal titulaire, une neige faite de pétales de fleurs déchiquetées, qui tombe de la coupole de la chapelle sur la tête et les vêtements sacrés des officiants, pendant qu'une musique d'orchestre fait épanouir leur ravissement jusqu'à l'enthousiasme.

Cette basilique est appelée *Majeure* parce qu'elle est le plus vaste des nombreux édifices de Rome dédiés à la Mère de Dieu. Elle possède une antique Madone que l'on dit peinte par saint Luc, et, relique plus précieuse encore, les planchettes qui formaient la crèche de Jésus à Bethléem. Ce sont les trésors les plus remarquables de cette basilique, qui est remplie d'objets d'art. Pressés par le sacristain qui nous dit être en retard pour fermer les portes, nous sortons de la basilique avec des regrets de n'avoir pu l'admirer davantage.

Jeudi, 15 septembre.

Le soir même devait avoir lieu à l'*Ara Cœli* l'ouverture de ce grand congrès international à l'occasion du VIIe centenaire de la fondation du Tiers-Ordre par saint François d'Assise. Admirablement préparé par les Supérieurs des quatre familles religieuses : Frères Mineurs, Conventuels, Capucins et Tertiaires réguliers,

ce congrès groupa dans une même pensée et un même amour les représentants du Tiers-Ordre accourus de toutes les parties du monde. Deux centres virent affluer la multitude des tertiaires : l'*Ara Cœli* et les *Douze-Saints-Apôtres.*

Je ne saurais mieux faire que d'emprunter à un confrère le résumé suivant où ont été notés avec exactitude et décrits avec élégance l'entente cordiale qui régna entre les groupes, la valeur remarquable des travaux présentés aux séances d'études et enfin les vœux qui en furent le digne couronnement.

Cérémonies de l'Ara Cœli.

L'antique basilique élevée au sommet du Capitole, si majestueuse en ses proportions, si riche en souvenirs, appartient aux Frères Mineurs. Il leur était donc possible d'en disposer l'ordonnance de manière à en faire un cadre approprié aux diverses cérémonies de piété qui devaient s'y succéder au cours du triduum.

L'ornementation, faite de riches draperies, ainsi que le ruissellement des lumières répandues à profusion, faisait de ce sanctuaire l'" Autel du Ciel, " *Ara Cœli.* Dans un cadre unique se mouvaient des cardinaux, des prélats, des généraux d'Ordres, des personnalités éminentes, soit religieuses, soit civiles, et tout un peuple enthousiaste. La musique la plus belle, du moins la mieux appropriée à ces manifestations romaines, la musique palestrienne était exécutée avec une rare perfection par la *Scola Francescana* et par les chantres de la *Chapelle Sixtine.*

Si les " fonctions " de l'*Ara Cœli* avec leurs messes solennelles et leurs saluts ne constituèrent pas la plus importante partie du congrès, elles en furent du moins la manifestation la plus populaire, celle qui fut à la portée de tous et qui contribua le mieux à rehausser l'importance des réunions franciscaines.

A juste titre, l'*Osservatore Romano* a souligné la beau té incomparable de la cérémonie de clôture. Ainsi qu'à Bologne, á Florence et à Milan, les Tertiaires romains et italiens, revêtus de leur grand habit, se groupèrent en phalanges serrées autour de la Sainte Hostie portée triomphalement en procession. La place, le parvis, l'escalier monumental et les rues qui avoisinent la basilique étaient remplis d'une foule compacte, délirante d'enthousiasme et de foi. Spectacle unique, alors que la multitude acclame le Christ de ses *Vivats* et de ses *Hosanna* et que toutes les mains levées vers le ciel agitent des mouchoirs blancs.

Ne vous offusquez pas ! Nous sommes dans un pays où la foi, plus vive dans ses manifestations, se saisit avec bonheur de tout ce qui lui semble capable de l'exprimer. Faute de branches de palmiers ou de rameaux d'oliviers, qu'ils ne peuvent cueillir pour les brandir en signe d'allégresse, les assistants, grands ou petits, ont agité leurs mouchoirs blancs, ainsi qu'on le fait, lorsque sur la route passe un ami ou qu'il s'en va emporté par le char de feu. Ce n'est peut-être pas très liturgique, mais dans la circonstance, cela ressort d'un sentiment profond d'amour.

Du reste, la signification de ce geste spontané n'échap-

pa à personne et nul en le considérant ne put contenir son émotion. Des larmes très douces coulèrent de bien des yeux, même de ceux qui paraissent moins accessibles à cette faiblesse humaine. Ce fut un triomphe pour Notre-Seigneur et aussi pour saint François. Celui-ci du haut du ciel ne se complaisait-il pas dans cet acte de foi de la part de ses disciples ?

Les cérémonies de l'*Ara Cœli* furent présidées par le cardinal Billot de la Compagnie de Jésus, par le cardinal Giorgi Protecteur de l'Ordre, par le cardinal Vico, évêque de Porto et tertiaire de saint François.

On y entendit d'admirables discours. Le premier, celui de l'ouverture, fut prononcé par le célèbre P. Gemelli. L'étendue de sa science, la sûreté de son apologétique et la nature de son éloquence très élevée et très simple, en font un des orateurs les plus écoutés de l'Italie. Il parla du *Retour à saint François* et conclut : " Reviens au milieu de nous, ô saint François, reviens avec ton esprit, reviens avec ton cœur, reviens avec ta puissance pour semer encore au milieu de ce monde décrépit, la paix et le bien ! "

Le second jour, la parole fut portée par le R. P. Zachetti des Mineurs Conventuels. Il commenta le grand cri de saint François : *Deus meus et omnia*, et montra que l'existence du Pauvre d'Assise fut tout à Dieu, tout en Dieu et tout pour Dieu. Il put en déduire un programme très beau de vie franciscaine.

Samedi, 17 septembre.

Le discours du samedi 17 fut prononcé par le R. P.



Lucerne. L'Eglise Royale

Zaffrani, du Tiers-Ordre régulier, sur ces paroles de l'Apôtre : *Le Christ nous est tout en toutes choses,* tandis que celui de la messe du dimanche était réservé à l'un des collaborateurs les plus actifs du congrès, au R. P. Terenzio de Cento, Capucin. Son thème : *Le rôle du Tiers-Ordre dans l'Eglise* lui permit de développer des idées éminemment opportunes.

La dernière parole de piété qui devait retentir sous les voûtes de l'*Ara Cœli* revenait au président effectif du congrès, au Père Gemelli. Il la prononça au soir même du triduum, le dimanche. Il fit entendre un appel bienfaisant à la *Paix Franciscaine,* prélude et gage de la paix des familles et des sociétés, et il termina par cette péroraison, fixant d'une manière très heureuse l'orientation générale du congrès :

" Quand vous retournerez dans votre pays, à ceux de vos confrères qui vous demanderont : " Qu'avez-vous fait à Rome ? " — Vous répondrez : " Nous avons fait nôtre la soif de Jésus pour les âmes ! "

En cette dernière cérémonie fut proclamé le *Message de la paix* envoyé par les Tertiaires de Rome à tous les Tertiaires de l'univers.

On le voit, cette partie du congrès, dont le but était d'atteindre la masse et de graver dans l'esprit des auditeurs des vérités capables de les impressionner, fut parfaitement conduite et obtint des résultats très précieux.

Séances d'études aux Douze-Saints-Apôtres.

Cependant un congrès ne va pas sans des rapports, suivis eux-mêmes de discussions et de vœux.

Ici, les rapports au lieu de se limiter au bref exposé d'un point doctrinal, comme l'usage tend à s'établir, consistaient en des thèses d'une certaine étendue, laissant peu à la controverse, puisque le temps est absorbé par les discours eux-mêmes. A notre sens, cette méthode est préférable pour les réunions composées d'éléments hétérogènes et peu préparés, par l'entente, à une discussion utile. Sans doute, du choc des idées naît la lumière, mais encore faut-il que ce choc soit produit par des hommes compétents et discrets ; rien n'étant déplorable, après un bon discours, comme ces interventions intempestives qui déroutent et font perdre une bonne partie du fruit produit. Notons-le, on n'eut point à regretter ce fâcheux résultat su sujet des échanges de vues qui eurent lieu dans nos assises romaines. Toujours la charité et la courtoisie dominèrent les débats et ceux-ci, maintenus en de sages limites par les présidents effectifs, aboutirent toujours à d'excellentes conclusions.

Aux *Douze-Saints-Apôtres*, un spectacle captivait l'attention. Sur l'estrade, la pourpre des cardinaux et les parements violets de nombreux évêques jetaient une note joyeuse au milieu des sombres bures des généraux d'Ordres et des religieux. Mais le peple était davantage impressionné en voyant, sous la tunique grise du Tiers-Ordre, des hommes éminents de la société romaine, voir un certain nombre de députés de *Monte-Citorio*. Ce détail marque un progrès accentué sur le dernier congrès du Tiers-Ordre, en 1900.

Au cours des séances, se succédant matin et soir dans

le vénérable sanctuaire desservi par les Mineurs Conventuels, on entendit d'excellents rapports qui seront publiés dans les *Actes du congrès.* Il est impossible de les analyser ici. Signalons plus particulièrement deux discours.

Un jeune député, revêtu de sa robe de tertiaire, Egilbert Martire, mit en relief la *Piété Franciscaine.* Il montra, en cette piété, la " vertu même du christianisme, puisque dans l'âme croyante, elle est la vie du Christ exprimée et vécue par saint François." Il en fixa le caractère particulier qui consiste dans une grande intimité avec le Sauveur crucifié et la montra comme le soutien de la vie des Tertiaires, en même temps que leur grand moyen d'actions au dehors.

Dans la séance finale des réunions aux *Douze-Saints-Apôtres*, le marquis Crispolti, président laïque du congrès, célébra la *Paix Franciscaine* dans des accents d'une grande élévation et d'une beauté exquise. Il parla de cette paix " entretenue dans les âmes par l'ardeur des choses célestes, l'abandon des cupidités de la terre, l'amour de Dieu et des hommes. " Cette paix, en unissant tout dans une harmonie divine, s'étend sur la famille et la société. " Que de notre prière et de nos œuvres, s'écria-t-il, naisse cette paix intérieure qui nous réconcilie d'abord avec nous-mêmes et qu'elle se répande autour de nous pour rapprocher et sanctifier tous les hommes ! Alors, pour nous sera aussi prononcée cette parole : *Bienheureux les pieds de ceux qui évangélisent le Bien, de ceux qui évangélisent la Paix.*"

N'est-ce pas la réplique de cette inscription écrite,

pour le congrès, en lettres de feu, au frontispice de l'*Ara Cœli : Pax et Bonum,* la Paix et le Bien !

Parmi les vœux émis, notons ceux qui furent adoptés à la suite d'un rapport présenté par un jeune catholique, M. Robert Michetti de Rome. Ils présentent un caractère d'utilité générale :

1. — Que tous les membres de la famille franciscaine, aussi bien du troisième que du premier Ordre, se dévouent à faire connaître et aimer le Séraphique Père et son œuvre par tous les moyens en leur pouvoir, conférences, journées franciscaines, presse, etc...

2. — Que l'on s'occupe tout particulièrement de propager le Tiers-Ordre parmi les hommes et le clergé, en constituant partout sinon des Congrégations, du moins des sections spéciales avec réunions et pratiques, cours de lectures, centres d'actions, formation et perfectionnement de propagandistes, développement d'une activité intense destinée à engager les enfants de l'Eglise à entrer dans le Tiers-Ordre, selon les exhortations du Souverain Pontife.

3. — Que les directeurs, prédicateurs, propagandistes, s'attachent à faire connaître la vraie nature du Tiers-Ordre franciscain, base essentielle d'une propagande efficace et d'une véritable formation des tertiaires.

Quelqu'un a dit : "Toutes les sensations de beauté de la Ville Eternelle disparaissent devant l'émotion causée par la vue du Pape. Les voyageurs du monde entier arrivent à Rome avec le désir ardent de connaître le Pontife de l'Eglise catholique et rien ne les satisfait tant qu'ils ne l'ont pas vu." Cette parole est bien vraie.

Lucerne. Le Mont Pilatus

Dans notre course à travers l'Europe, nous avons vu, entendu et goûté bien des choses que la parole ne saurait exprimer ; mais nous portions toujours au fond de notre cœur un vide : c'était le désir intense de voir le Souverain Pontife glorieusement régnant : Benoît XV.

Dimanche, 18 septembre.

Le 18 septembre de grand matin, nous partions pour le Vatican. A 6½ heures stationnaient déjà sur la Place Saint-Pierre, deux cents pèlerins français, heureux de profiter de notre insigne privilège. C'est la France et le Canada-Français réunis dans le même sentiment de foi, d'amour et de piété filiale qui viennent chercher ce matin la bénédiction du Souverain Pontife. A la minute précise fixée par leur consigne, les gardes-suisses nous laissent franchir la porte de bronze. Nous prenons à droite la *Scala Pia* conduisant à la cour *Saint-Damase* que nous traversons pour entrer dans les loges de Raphaël. Là, nous attendons l'ouverture des grilles et le signal qui nous permettra l'entrée à la chapelle Pauline, s'ouvrant sur le cloître voisin.

Enfin la grille s'ouvre et nous sommes invités à entrer : sur le seuil de la chapelle un garde s'enquiert du nombre des communiants. Tous nos pèlerins sont à jeun, et veulent profiter de l'occasion, unique dans leur vie, de communier de la main auguste du Pape.

Dans la chapelle quadrangulaire tendue de velours rouge, les pèlerins français sont d'un côté, les canadiens-français de l'autre. Un bruit léger de pas et un bruissement de soie éveille le silence et le recueillement de nos

pèlerins : le Souverain Pontife entre dans la chapelle, précédé de trois gardes-nobles et accompagné de ses cérémoniaires. Le Pape en soutane de soie moirée blanche porte le camail rouge bordé d'hermine et sur la tête le Zucchetto blanc. Sa Sainteté passe en bénissant les pèlerins à droite et à gauche. Puis, après avoir prié un instant devant l'autel, elle revêt, aidée de ses cérémoniaires, les ornements sacrés pour la Sainte Messe.

Le Saint Sacrifice commence sans différence liturgique avec la messe des autres prêtres et évêques. Chacun suit les gestes de ce vieillard à la figure empreinte de tristesse, aux mouvements pleins de vivacité mais toujours si digne et si posé dans les gestes augustes de la rubrique.

Tandis qu'à l'autel se déroulent ainsi, sans la pompe et sans l'éclat extraordinaire que nous augurions, les rites et les cérémonies liturgiques, nos pèlerins recueillis se préparent à la réception de la divine Eucharistie. Lorsque ce moment fut venu, le Saint Père voulut bien s'imposer la fatigue de distribuer lui-même le Pain des Anges aux deux cent cinquante fidèles qui s'approchèrent à la Sainte Table. Nous, prêtres, qui n'avions pas la consolation de communier de la main auguste du Souverain Pontife, nous étions tout yeux pour observer, en l'admirant, le geste empreint de lassitude avec lequel le Pape distribuait la sainte Communion, tandis que nos oreilles se faisaient attentives pour écouter sa voix fatiguée prononcer les paroles *Corpus Domini* etc... Nous éprouvions une sainte envie de partager nous aussi

ce bonheur de nos pèlerins et de recevoir de la main du Vicaire de Jésus-Christ cet aliment qui est un gage de résurrection et d'immortalité.

La messe terminée, le Saint Père assiste avec nous, agenouillé à gauche de l'autel, à une messe d'action de grâce célébrée par un prélat de sa suite. Il n'est pas besoin de dire que le Père de nos âmes nous donna l'exemple du plus profond recueillement dans la prière. Près de lui, nous nous sentions plus en assurance devant la majesté divine ; près de lui nous nous sentions vivre dans une atmosphère saturée de foi, d'espérance et de charité.

" Oh ! qu'il fait bon d'être ici " s'écriait saint Pierre, lors de la transfiguration du Maître sur le Thabor. Jésus, élevé dans les airs, apparaissant devant ses apôtres, ses habits blancs comme la neige, *alba sicut nix*, sa figure éclatante comme le soleil, *sicut sol*, avait ravi d'admiration l'ardent apôtre. L'Evangile nous dit : " qu'il ne savait pas ce qu'il disait " (S. Marc, ix, 5). En effet il ne comprenait pas encore que cette transfiguration n'était que le type et le symbole de sa propre transfiguration future et de celle de ses successeurs dans la direction suprême de l'Eglise. Et nous, apôtres et pèlerins, venus d'un pays lointain sur ce Thabor qu'est la Ville Eternelle, près de ce Christ transfiguré aux yeux de notre foi dans la gloire du pouvoir suprême de l'infaillibilité pontificale, nous pouvions répéter avec saint Pierre, mais plus conscient que l'Apôtre saisi d'effroi : *Il nous fait bon d'être ici !* et de vivre un instant près de ce Christ qui " est le Fils du Dieu vivant ", dans la

clarté de sa figure rayonnante de bonté *sicut sol:* dans la lumière qui s'échappe de son vêtement blanc comme la neige, *alba sicut nix,* et au sein de cette splendeur qui fait du Vatican le paradis terrestre des âmes croyantes. Et il nous semblait entendre, parlant à nos oreilles et à nos cœurs cette grande voix qui retentissait autrefois au Thabor: " Celui-ci est mon Fils bien-aimé, écoutez-le! " (S. MARC, IX, 6.) Ecouter le pape, pour lui obéir amoureusement, c'est la résolution très ferme que nous emportons en quittant celui qui a été, qui est et qui sera toujours pour nous sur la terre, la voie qui mène à la Vérité, la Vérité qui conduit à la vie, et la Vie qui nous donne à Dieu.

La seconde messe terminée, le Souverain Pontife monte les degrés de l'autel et, tourné vers les pèlerins qu'il regarde avec cette bonté qui les a conquis, il lève sa main droite pour les bénir d'un geste ample qui semble embrasser non seulement les assistants profondément émus, mais encore, mais aussi les absents, les parents, leurs amis, leurs entreprises, etc... Puis Sa Sainteté passe dans nos rangs en bénissant à droite et à gauche avec cette grâce simple, paternelle et touchante que nous n'oublierons pas. Puis entouré de son cortège, le Pape disparaît, comme Jésus aux yeux de ses apôtres sur le Thabor, pendant que mentalement nous nous disions tout émus : Nous avons vu sa gloire... (*Ev.* S. JEAN.)

L'âme remplie de consolations, nous quittons la *Chapelle Pauline* pour descendre à la *Place Saint-Pierre* où l'artiste attend pour photographier nos pèlerins cana-

diens. Quelques instants après, nous quittions la basilique vaticane pour rentrer à l'hôtel.

Notre séjour à Rome touchait à sa fin. Nos pèlerins profitèrent de la soirée pour visiter les Pères de notre couvent généralice de Saint-Antoine, *Via Merulana*, et les Franciscaines Missionnaires de Marie, *Via Giusti*. De part et d'autre, on retrouva des amis et des amies.

Lundi, 19 septembre.

Lundi matin, la foule des congressistes franciscains se dirigeait une dernière fois vers le Vatican pour acclamer encore le Souverain Pontife, recevoir de Sa Sainteté un dernier mot d'ordre et demander une dernière bénédiction. La réunion eut lieu dans la *cour Saint-Damase*. Nous ne saurions mieux faire que de rapporter ici quelques-unes des remarquables paroles que le Souverain Pontife daigna adresser aux tertiaires réunis. Sa Sainteté débute ainsi :

" Ordinairement le Pape salue du nom de fils les fidèles réunis en sa présence ; aujourd'hui, Nous préférons saluer du nom de frères ceux qui sont ici. Ce n'est pas que Nous cessions d'éprouver des sentiments de bienveillance paternelle pour ceux qui Nous entourent en ce moment ; mais ils proclament que saint François est leur Père et François d'Assise est également Notre doux Père. Les enfants d'un même Père sont frères. Salut, donc, salut, ô très chers en saint François. "

Puis le Souverain Pontife exprime les motifs qu'il a de se réjouir de ce congrès franciscain. La raison qui devait toucher davantage le *Pape de la Paix*, semble avoir été

celle " d'avoir fait mieux connaître les remèdes actuellement nllentaires à la société pour guérir les maux qui la travaiprisstsi cruellement. "

" L'esəɔ̧ende saint François, dit-Il encore, qui est heureusem t défini " un esprit de concorde, d'amour et de paix " est diamétralement opposé à ces erreurs de l'intelligence et à ces vices du cœurs. Oh ! comme Nous Nous réjouissons d'entendre dire qu'il a plané sur ce congrès ! Nous en concluons que les résolutions prises sous son inspiration seront le sel évangélique de la terre, le remède opportun aux maux de notre époque. "

Puis vient le mot d'ordre : " De même que la flamme s'échappe d'un foyer bien entretenu et qu'active un courant d'air ; ainsi les Tertiaires franciscains, après avoir mieux connu dans ce congrès international l'esprit de saint François, doivent-ils faire jaillir de leurs cœurs la flamme du zèle et répandre chez les autres " l'esprit de concorde, d'amour et de paix. "

Et dans une admirable péroraison le Souverain Pontife s'écrie : " Et puisque sans renoncer au titre de frères que Nous avons choisi de préférence pour saluer les membres de cette assemblée, Nous devons Nous souvenir que la suprême dignité dont Nous sommes revêtu, sans aucun mérite de notre part, Nous autorise à présenter à Dieu les besoins et les désirs de la famille franciscaine, Nous ne voulons pas nous dispenser d'attirer sur elle, par la Bénédiction apostolique, une plus grande abondance des faveurs du Ciel.

" Seigneur, ces chers frères se sont réunis. Tu étais

au milieu d'eux comme tu l'es toujours "*là où deux ou plusieurs personnes sont réunies en ton nom.*" A l'heure où ils retournent à leurs maisons, oh ! accompagne-les d'une augmentation de grâce pour que, non seulement ils apparaissent meilleurs individuellement, mais pour qu'ils propagent avec zèle ton amour et l'esprit de saint François. Qu'il Te plaise donc, Seigneur, de rendre efficaces les bénédictions que Nous leur donnons en ton nom en vertu de l'autorité que Tu Nous as confiée. Et que cette efficacité ne se borne pas à ceux qui sont présents, mais qu'elle atteigne toute la congrégation des tertiaires du monde franciscain, afin que l'expérience démontre que l'esprit de saint François peut perfectionner l'individu, réformer la famille, guérir la société."

Heureusement pour nous que l'efficacité de la bénédiction du Souverain Pontife ne devait pas se borner, selon Sa parole, à ceux qui étaient présents à cette dernière réunion du congrès ; elle nous était acquise et ce nous était une joie de le penser à l'heure de notre départ, puisque à ce moment même, nous quittions Rome, salués une dernière fois à la gare par nos frères canadiens résidant à la Ville Eternelle : le R. P. M.-Albert, les FF. Gabriel et Paul de notre curie généralice.

La chaleur et les fatigues d'un trajet de quatorze heures ne réussirent pas à chasser de notre âme et de nos conversations les souvenirs accumulés pendant notre trop court séjour à la Ville Eternelle.

Malgré l'heure très avancée où nous arrivons à Milan, avec une bonne grâce appréciée d'ailleurs, on nous ser-

vit un excellent dîner qui nous prépara un excellent repos. A une heure p. m. nous partions pour Lucerne (Suisse). Avant d'arriver à Come, ville-frontière, un petit incident qui se produisit dans notre compartiment vint manifester l'esprit familial qui avait animé notre voyage. On avait su que ce jour-là même ramenait ma fête patronale. Il y eut plus et même mieux que dans nos grands couvents : Présentation d'adresse, distribution de bonbons, de raisins, etc... Le tout assaisonné de vœux exprimés avec grâce et sincérité, et reçu avec joie et reconnaissance. Ce qui n'empêcha heureusement pas le train de marcher.

L'entrée en Suisse se fait entre une série de montagnes des plus belles et des plus pittoresques. Nous traversons à toute vitesse le tunnel du Saint-Gothard, les gorges des Alpes, et débouchons enfin sur les bords du lac Lugano.



Naples : Chevrier et ses chèvres.



Lucerne. La gare et les Alpes



XXI

SUISSE-LUCERNE

Mercredi, 21 septembre.

Il est 8 heures du soir lorsque nous débarquons à Lucerne. Quoique l'heure soit trop avancée pour visiter, nous pouvons toutefois constater que cette petite ville, assise sur le lac qui porte son nom est un petit bijou d'élégance, de paix et de propreté. Le lendemain devait nous convaincre que ce n'était pas une illusion. L'encadrement de la ville, tout d'abord, est très remarquable par sa beauté : A ses pieds le lac de Lucerne (ou des quatre cantons) dans lequel elle se mire comme dans un miroir; en face, le mont Pilate et le mont Rigi dont les sommets recouverts de neige, se détachent éblouissants sur le ciel bleu. De ces sommets prennent naissance mille ruisselets qui des-

cendent comme des rubans d'argent sur les flancs sombres et viennent grossir la rivière qui se jette dans le lac.

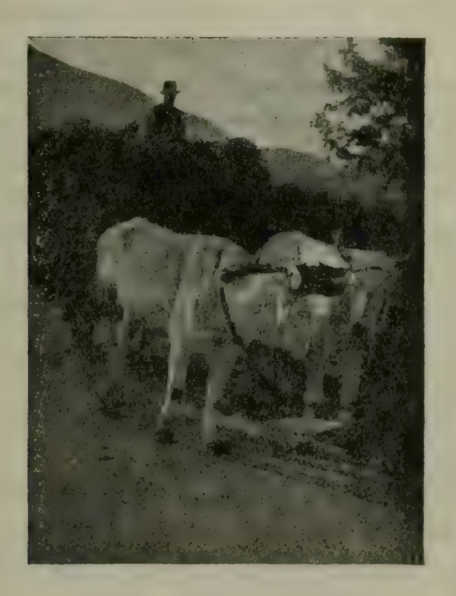
Nous avons admiré la magnifique cathédrale où la piété revêt le cachet de chez-nous, soit dans l'entretien du sanctuaire, soit dans l'attitude pieuse des fidèles, etc. . . ; " le Vieux Pont," l'une des curiosités de la ville qui est jeté en forme de Z sur le lac, est recouvert d'un toit pointu. A l'intérieur de cette galerie, une longue série de tableaux représente toute l'histoire de la Suisse. Une autre curiosité de la ville est le lion de Lucerne. Ce lion taillé dans un rocher de grès, dont la grotte mesure treize mètres, a lui-même neuf mètres de long. La statue sculptée représente un lion expirant percé d'une flèche et étendu sur un drapeau où sont des armes brisées. Remarquable et saisissante est l'expression de souffrance et de douleur qui se lisent sur la figure du roi des animaux. Ce monument fut dédié à la garde suisse de Louis XVI et représente d'une manière touchante la fidélité et la bravoure que cette garde montra à la défense des Tuilleries, à Paris, au temps de la Révolution de 1792. Au-dessus de la grotte on a gravé ces mots : " A la fidélité et à la bravoure des Suisses." Au bas se lisent les noms des vingt-six officiers tombés à l'honneur.

Nous remarquons au cours de notre promenade dans la ville, à la devanture des magasins, dans les vitrines, sur des étaux, en plein air, partout, des objets de bois sculptés au couteau, aux modèles les plus variés. Et c'est là une des caractéristiques de ce peuple laborieux et industrieux qui travaille en se délassant.

La totalité de ces bois sculptés, en effet, ne sort pas de fabriques ou manufactures, mais bien des mains de petits bergers gardant leurs troupeaux ou de campagnards durant leurs longues veilles d'hiver, alors qu'ils sont en famille au coin du feu.

Quand à l'horlogerie suisse, dont la réputation est unique, elle provient elle aussi de la même origine.

Le peuple suisse avec ses qualités d'ordre, de précision et de patience, excelle à fabriquer montres et horloges, et l'on peut dire que cette industrie lui est propre puisque dans les villes, voire même dans les campagnes, beaucoup s'adonnent à ce genre de travaux, qui lui a créé une réputation mondiale.



Assise : Scène champêtre.



XXII

STRASBOURG

Jeudi, 22 septembre.

DANS l'après-midi nous quittons Lucerne [Via Bale) pour Strasbourg. Cette dernière ville qui, avant la guerre, était la capitale de l'Alsace-Lorraine allemande et le siège de son gouvernement et de son administration a été reprise par la France. Nous y arrivons le soir. Une déception nous y attendait. Le télégramme de notre guide ayant fait fausse route, nulle place n'avait été retenue pour nous aux hôtels. Grâce à la bienveillance des Strasbourgeois cependant, à dix heures nos pèlerins étaient logés pour la nuit.

Dans la matinée du lendemain, on se rendit à la cathédrale pour la visiter d'abord et ensuite pour attendre midi qui est l'heure propice pour admirer sa fameuse horloge, l'une des curiosités de la ville et même l'une

des merveilles du monde. Cette horloge, un vrai monument, est composée d'une base sur laquelle repose une tour flanquée de deux tourelles. La tour, une construction gothique, renferme des figures mobiles; dans le compartiment inférieur, au milieu, est placé la mort qui, avec un os, sonne les heures. Elle est entourée de quatre personnages représentant les quatre âges de la vie : un enfant avec un thyrse sonne le premier quart ; un chasseur, avec sa flèche, sonne le second ; un guerrier, avec son glaive, sonne le troisième ; enfin un vieillard avec sa béquille, sonne le dernier. Sur le plan supérieur du milieu, est la statue du Christ. Lorsque l'horloge sonne midi, les apôtres défilent devant lui tandis qu'il donne sa bénédiction à chacun d'eux. Sur la tourelle de gauche perche le coq. Et, lorsque les apôtres passent devant le Christ, ce coq bat trois fois les ailes et chante en imitant parfaitement le coq vivant. Pour nous, tout comme pour les quatre cents autres touristes venus ici dans le même but, le spectacle de cette célèbre horloge présentait quelque chose d'inédit. Nous nous retirons enthousiasmés de cette merveille d'ingéniosité et de précision due à l'art mécanique de *M. J.-B. Schwilgue*, qui l'exécuta en 1838-1842.

Une promenade dans Strasbourg nous permet d'en admirer les beautés : la Place Kleber avec, au centre, la statue du même personnage; la Place de la République où se dressait une statue du Kaiser, laquelle fut renversée pendant la guerre; l'Université, avec, en face, la statue de Goëthe ; l'Orangerie, avec la statue de l'Alsacienne, etc...

Nous étions trop près de l'Allemagne pour ne pas nous payer une promenade de l'autre côté du Rhin, d'autant plus qu'un pont seulement nous séparait de Kehl, petite ville-frontière de la Germanie. Khel qui n'a pas de monuments, mérite du moins de devenir célèbre pour l'impudence de ses officiers de douane qui nous fouillèrent hommes et femmes sans pitié, non sans indisposer même physiquement quelques-unes de nos pèlerines pas habituées à ce genre de courtoisie peu en usage chez nous. Après s'être procuré de la monnaie aux banques allemandes pour acheter en souvenir des cartes postales et autres bagatelles, nous remettons avec plaisir les pieds sur le sol français en revenant à notre hôtel de Strasbourg !

Vendredi matin, en route pour Bruxelles ! Nous traversons la Lorraine, patrie de Jeanne d'Arc, le Luxembourg et la partie est de la Belgique. Nous croyons alors passer à travers notre province de Québec. Tout rappelle notre pays ici : la température, la culture, la disposition des fermes. Véritablement, c'est une joie pour tous.



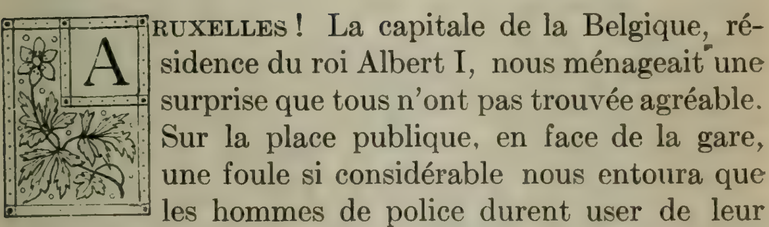
Assise : Scène champêtre.



XXIII

BRUXELLES

Vendredi, 30 septembre.



RUXELLES ! La capitale de la Belgique, résidence du roi Albert I, nous ménageait une surprise que tous n'ont pas trouvée agréable. Sur la place publique, en face de la gare, une foule si considérable nous entoura que les hommes de police durent user de leur autorité pour nous ouvrir un passage. Personne ne nous a révélé la cause de ce rassemblement. Mais serait-ce fatuité de notre part de croire que le bon souvenir laissé aux Belges par nos soldats du Canada pendant la guerre a porté le peuple de Bruxelles à donner ainsi une marque de leur sympathie aux frères de ceux qui les secondèrent si généreusement dans la défense de leur petite patrie, de nos héros canadiens-français qui les aidèrent à la faire si grande !

A la veille de terminer ce tour d'Europe, au cours duquel nous avons pu admirer les merveilles de l'art, les grands souvenirs et les monuments que l'histoire a accumulés dans ses plus grands centres, l'excursion Lille-Armantières et Kemmel-Ypres devait nous remettre sous les yeux les horreurs de la guerre. Ces champs de bataille furent âprement disputés pendant la tourmente meurtrière, et ils conservent encore la mémoire, et pour toujours, les tombeaux d'une multitude de nos braves Canadiens-Français.

Samedi, 24 septembre.

Le samedi matin nous partons pour Lille, où nous sommes reçus au couvent franciscain de Mons-en-Bareuil, faubourg de la ville. Le R. P. Ange-Marie, fondateur et gardien de ce couvent, nous accueille avec la grâce et la paternelle bonté qui lui ont attaché tant de cœurs au Canada. C'est dans sa petite chapelle que d'abord il nous reçoit. Là, en présence de sa communauté réunie au chœur, le R. Père nous souhaite la bienvenue. Ce sanctuaire est, dit-il en résumé, canadien, d'abord parce que lui, fondateur, se réclame du titre de canadien pour avoir passé trente ans de sa vie en notre pays ; et ensuite parce que nos tertiaires canadiens qui se déclarent à jamais insolvables ont contribué de leurs deniers à l'érection de cette chapelle franciscaine. Et comme preuve de ce qu'il avance, le R. Père est heureux de nous faire remarquer dans un vitrail, les armes du Canada. Le R. Père émet ensuite un vœu, auquel nous souscrivons volontiers, que le nom de cha-

Strasbourg. L'Université

que soldat chrétien tombé pour la liberté de la France soit gravé sur un marbre ; et que la multitude de ces marbres forme un riche lambris à cette chapelle-souvenir des héros canadiens-français morts au champ d'honneur sur la terre de France.

Après avoir prié pour la France, le Canada et les Canadiens-Français, qui sont ici en pèlerinage, nous sortons de la chapelle. Nos pèlerins sont rejoints à la porte, par les religieux du couvent dont plusieurs vinrent au Canada (PP. Ange-Marie, Anselme et Valbert) et dont trois : les RR. PP. Archange, Egide et le V. F. Conrad, parti récemment pour le Japon, sont nos compatriotes et nos confrères. Tous viennent revoir parmi nous des connaissances et des amis. Les Religieux du pèlerinage sont invités à visiter pendant ce temps le nouveau couvent avec ses cloîtres et son jardin, demi-heure de douces réminiscences d'un passé qui semble d'hier et cependant déjà si loin.

Cette visite nous avait tant réjouis que nous en avions oublié l'heure du dîner. Après avoir copieusement réparé cet oubli, nous quittons l'hôtel pour une promenade en automobiles à travers les champs de bataille.

De la route en macadam que nous suivons, nous voyons à droite et à gauche, et sans nous arrêter, les ruines sacrilèges des églises et les restes lamentables des villages ; les incroyables bouleversements du sol encore couvert de débris de machines, de tanks, d'obus, d'arbres morts, etc... Et il en est ainsi tout le long du chemin à travers Armentières, Kemmel, Ypres, Hooge, Cheluvelt, Cheluve, Menin. A Kemmel nous

descendons aux tranchées où se trouvaient les quartiers généraux de l'armée allemande ; c'est un corridor aux parois en béton armé sur lequel s'ouvrent six ou sept chambres étroites et basses qui servaient de retraites au Kaiser et à ses officiers.

Le long de la route, partout des cimetières attirent nos regards. Ce sont des milliers de croix, plantées avec symétrie et portant le numéro matricule d'un soldat et quelquefois le nom d'un officier. Une vague de tristesse envahit nos âmes : là reposent, loin de notre pays, des milliers des nôtres qui vinrent, ici, verser leur sang. A la pensée du chagrin des mères et des sœurs de ces héros dont les noms demeureront à jamais inconnus, nos pèlerins éprouvent eux aussi en cet endroit une émotion intense de douleur et de regret, puis ils sympathisent par un mot de prière jailli du cœur pour ces grands absents qui ne reviendront pas.

Après trois heures de randonnée sur ces champs de bataille, nous revenons à Bruxelles parfaitement édifiés sur la puissance créatrice du génie allemand.

Dimanche, 25 septembre.

Le lendemain après la messe, nous visitons la ville et ses monuments : la cathédrale avec sa belle chaire, Notre-Dame de la Chapelle, Sainte-Catherine, Sainte-Marie, le Palais Royal, le Palais de Justice et celui des Beaux-Arts, le parc du Cinquantenaire, le square du Petit Sablon, l'Hôtel de Ville, la Maison du Roi, la place de Brouckire, la porte de Hal, etc...

Dans l'après-midi, excursion à Malines et à Louvain,

autrement dit, continuation de notre visite d'hier aux champs de bataille. Ici encore, tout a été rasé, mais tout se relève tranquillement. A Malines en particulier, nous visitons l'église cathédrale et le palais cardinalice, remarquable celui-ci par sa simplicité et sa pauvreté, et dont le plus bel ornement est, sans contredit, la grande figure et l'éminente sainteté du Primat de Belgique : le Cardinal Mercier.

La bénédiction du Très-Saint Sacrement clot notre passage à Malines, d'où nous rentrons à l'hôtel à 7 hres, du soir.

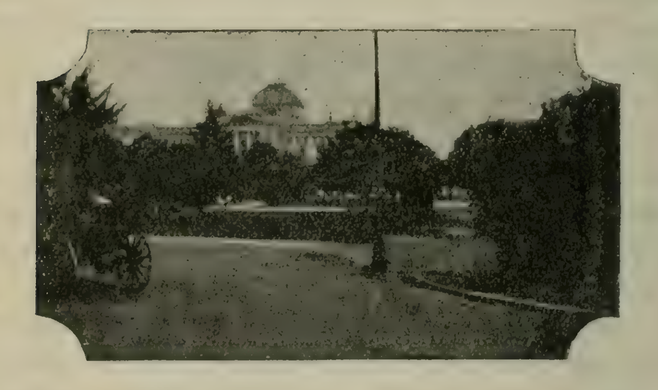
Lundi, 26 septembre.

Le lendemain, 26 septembre, à 1 heure, le train nous emporte vers Anvers, encore à travers les champs de bataille qui nous offrent leurs visions de tristesse et de deuil.

Anvers! c'est le port de mer d'où nous devons nous embarquer pour notre cher Canada. Le *Corsican* est au quai et prêt depuis deux jours à nous recevoir. Nous visitons cependant la ville et premièrement la cathédrale, la seule que nous ayons encore vue qui ait sept nefs. Nous remarquons au cours de notre promenade le Palais de Justice, l'Hôtel de Ville, la maison de Charles-Quint, la maison de Rubens, etc...

Le soir, à 5 heures, tous nos pèlerins se trouvaient sur le quai pour l'embarquement. Cinq d'entre eux ayant obtenu de l'*Agence Cook* la prolongation de leur séjour en Europe nous firent leurs adieux, ponctués d'un " au revoir " comme bien on pense.

Les commissaires canadiens du bureau de l'immigration eurent l'obligeance de nous sauver de l'examen médical imposé aux immigrants. C'était justice. A 6 heures nous étions tous sur le transatlantique qui le lendemain devait nous emporter vers notre Patrie.



Strasbourg : Parc de l'Oranger.



XXIV

RETOUR

Mardi, 27 septembre.

Il est 8 heures du matin lorsque le *Corsican* démarre. Lentement nous descendons l'Escaut, cotoyant le rivage pendant une couple d'heures jusqu'à la Manche.

Sans retard les directeurs de notre pèlerinage s'occupent de dresser un règlement et qui sera observé à la lettre pendant tout le cours de la traversée. En voici les principales clauses : de 5 à 7 heures : messes ; à 11½ heures : chapelet ; à 5½ heures : couronne franciscaine ; à 8½ heures: prière du soir. Cet horaire offre l'avantage de réunir souvent les pèlerins et de satisfaire leur piété.

Le lendemain matin, vers 5 heures, le *Corsican* accostait au Havre. Nous n'aurions jamais su l'heure de

notre arrivée si des marchands de fruits, de vins, de cartes, etc... montés sur leurs chaloupes, ne nous avaient réveillés par leurs cris aigus et leurs appels pressants. Rien n'était plus amusant et plus comique que de voir, que d'entendre cette douzaine de colporteurs nous offrir leurs marchandises au bout de leurs longues gaules terminées par un panier.

La plupart des pèlerins profitèrent des dix heures d'arrêt au Havre pour visiter la ville dont le cimetière, on se le rappelle, conserve la tombe, longtemps inconnue, du père de la poésie canadienne, Octave Crémazie. A quatre heures, nous quittons définitivement la France, et nous gagnons l'Angleterre pour nous arrêter à Southampton. Ici encore, dix heures de relâche pendant lesquelles nombre de voyageurs nous rejoignent pour la traversée. La visite de la ville, qui nous fut accordée au Havre, nous est refusée ici. Une exception est faite, toutefois, en faveur de cinq pèlerines plus privilégiées. Jeudi, vers 3 heures du soir nous prenons enfin l'Océan. A la garde de Dieu !

Vendredi, samedi et dimanche, alternative de beau temps et de brouillards. A mesure que nous avançons vers la haute mer, les vents deviennent plus forts et les vagues plus menaçantes. Lundi, le brouillard est si épais que le capitaine doit faire crier la sirène une bonne partie de la journée. En plein océan, ce cri du navire a quelque chose de lugubre qui nous fait frémir parce qu'il semble présager un malheur.

Nul malheur ne devait atteindre les passagers si ce n'est une mère de famille, qui perdit l'un de ses trois

enfants. Les cérémonies de l'ensevelissement dans les flots ne laissèrent pas que d'émouvoir nos pèlerins tant par leur nouveauté que par leur tragique simplicité. En effet, à 4 heures, p. m., les membres du clergé furent convoqués au salon de 3e classe. Le R. Père Gardien du Couvent de Montréal présida la cérémonie funèbre. Après les prières liturgiques, nous entonnons tous ensemble le cantique *Benedicite* qui se chante d'ordinaire aux funérailles des enfants, et suivons le petit cadavre porté par quatre matelots à l'arrière du navire. Sur un signal du capitaine le navire s'arrête et au dernier verset du cantique, *Benedictus es Domine in firmamento cœli et laudabilis et gloriosus et superexaltatus in sæcula*, le petit corps glisse sur le bastingage et disparaît dans les flots avec ces dernières paroles qui sont un souhait lumineux de l'Eglise sa Mère : *Requiescat in Pace !*

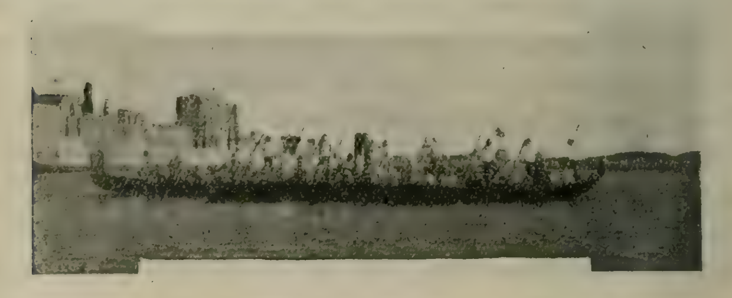
Les matelots retournent à leur tâche, les passagers reprennent leur activité et le navire file à toute vitesse.

Avant de se coucher là-bas, derrière les flots, le soleil daigne apparaître comme pour nous promettre un lendemain radieux. Nous nous réjouissons déjà à la pensée que nous célébrerons demain la fête de saint François. Hélas ! l'homme propose et Dieu dispose. Au réveil, qu'entendons-nous ? Que voyons-nous ? Au lieu du beau jour qu'avait semblé nous promettre le soleil couchant, un jour sombre et terne; au lieu de la mal calme, le mugissement des vagues qui escaladent les flancs du navire. Impossible même de stationner sur le pont. Quelques-uns, plus hardis et exempts du mer

de mer, peuvent à leur risque et périls braver la tempête en se tenant accrochés au bastingage et jouir du spectacle. Mais la grande majorité des voyageurs est au salon et dans les cabines, se défendant à qui mieux mieux du tangage et du roulis. La fête de saint François ne pouvait pas cependant passer inaperçue pour des pèlerins d'Assise et pour des fils du Séraphique Père. Aussi, à 9 heures, les moins indisposés se réunissent au salon où une messe fut célébrée et suivie d'un sermon prêché par le R. P. Commissaire du Tiers-Ordre. Le plus beau de la fête de saint François fut, après cela, dans nos cœurs.

Mercredi, jeudi, vendredi et samedi, gros temps. Jeudi toutefois, nous voyons apparaître la terre : c'est Terre-Neuve et le Labrador. Ce n'est pas sans émotion, qu'à la première heure du jour, nous saluons ce coin, d'ailleurs inconnu, de notre patrie canadienne.

Samedi matin, nous arrivons en vue de la Quarantaine, à la Grosse Ile. Le médecin monte à bord, procède à l'examen médical des voyageurs de 3e classe et après un arrêt relativement court nous poursuivons notre route vers Québec.



Venise : Nos pèlerins en gondoles près du cimetière.



Strasbourg. Le Pont du Rhin.



XXV

ADIFUX

Vendredi, 23 septembre.

QUÉBEC, une vingtaine de nos pèlerins débarquèrent du *Corsican* et furent reçus qui, par les membres de leur famille et par des confrères, qui, par des amis et des connaissances, tous groupés sur le quai, heureux de revoir nos voyageurs sains et saufs après une absence de deux mois et demi. Ce fut le commencement d'une dispersion qui ne se fit pas ici sans quelques regrets ni sans quelques promesses de souvenirs. Le lendemain midi, le *Corsican* accostait au quai de Montréal et le contingent de nos pèlerins montréalais et canado-américains descendit à son tour et fut salué avec enthousiasme par les parents et les amis. Notre pèlerinage se terminait donc pratique-

ment avec le démembrement de ce dernier groupe. Mais les fêtes familiales de réception commencèrent, si l'on en croit les journaux. Une fête dont les journaux ne parlèrent pas et que cependant nos pèlerins apprécièrent peut-être mieux, fut celle qu'offrait la nature canadienne, que l'automne semblait avoir rendue plus belle pour les recevoir. Certes cette fête des yeux fut complète, et celle du cœur, dans l'intimité des foyers, devait apporter son couronnement à la joie du retour.

Dans leurs paroisses, les pasteurs, nos vénérés pèlerins, se virent accueillis par leurs ouailles avec les plus vives démonstrations d'allégresse. Il y eut : réception officielle, présentation d'adresse, chants, etc... Les vénérables curés prouvèrent leur reconnaissance par la promesse très appréciée d'une causerie sur le voyage.

Dans leurs familles, nos pèlerins furent l'objet de réjouissances plus intimes qui groupaient dans des agapes fraternelles, parents, amis et voisins. Le chant, la musique, la poésie, les compliments suivis de discours improvisés, dirent aux heureux voyageurs le bonheur de tous.

Dans nos couvents les membres des communautés s'organisèrent pour offrir à leur supérieur et à leurs confrères en même temps que des souhaits d'heureuse bienvenue, des marques non équivoques de leur affection fraternelle.

Ces fêtes, toutes joyeuses qu'elles furent, auraient pu nous faire craindre que ne se réalisât pour nous le vieux proverbe pessimiste : " il n'y a pas de beaux jours sans lendemain. " Mais nous sentions déjà en nous quelque

chose qui le démentait : c'est le souvenir vivace que nous gardons et que nous conservons de notre voyage. En effet, il ne faudrait pas croire que tout lien soit rompu entre ceux qui ne formèrent pendant deux mois qu'un cœur et qu'une âme et qui sentirent la douceur de vivre l'*Ecce quam bonum*...

Malgré les exigences de la vie qui nous tiendront éloignés les uns des autres, une même pensée nous réunira toujours : celle d'une sainte amitié nouée au début du voyage, resserrée au cours de nos pérégrinations, et que l'heure de la séparation devait nous révéler si forte. Ce sentiment, né là-bas, aura toujours pour cadre les merveilleuses beautés et les sites incomparables de l'Europe, les splendeurs glorieuses et saintes de Rome.

Ensemble, en effet, nous avons touché le sol de l'Angleterre, qui nous a salués par le sourire de notre gracieuse souveraine, la Reine Marie.

Ensemble, nous avons foulé le sol de la France, notre Mère-Patrie qui nous a accueillis dans la personne de nos Pères et de nos frères, avec cette paternelle affection qu'avait pu désirer notre amour filial.

Ensemble, nous avons vénéré la tombe de notre Séraphique Père dans cette Ombrie embaumée du parfum de sa vie. Nous avons pu le suivre même jusqu'à son Calvaire de l'Alverne d'où il redescendit vers le monde et vers nous pour chanter sa souffrance et son amour.

Ensemble, nous avons vécu à Rome des jours inoubliables, pressés sur le sein de l'Eglise, notre Mère, nourris du pain des forts par la main auguste du Père

de nos âmes, abreuvés à la source des grâces qui "jaillissent jusqu'à la vie éternelle."

Ensemble, nous nous sommes courbés sous la main bénissante du Souverain Pontife et, protégés par cette puissance, nous avons traversé les océans pour inaugurer, dans notre Canada, (toujours plus cher à nos cœurs que les autres pays) en marge de nos vies actives, une seconde vie idéale qui est celle du souvenir: vie plus calme, plus épurée, plus recueillie que la vie réelle ; vie qui est un don merveilleux du ciel à la terre ; une douce prérogative de l'âme humaine, pour laquelle un souvenir est souvent ici-bas toute la part du bonheur.

Doux émoi de l'âme qui se souvient, surprise qui demeure encore lorsque la vision a disparu, moment d'une rapide moisson qui n'entraîne pas la fatigue et qui, pourtant, apporte cette joie vivante des épis en gerbes, moment que le souvenir colore et idéalise, prolongement des voyages à jamais terminés : en reprenant ma route coutumière, je vous emportais et, depuis lors, je vous ai toujours aimés et conservés.



Lucerne : Vieux pont en bois.

TABLE DES MATIÈRES

